

# LE MONDE ILLUSTRÉ



EDMOND J. MASSICOTTE

# LE PIONNIER

✻ FRANC ET SANS DOL ✻

## GRAND JOURNAL NATIONALISTE

A HUIT PAGES ✻ HEBDOMADAIRE

Le Seul Journal Essentiellement Canadien-français Publié le Dimanche ✻ ✻

L.-G. ROBILLARD,

Editeur-propriétaire

AMEDEE DENAULT,

Directeur de la rédaction

Le " PIONNIER " est une tribune absolument libre. Chaque collaborateur signe ses articles et en est responsable.

Le " PIONNIER " publie régulièrement des chroniques scientifiques, de politique étrangère, de mode, de sport et de commerce; deux feuillets; des articles d'économie politique, de littérature et d'art. Il donne une attention spéciale à la campagne anti-impérialiste, dont il s'est fait l'irréductible champion.

Le " PIONNIER " compte parmi ses collaborateurs, à côté d'un groupe de jeunes, vigoureux et hardis, les premiers écrivains du pays. Il est nettement indépendant de tous les groupes et de toutes les organisations politiques.

Le " PIONNIER " atteint plus de 80,000 LECTEURS chaque dimanche.

Administration, Rédaction et Ateliers:

33, 35 et 37, RUE SAINT-GABRIEL  
MONTREAL

AUX ATELIERS DU " PIONNIER "

On fait rapidement, élégamment et à bas prix, les impressions de tous genres, les plus luxueuses comme les plus simples.

BOITE POSTALE, 2162.

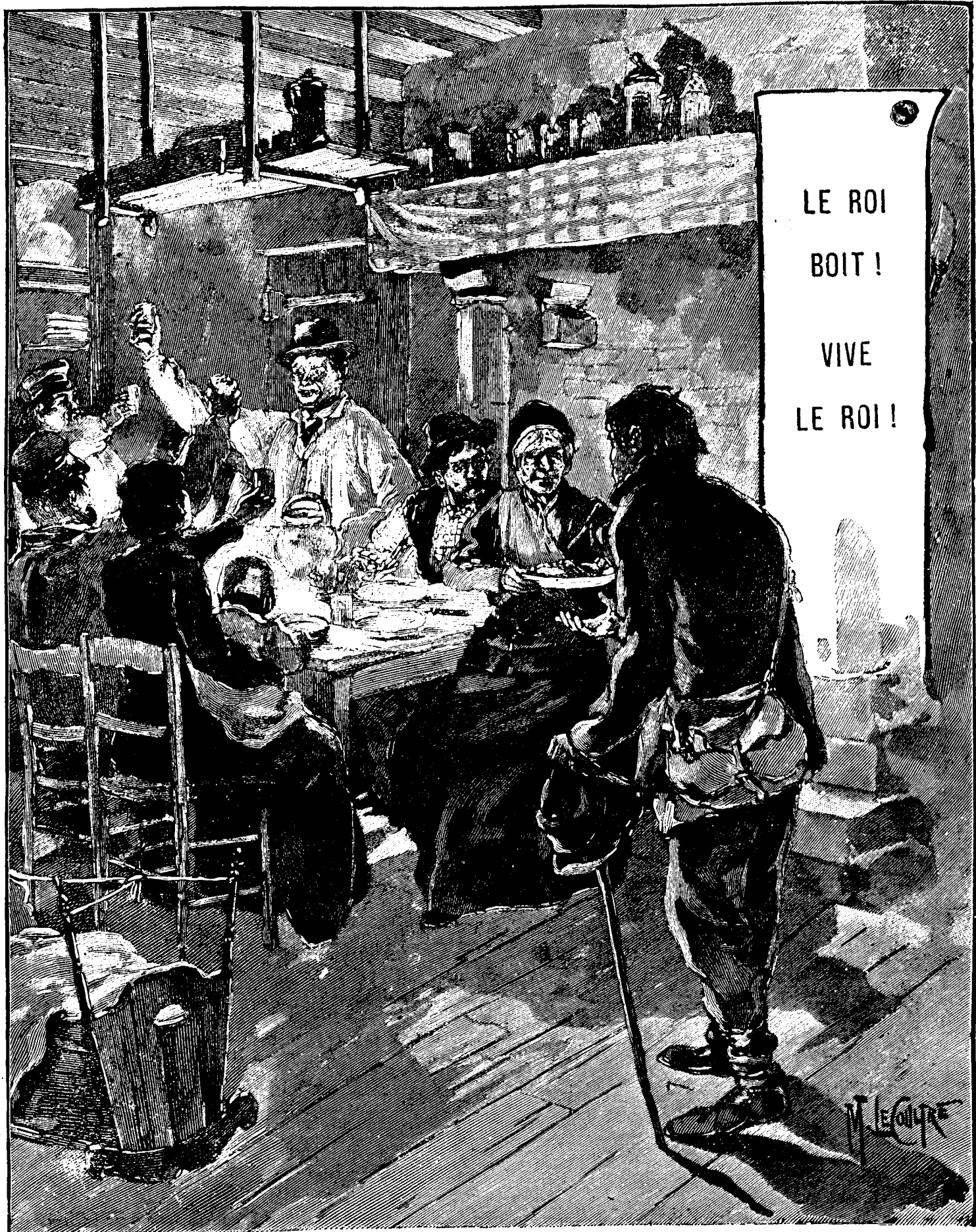
TEL. BELL, MAIN 467.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 924

MONTREAL, 11 JANVIER 1902

5c LE No



LES ROIS.—D'après un dessin inédit de M. Lecoultre

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 JANVIER 1902

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 Mois, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arriérés de l'année en cours ne sont pas payés.

## ANNONCES :

1er insertion . . . . . 10 cents la ligne  
Insertions subséquentes . . . . . 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,  
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467 Rédaction : B. d. P. 785

JULES SAINT-ELME (Amédée Denault), Directeur ;  
M. LOUIS PERRON, Secrétaire. Bureaux :  
37, rue Saint-Gabriel

## A NOS LECTEURS

L'abondance des matières et des gravures nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de l'étude littéraire sur Jean Rameau de notre collaborateur J. B. A. L. Leymarie.

Notre roman, la Femme Détective, qui touche à sa fin, est aussi remis au prochain numéro.

## CHEZ NOS COLONS DU NORD

L'école des journalistes. Rude mais intéressant voyage. Intronisation d'un curé de vingt-huit ans. Un congrès improvisé de colonisation. Prêtres patriotes. Au service de la patrie. Ne négligeons point nos valeureux colons.

## II

Notre-Dame du T. S. Sacrement de la Ferme Neuve, qui recevait son premier curé résident et se trouvait aussi constituée en paroisse distincte, le jour même



M. L'ABBÉ J.-R. CADIEUX  
Curé de la Ferme Neuve

le l'inauguration de "l'école des journalistes," est l'une de nos colonies les plus récentes du nord. Il y a trois ans à peine, le Chemin Chapleau, par lequel on atteint aujourd'hui si facilement cet endroit, situé à cent vingt milles du confluent de la Lèvre et de l'Ottawa, s'arrêtait encore au rapide de l'Original. De ce dernier endroit à la Ferme Neuve, dont le propriétaire M. Cyrille Lafontaine, alors, était presque l'unique habitant de ce pays reculé, le canot d'écorce était l'unique mode de locomotion. Les explorateurs, les candidats en campagne électorale, S. G. Monseigneur l'archevêque d'Ottawa lui-même, en tournées pastorales, devaient recourir à ce genre de voyage, pittoresque mais hasardeux. C'est dans les mêmes conditions, pareillement, que le curé du Rapide de l'Original desservait la mission de la Ferme Neuve.

Il y a déjà une douzaine d'années que M. Lafontaine, soldat d'avant-garde du mouvement colonisateur, s'en

voit habiter et exploiter la magnifique propriété, qu'il avait acquise, à excellentes conditions, de la compagnie McLaren, marchands de bois. De même que la Ferme Rouge, la Ferme du Milieu (à l'Annonciation), la Ferme Tapani, et tous les autres établissements nombreux de ce genre, la Ferme Neuve avait été créée, constructions et défrichements, il y a une quarantaine d'années—alors qu'aucun vestige de colonisation n'existait en ces lieux—pour servir de centre de ravitaillement au personnel des exploitations forestières de ce temps-là. Les progrès de la colonisation dans la région, depuis les derniers quinze ans surtout, ont rendu inutile le maintien de ces établissements spéciaux par les propriétaires primitifs, et ils s'en sont départis à la première occasion favorable, dans presque tous les cas.

C'est de cette façon que la "Ferme Neuve" passa aux mains de M. Lafontaine, qui n'hésita pas à y venir fixer sa résidence, seul, pour longtemps, dans les profondeurs de la forêt, mais ne doutant pas un instant qu'un aussi beau centre, propice à l'agriculture, verrait, un jour, se développer un florissant établissement paroissial.

Les événements ont donné raison au vaillant pionnier de la Ferme-Neuve. Peu à peu l'arpentage de cantons nouveaux s'est fait autour de lui ; les terres ont été ouvertes aux colons, qui n'ont point tardé d'y affluer ; la grande route publique (Chemin Chapleau) a fini par atteindre la Ferme-Neuve, et même par la dépasser d'une dizaine de milles, jusqu'au point où elle aboutit aujourd'hui ; des voies secondaires ont été tracées et ouvertes ; les défrichements se sont multipliés, la population s'est accrue. La paroisse de la Ferme-Neuve, formée de parties des cantons Pope, Gravel et Moreau, a maintenant son organisation municipale distincte, compte plus de quatre-vingts familles, et autour de la "ferme neuve" proprement dite, sur ce plateau superbe que nous avons déjà contemplé, le futur village se dessine à vue d'œil. On y rencontre une chapelle, encore modeste, une couple de résidences privées, deux hôtels dont l'un en construction, un atelier de forgeron, et enfin l'école, bâtie par les journalistes de Montréal, par suite d'une résolution spontanée prise lors du voyage de l'honorable M. Gouin, dans l'été de 1901.

La Ferme-Neuve ayant, à présent, son curé résident, le presbytère devra s'ajouter bientôt aux constructions du village embryonnaire. Ce sera, dit-on, dès le printemps prochain.

On y voit aussi, à proximité, la scierie mécanique et la résidence de son propriétaire, un gendre de M. Lafontaine. Enfin, sans que je veuille être indiscret, on parle de l'érection par les journalistes d'un chalet

spo rtique, sur le bord du magnifique "lac des journalistes" à deux minutes de marche de "notre école".

Et voilà brièvement la monographie de la paroisse de la Ferme-Neuve : son passé, son présent et ses perspectives immédiates. Il m'a paru bon de retracer ainsi en quelques mots cet exemple encourageant de l'une de nos fondations coloniales, arrêtant pour cela la rapide narration de notre récent voyage au moment où nous prenions pieds à la Ferme-Neuve, le 18 décembre au matin, comme allait commencer la grand-messe d'intronisation de M. l'abbé Cadieux, premier curé de la paroisse.

\*\* C'est au milieu d'une foule nombreuse et toute réjouie, composée des colons de l'endroit, de leurs vaillantes compagnes et de leurs dignes enfants, que nous dûmes nous frayer un chemin, pour entrer d'abord à l'hôtel, secouer un peu les frimas de la route, puis nous rendre à l'église, où l'on préludait à l'office divin.

L'officiant était naturellement le nouveau curé, M. Cadieux. Assistaient au chœur :

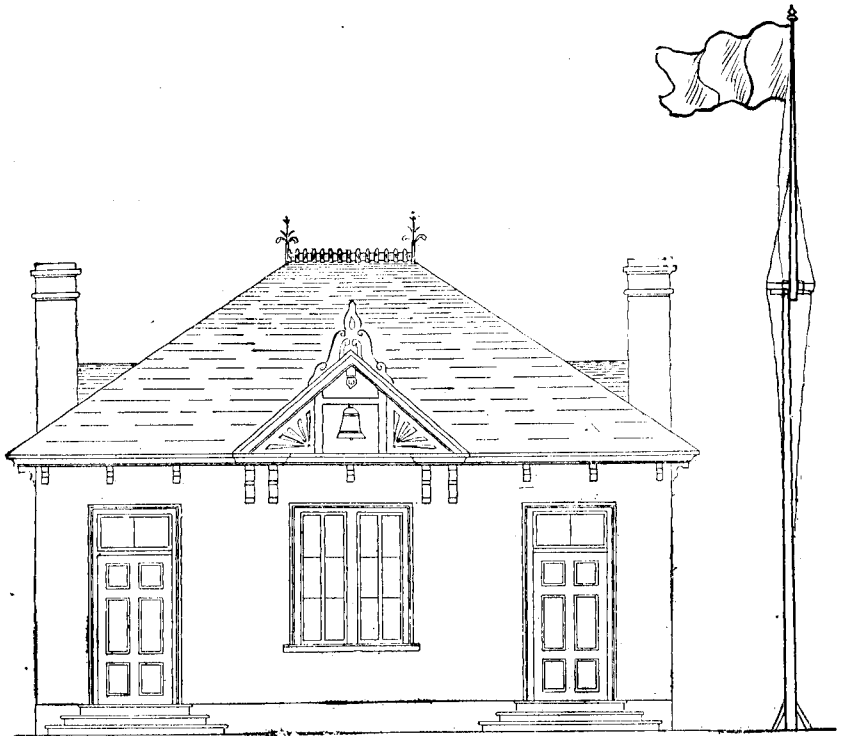
MM. les abbés Génier, curé du Rapide de l'Original (N.-D. de Fourvière) et ci-devant desservant de la Ferme-Neuve, Lemonde, curé de Saint-Gérard de Montarville, et les RR. PP. Adrien et Victor, Chanoines Réguliers de l'Immaculée-Conception, de la desserte de l'Annonciation. Au bas du chœur, les



M. L'ABBÉ J.-A. GÉNIER  
Curé du Rapide de l'Original

journalistes et les principaux invités. Dans le reste de la nef, les paroissiens recueillis et manifestement heureux de ce jour d'allégresse.

À l'Évangile, dans une courte mais vibrante allocution, M. l'abbé Génier présenta aux paroissiens de la



L'ÉCOLE DES JOURNALISTES À LA FERME NEUVE  
(Cliché de *La Patrie*)

Ferme-Neuve leur nouveau curé, remercia les journalistes de leur fondation, fit ressortir en quelques traits les bienfaits que comportait cette double bonne aubaine et les espoirs qu'elle devait inspirer à ceux qui en étaient l'objet, tout en leur traçant sommairement leurs devoirs à cet égard. Il termina en remettant la desserte de la mission, devenue paroisse canonique, entre les mains de M. le curé Cadieux, exprimant à la fois son plaisir de trouver un successeur aussi efficace, en même temps que son regret de se séparer de fidèles qu'il avait appris à estimer si hautement.

La collecte qui suivit ce prône intéressant parut être fructueuse.

A l'issue du service divin, toute l'assistance se mit en marche processionnellement : les enfants, les dames, les hommes, puis les visiteurs précédant le clergé. On se rendit ainsi à l'école, voisine de la chapelle, et la bénédiction en fut immédiatement faite par M. le curé Cadieux.

Deux adresses furent ensuite lues aux journalistes : l'une de la part des colons, lue par M. Lafontaine, l'autre par les enfants de la Ferme Neuve, par la jeune demoiselle Ethier. M. P.-A. Côté, délégué d'office du Comité des journalistes, répondit à ces deux adresses avec un rare bonheur, exprimant les espoirs que fondent les journalistes sur les résultats de leur "fondation scolaire" à la Ferme Neuve, et les moyens les plus pratiques d'atteindre à ces résultats.

La foule étant désireuse d'entendre chacun des journalistes présents, MM. Denault et Pelland durent tour à tour prendre la parole. Le premier en profita pour dire son admiration à l'endroit de la colonie et des colons de la Ferme Neuve, la confiance entière qu'il a en leur avenir. Il offrit également, pour l'institutrice et ses élèves, au nom du *Pionnier* dont il est le directeur, une série complète jusqu'à date, de la Galerie Historique de la Maison Cadieux & Deroime ; au nom de L'Union Franco-Canadienne, association patriotique et bienfaisante dont il est le secrétaire-trésorier général, six exemplaires du *Manuel de droit civique*, de M. C.-J. Magnan, à être distribués comme prix à l'élève le plus méritant, pour chacun des six mois qui restent de l'année scolaire en cours. Et il livra, séance tenante, les objets offerts, aux applaudissements chaleureux de l'assistance.

Mon confrère Alfred Pelland, de *La Patrie*, est justement celui des journalistes de Montréal qui formula le premier l'heureuse idée d'ériger une école élémentaire à la Ferme Neuve, en souvenir du passage de l'excursion ministérielle, au mois de juillet dernier. Inutile de dire qu'il fut justement acclamé par les braves colons de l'endroit, au cours des quelques remarques qu'il leur fit. Il mit le comble à leur enthousiasme en leur présentant, pour orner les murs de la nouvelle école, un joli portrait au pastel de l'illustre curé Labelle — "le roi du nord" — ce prototype inoubliable de l'intrépide colonisateur. L'œuvre est du peintre Saint-Charles, l'un des excursionnistes de l'été passé, et fait honneur à son talent, non moins qu'à sa générosité. M. Pelland profita de l'occasion pour suggérer l'institution d'une fête annuelle, en souvenir de feu Mgr Labelle, en hommage à sa mémoire, et en vue de favoriser la propagande de ses patriotiques enseignements.

M. L.-E. Carufel, secrétaire-trésorier de la Société Générale de Colonisation, et trésorier du Comité de souscription des journalistes, dut aussi parler. Au nom du ministère de la colonisation, de Québec, qu'il avait mission de représenter spécialement, il fit remise à l'institutrice engagée par les journalistes, Mlle. C.-A. Forget, de plusieurs séries de *Mon Premier Livre*, pour l'usage de ses futurs élèves. Il ajouta quelques brèves réflexions sur son récent voyage en France, au point de vue agricole et colonisateur, réflexions qui furent vivement applaudies. M. Carufel termina en annonçant une bonne nouvelle : la Société Générale de Colonisation, dont il est le secrétaire-trésorier et M. Denault l'un des directeurs, avait arrêté que la prochaine célébration solennelle de la Saint-Jean-Baptiste, organisée au sein de nos colonies du Nord, aurait lieu à la Ferme-Neuve, en juin, 1902. On s'efforcera de la faire

coïncider avec la solennité de la première distribution des prix à l'école des journalistes.

Je laisse à juger de la joie que causa cette annonce de M. Carufel.

MM. Pelland et Denault étaient également messagers de bonnes paroles pour cette intéressante population. Le premier rapportait, au nom de l'honorable M. Gouin, ministre de la colonisation, que ce distingué personnage se propose d'assister en personne à la première distribution des prix à l'école de la Ferme-Neuve, où il sera accompagné, entre autres, par M. Godefroy Langlois, rédacteur en chef de la *Patrie* et président du Comité des Journalistes pour l'érection de l'école.

Quant à M. Denault, le même M. Langlois, en sa qualité de l'un des directeurs de la compagnie intéressée, l'avait prié d'annoncer que les promoteurs de l'extension du chemin de fer de Labelle au Nominique, puis à la Lièvre subséquentement, s'estimaient en mesure d'entreprendre les travaux nécessaires de bonne heure le printemps prochain et de les compléter jusqu'au Nominique pour l'automne.

On juge de la satisfaction éprouvée par tous ces braves gens, qu'une pareille entreprise va rapprocher de vingt-un milles du marché de Montréal. Et cette satisfaction fut intensifiée encore par la déclaration de M. Christin, que le gouvernement se propose de hâter la construction du grand chemin Gouin, qui raccourcira de 47 à 30 milles environ la distance de la Ferme-Neuve du Nominique, terminus prochain du chemin de fer.

Chacun s'ingéniant à apporter son tribut d'allégresse, comme les Mages au berceau de l'Enfant Divin, M. Christin offrit des cartes géographiques pour l'école ; M. Dallaire, conférencier agricole, fit présenter des livres de comptabilité, fort bien agencés, sur cette matière de son ressort, M.M. Côté et Pelland, au nom de leurs journaux respectifs, promirent deux prix spéciaux, pour la fin de l'année scolaire.



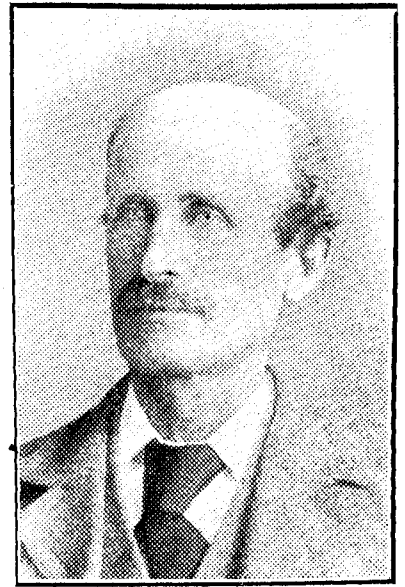
M. L'ABBÉ J.-A. LEMONDE  
Curé de Saint-Gérard de Montarville

Puis, M. le curé Cadieux prit la parole. Il remercia avec effusion tous les généreux bienfaiteurs de sa paroisse, aux divers titres, s'engage à assurer la fête en l'honneur du Curé Labelle, dont il fera peut-être correspondre la première célébration avec celle de la Saint-Jean-Baptiste et de la solennelle distribution des prix, qu'on veut bien lui promettre ; il prend aussi l'engagement de voir à ce que ses paroissiens et lui-même se montrent dignes de la faveur dont on les entoure. Il termine en signalant plaisamment aux journalistes qu'il manque encore une cloche à leur école ; et à tous ceux que de droit, il fait remarquer qu'une autre cloche, d'un peu plus fortes dimensions aurait bien sa place auprès de l'humble église de la Ferme Neuve, ce que messieurs les journalistes auraient peut-être la complaisance d'insinuer délicatement à messieurs les curés, beaucoup plus fortunés que lui, des grandes paroisses de la ville de Montréal ou des environs.

Cela met fin à la fête de l'inauguration de l'école des journalistes à la Ferme-Neuve.

L'assemblée se disperse, satisfaite au plus haut point de tout ce qui vient de se passer.

Les journalistes se rendent à l'invitation gracieuse du propriétaire de la "ferme-neuve", qui réunit au-



M. CYRILLE LAFONTAINE  
Le pionnier de la Ferme Neuve  
(Cliché de *La Presse*)

tour de sa table de famille une vingtaine de joyeux convives, sous la présidence de M. le curé Cadieux. Repas plein d'entrain et de jovialité.

Au dessert, la santé de M. Lafontaine et de son estimable famille est portée par le président. A la requête de notre hôte bienveillant, M. Denault, son voisin de gauche, répond pour lui brièvement, ajoutant tout bonnement son modeste témoignage à l'éloge mérité que M. le Curé vient de faire de son digne paroissien, de Mme Lafontaine, leurs filles et leurs fils, premiers occupants du sol et véritables fondateurs de la paroisse, à tous égards.

Là se bornent les discours, et la joyeuseté de la vie familière reprend ses droits.

Au sortir de table, on fume un peu, comme de raison, échangeant une dernière fois en commun les impressions du jour.

Mais bientôt a sonné l'heure de songer au départ, si agréable que soit la compagnie. Les journalistes prennent congé de l'excellente famille Lafontaine et des autres vaillants défricheurs là présents. Ils n'hésitent pas à promettre que, les circonstances les favorisant, c'est avec le plus vif plaisir qu'ils reviendront encore à la Ferme-Neuve.

Un quart d'heure de marche du côté du *lac des Journalistes*, inspecter cette "future portion de notre domaine," où M. Lafontaine a eu la délicate obligeance de faire fixer bien en vue cette inscription : "*Lac des journalistes*" ; quelques minutes de bonne camaraderie avec un dernier groupe de colons réunis à l'hôtel du village pour nous faire fête, notamment l'Algonquin McAnabe, dernier rejeton de sa race en ces parages et violoniste très plaisant, et finalement, un peu après quatre heures, nous donnons à notre cocher le signal du départ, pour rentrer, deux heures plus tard, au Rapide de l'Orignal, où le sympathique curé, M. Génier, nous avait donné rendez-vous pour dîner en son presbytère, avec ses honorés confrères de la Ferme Neuve, de Saint-Gérard et de l'Annonciation.

Nous ferons, au prochain numéro, le voyage de retour.

JULES SAINT-ELME.





## DES OIES ET DES CANARDS

QUELQUES TRAITS D'INTELLIGENCE DE CEUX QUE NOUS MANGEONS DURANT LES FÊTES

### LES OIES



**A** VOIR leur marche dandinante, leur long cou, leur bec bâillant, les oies semblent gauches, lourdes et maladroites ; cependant elles ne sont pas si bêtes qu'elles le paraissent. Leur œil, moins vif que celui de l'aigle, reflète un certain air d'intelligence et de dignité. Il est vrai que ce ne sont pas de fortes têtes, mais elles ont la vue bonne, l'oreille fine, et leur vigilance est telle qu'on les prend rarement en défaut.

Pendant leur sommeil ou leur repas, une sentinelle, le cou étendu et la tête en l'air, est toujours là, prête en cas de danger à donner le signal à la troupe. Avoir sauvé Rome, ce n'est pas point, pour une bête, un signe de sottise. Assurément l'oie est très fine et se distingue surtout par ses qualités morales.

En Écosse, une jeune oie avait conçu un tel attachement pour son maître, qu'elle le suivait à n'importe quelle distance, même à travers la foule et le tumulte d'une ville.

Un jour que ce gentleman descendait une des rues les plus fréquentées, il entra dans la boutique d'un barbier pour se faire raser. L'oiseau attendit patiemment que l'opération

fut terminée, et l'accompagna à la maison d'un ami ; après quoi elle rentra au logis.

On a dit que les oies ne reconnaissent pas leur maître, quand celui-ci se montre à elle sous un nouveau vêtement. Le changement d'habit, dans le cas actuel, ne semblait causer aucune incertitude dans l'intelligence de l'oiseau. Il reconnaissait son maître rien qu'à la voix, et exprimait sa joie par des cris de satisfaction.

En Allemagne, une vieille femme aveugle était conduite tous les dimanches à l'église par un jars, qui la tirait par la robe avec son bec. Lorsque la vieille était assise à son banc, l'oiseau se retirait dans le cimetière pour paître l'herbe et, lorsque le service était terminé, il reconduisait sa maîtresse à la maison. Un jour, le pasteur allait rendre visite à cette dame qui était sortie ; mais il trouva la fille et lui exprima quelque surprise qu'elle laissât ainsi sa mère s'aventurer toute seule : " Ah ! Monsieur, répondit-elle, nous ne craignons rien, ma mère n'est pas seule, le jars est avec elle. "

Les oies sauvages sont également douées d'une sagacité étonnante. Leur vol a lieu sans bruit, et l'ordre dans lequel leur voyage s'accomplit suppose un haut degré de combinaison et d'intelligence. Chaque individu garde son rang et suit le corps d'armée avec le moins de fatigue possible. Elles se placent sur deux lignes obliques qui forment un triangle, ou sur une simple ligne, lorsque le bataillon n'est pas nombreux. L'oiseau qui est en tête fend l'air le premier, puis il se retire au dernier rang pour se reposer, quand il est fatigué, et les autres prennent sa place à tour de rôle.



**LES CANARDS.**—Avec sa voix nasillarde et discordante, sa marche gauche, cette peu communicative expression des yeux, les canards semblent être les plus mal placés dans notre esprit sous le rapport de l'intelligence.

Cependant, une foule d'actes sont là pour démontrer la fausseté de ce jugement. Un grand naturaliste, observateur, comme tous ceux qui s'occupent de la Nature et de ses merveilles, racontait l'anecdote suivante, dont il garantissait l'authenticité :

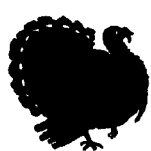
" Une jeune et grande dame était assise dans une chambre, près d'un lac où s'ébattaient les poules, les canards et les oies. Un canard entra, s'approcha d'elle, saisit du bec le bas de sa robe et la tira vivement. Distraite, elle le repoussa de la main, il insista. Un peu surprise cette belle dame prêta quelque attention à cette pantomime inaccoutumée, et il lui parut que le canard voulait l'entraîner dehors. Elle se leva, il s'empressa de marcher devant elle. De plus en plus surprise, elle le suivit



et il la conduisit jusqu'au bord d'un bassin, où elle aperçut une cane qui avait la tête prise dans la porte d'une écluse. Elle se hâta de dégager la pauvre bête, et la rendit au canard qui, des ailes et de la voix, témoigna tout le contentement que lui causait la délivrance de sa compagne. "

Le nid de canards sert plusieurs années de suite. La femelle y dépose de 8 à 12 œufs, petits, allongés, blancs à coque dure et lisse. La femelle seule nourrit ses petits. Les nids se placent souvent dans les roseaux, au bord des lacs et des rivières. Le canard mâle sert de surveillant, et veille à la sécurité des canetons et de leur mère.

NATURALISTE.





NOUVEL AN.—Rêve d'Adolescent

## LE ROI BOIT ! VIVE LE ROI !

(Voir la gravure page 617)

Le roi est mort ! Vive le roi ! clamaient jadis les hérauts d'armes quand un souverain abandonnait sa royauté terrestre pour comparaître, à son tour, devant celui qui juge tous les hommes, rois ou bergers.

Le roi boit ! Vive le roi ! Combien plus joyeuse est l'acclamation qui accompagne, dans le palais comme dans la chaumière, les libations du roi éphémère de la fève ! Royauté incontestée que celle-là et qui confère à l'heureux mortel qui, sans grand effort, la ramasse dans sa part de gâteau, une partie la plus agréable des prérogatives de ses cousins d'une heure, constitutionnels ou de droit divin.

Il a le plaisir de choisir sa reine.

En son honneur et en celui de l'élue qui partage sa couronne, les toasts joyeux se succèdent et le vin coule à flots.

En souvenir de sa royauté, la part de Dieu, celle qu'on réserve toujours pieusement, est octroyée au premier miséreux, qui frappant à l'huis, vient la réclamer au nom du Roi des rois.

C'est la royauté à laquelle chacun de nous peut, sans ambition démesurée, aspirer au moins une fois en son existence.

C'est la royauté sous ses faces les plus riantes, les plus agréables ; celle qui ne connaît ni les dessous tortueux de la politique, ni les horreurs de la guerre.

A la royauté de la fève, tous peuvent se rallier, quelle que fut leur étiquette politique. Le roi boit ! Vive le roi !

SILVIO.

## LA SAINT-SYLVESTRE

Pour Mlle Albertine Larivière.

NOUVELLE

Ce soir-là, M. G. Sans Cartier, greffier du tribunal civil, n'était pas encore rentré chez lui, bien que cinq heures et demie eussent sonné à toutes les horloges de la ville. Dieu sait pourtant avec quelle anxiété il était attendu dans la petite maison de la rue Mentana, où depuis bientôt vingt-cinq ans, il abritait ses vertus d'époux rangé et d'employé modèle ! L'excellente Mme Sans Cartier ne pouvait contenir sa nervosité, et elle allait d'une pièce à l'autre. Tendait l'oreille aux moindres bruits, et croyant à tout moment entendre le timbre de la porte résonner.

Enfin n'y tenant plus, elle appela.

—Fabiola ! Fabiola !

—Me voici, maman, dit une douce voix. Au même instant une jeune fille élégante accourut dans le vestibule près de la fournaise où la bonne dame se tenait agitée.

—Je tremble, j'ai peur, fillette, tu devrais bien mettre tes claques, te couvrir chaudement et aller voir jusqu'au coin de la rue Roy si tu ne vois pas ton père venir ; tu sais qu'il descend des chars au coin d'Amherst et de cette rue.

Mlle Fabiola Sans Cartier, reçut l'invitation de sa mère avec un geste de regret et ce fut en grondant un peu contre cette diversion à son calme qu'elle s'exécuta. Bien emmitoufflée jusqu'aux oreilles, elle descendit l'escalier à pic qui menait à la rue et s'élança rapidement sur la couche de glace qui recouvrait le trottoir. Était-elle jolie, Mlle Fabiola ? C'était bien difficile de l'affirmer dans cette blême clarté de décembre. Mais à coup sûr rien n'égalait la souplesse de sa taille, la fraîcheur de ses joues et le charme de ses yeux, de beaux yeux bruns dont le regard limpide se posait sur vous comme une caresse.

Devant elle la rue était déserte, le sleigh chargé, d'un épiciers voisin passa rapide, seulement révélé par les clochettes joyeuses ornant les brancards tenant le cheval.

Elle était arrivée au coin ; et les maisons de la rue, qu'elle connaissait bien, semblaient se presser les unes contre les autres, comme pour avoir moins froid ; elle

attendit trois chars, mais n'y tenant plus, tant par le ridicule de sa position d'observatrice que par le froid qui l'envahissait, elle regagna vivement la maison.

Frisonnante, la jeune fille rentra, apportant dans ses jupes une bouffée d'air glacé qui courut aussitôt par toute la maison.

—Il devrait être arrivé pourtant, dit Mme Sans Cartier, inquiète. Peut-être aura-t-il rencontré quelques amis de Sorel et se sera-t-il arrêté en quelque place rue Saint-Laurent !

A cette réflexion naturelle, Fabiola éclata de rire

—Sois plutôt sûre, maman, qu'il va se hâter d'accourir ici, nous apporter la bonne nouvelle il fait du reste un froid noir. S'il est en retard, la faute en est seule, je crois, aux chars, tu sais qu'au coin de Ste-Catherine on attend souvent une demi-heure pour utiliser sa correspondance !

—C'est vrai, ma chère enfant ; où avais-je l'esprit !... Pense donc, voici bientôt quatre ans que l'échevin Dutoupet, lui promet ses cent dollars d'augmentation. Il lui disait encore au dernier souper, donné ici en son honneur : "Ce sera pour cette Saint-Sylvestre, mon cher Sans Cartier, où j'y perdrais mon nom." Et la Saint-Sylvestre, c'est aujourd'hui ! Cent dollars ! Sais-tu que c'est une somme, cela ! Ah ! ça, voyons, causons-en un peu. Que dirais-tu d'un tapis de chez Dupuis frères pour remplacer celui de mon boudoir mangé en certains endroits ?... Et ton trousseau que j'oubliais, te voilà grande à présent ! Tu auras tes vingt ans, à la Saint-Jean-Baptiste prochaine, il faut songer à te marier...

—Pourquoi parler de cela, maman ! Je ne suis pas pressée, mais pas du tout, je t'assure.

—Quelque bon parti pourrait se...

La fillette voulant éviter la continuation d'une conversation aussi grave, annonça qu'elle allait dresser la table et partit.

Tout en réfléchissant, la jeune fille se mit à disposer sur la nappe toute raide de blancheur, le "set" à fleurs des jours de fête, les couverts d'argents, ces six couverts qui de père en fils se transmettaient dans la famille depuis la mort du célèbre Colonel Sans Cartier. Tout était installé comme pour un souper de gala.

Drin, Drin, fit le timbre de la porte d'en bas, selon la coutume de la maison qui voulait que le chef de famille tourna deux fois la clef du timbre pour s'annoncer.

La porte s'ouvrit, et pénétrant rapidement dans le vestibule, sans même répondre aux bonsoirs de sa femme et de sa fille, M. Sans Cartier se dirigea vers son fumoir et tomba plus tôt qu'il ne s'assit dans une berceuse, et dit irrité :

—Des augmentations, ah ! ben oui !... quel imposteur, ce Dutoupet ! Jusqu'à cinq heures et trois quarts nous avons en vain attendu une nouvelle venant du cabinet de son Honneur le Maire... nous n'avons rien reçu. Finis les soupers à ce lâcheur ! finis les traites aux amis de cet échevin sans parole !... S'il s'imagina que je m'en lui servir des "lunch" jusqu'à la prochaine St-Sylvestre il se trompe ! Non, Baptiste, je suis bien décidé !...

La fille engagée arriva, annonçant que tout était prêt pour le souper. Mlle Sans Cartier durent à cette intervention le soulagement qu'elles ne prévoyaient pas arriver.

Déjà, M. G. Sans Cartier avait déplié sa serviette, d'un air découragé et avait commencé à manger sa soupe pois aux qu'il trouvait trop chaude et pas assez salée lorsque le timbre de la porte retentit à nouveau.

Une visite à cette heure, voilà qui était bien étrange.

—Sans doute, Mlle Wilson qui vient passer la soirée avec nous...

—Pour ne pas faire activer la fournaise chez elle, grogna le greffier, décidément de méchante humeur.

—Tu oublies, Fabiola, que c'est aujourd'hui ton tour d'adoration au Très Saint-Sacrement à St-Louis de France... Prends vite la lampe et va voir.

Fabiola courut à la porte.

La lampe, fouettée par le vent montant de la porte ouverte, faillit s'éteindre et Fabiola occupée à éviter cet accident eut à peine le loisir d'entrevoir deux

moustaches blondes qui s'inclinaient devant elle, tandis qu'une voix demandait fort poliment :

M. G. Sans Cartier, s'il vous plaît mademoiselle, c'est bien ici, je crois, le 205, Mentana ?

—Oui, Monsieur, parfaitement.

—Pourrais-je être introduit près de lui ; j'aurais l'entretenir d'une affaire qui l'intéresse.

—Veuillez me suivre, Monsieur, je vous prie.

Tout en marchant, et tout en secouant son capot garni de flocons de neige, et laissant ses claques près de l'entrée non loin de la fournaise, il admirait, en connaissant, la démarche gracieuse de la jeune fille et la finesse de ses traits. Le père avait entendu la voix du visiteur et s'écria :

"Venez donc ici, M. Eugène Larivière." Pais, lorsque celui-ci fut dans la salle à dîner : "Mon collègue à l'Hôtel de Ville, Rédacteur au *PRONIER*. C'est lui, Fabiola, qui a été à Paris lors de l'Exposition et qui en est revenu enchanté."

S'étant incliné respectueusement, M. Eugène Larivière dit de suite :

"Il faut, par ce temps de neige, avoir absolument le désir de vous causer une joie et de vous être agréable, M. Sans Cartier, pour monter jusqu'ici lorsque, comme moi, l'on habite dans l'Est de la ville. Mais j'avais hâte de vous dire que vous avez quitté le bureau trop tôt, qu'à peine vous étiez parti on apportait du cabinet du maire la nouvelle de votre augmentation de salaire ! J'ai tenu à vous féliciter le premier de cette distinction.

—Que c'est aimable à vous, monsieur, dit Mme Sans Cartier, rouge de plaisir. Mais vous n'allez pas redescendre en ville au milieu de cette bordée de neige... Nous ne le souffrirons pas... Au fait, mon vieux, si tu invitais monsieur à partager notre modeste repas !

—Oh ! Madame...

—Voyons, monsieur, sans façon, en famille !... Et le geste extérieurement navré, d'un déranglement involontaire, du jeune homme fit écrier à Mme Sans Cartier.

—Marie, vite un couvert de plus.

Le jeune homme avait été surtout convaincu par le désir ardent de la jeune fille qui avait appuyé sa mère d'un sourire qui ne peuvent pas faire autrement que de séduire.

Il faisait bon dans cet appartement où tout semblait chanter les douceurs de la vie de famille. La lumière filtrée par l'abat-jour rose inondait doucement la blancheur de la nappe. Les portraits des Sans Cartier, souriaient de façon engageante dans leur cadre bruni, et le chat faisait de son côté un ronron qui était bien fait pour asseoir son opinion. Il se mit à table sans façon. Rien ne délie les langues, et n'ouvre les cœurs comme un bon souper. A la fin du premier service, M. Eugène Larivière savait que ses hôtes avaient au Sault aux Récollets plusieurs petites maisons et que sans peu dans le boulevard Saint-Denis ils avaient l'intention de faire construire. Mme Sans Cartier ajoutant que sa fille Mlle Fabiola qui avait fait ses études chez les Ursulines de Québec et possédait son diplôme d'école modèle, était une parfaite ménagère, qu'elle était musicienne et que le violon lui avait, avec succès, été enseigné.

Toute rose de confusion, Mlle Sans Cartier, feignait de ne pas entendre, et se multipliait pour que rien ne manquât au service.

Après les œufs au miroir, le jeune homme avoua qu'il était poète à ses heures, cet aveu discret lui valut un supplément de jambon de la part de Mme Sans Cartier et un sourire discret de Mlle Fabiola.

Dès lors l'intimité fut complète entre tous. Madame Sans Cartier s'oublia jusqu'à dire qu'elle avait reconnu en leur hôte l'un des collaborateurs distingués d'un journal du dimanche et pour appuyer ses dires apporta un numéro du *MONDE ILLUSTRÉ* contenant le tableau récemment paru.

Et lorsque la fille engagée apporta sur la table une bouteille de vin de France l'intimité avait grandi et l'on se causait comme de vieilles connaissances. M. Eugène Larivière, ravi, eut pour louer le talent de la ménagère, l'habileté de musicienne, l'heureux sort de



M. G. Sans Cartier, des mots exquis, de vraies trouvailles de poètes. On trinquait avec animation, et tout en buvant, Larivière se disait que ces Sans Cartier étaient vraiment de braves gens, et qu'il pourrait aller bien loin sans trouver une personne aussi capable que Mlle Fabiola Sans Cartier...

Onze heures sonnèrent. Il fallut se quitter.

— Vous reviendrez au moins, cher monsieur ?

— N'ayez crainte, Madame, je reviendrai !

Il revint si bien, l'intrigant, qu'il épousait, un an après, Mlle Fabiola Sans Cartier.

Aujourd'hui, 31 Décembre, si vous alliez frapper à la porte de M. le Greffier de la Cour Supérieure, dans cette bonne ville de X..., vous pourriez voir un jeune homme, à moustaches blondes, lever son verre en l'honneur de la Saint-Sylvestre, en embrassant la jeune et jolie femme qui sourit à ses côtés.

J. B. A. L. LEYMARIE.

Montréal, 30 Décembre 1901.

## CALENDRIER 1902

Le vieux calendrier a fait place au nouveau, Car de la nuit des temps naît une aube nouvelle, Et ses premiers rayons irradiant le berceau De l'année au matin, qui veut paraître belle.

Toi, dont le seul aspect porte à nous recueillir, Joli calendrier à la fine encadrure, Quel est donc ton secret ?... Et ces jours à venir Doivent-ils donc changer l'homme avec la nature ?

Les arbres, au printemps, donneront leur feuillage, Dans les nids reverdis les oiseaux reviendront, Dans les bois, dans les prés vibrera leur ramage, Insouciant comme eux, les enfants chanteront.

A l'été, le soleil, au ciel bleu, qui rayonne, Réchauffera la terre et les fleurs rougiront Sous cet ardent baiser. Si la saison est bonne Pour tous les amoureux, les belles souriront.

A l'automne doré se feront les vendanges Et les feuilles jaunies des arbres tomberont, Le ciel sera plus gris, les nuits seront plus blanches Et contemplant les fruits, les mères songeront.

Puis quand viendra l'hiver et sa neige éblouissante, Le froid glacera tout, les ondes se tairont, Mais au fond des vieux cœurs, une source brûlante Ne saurait refroidir ; les vieilles pleureront.

ATTALA

## Utopies d'hier, vérités aujourd'hui

Quel chemin parcouru depuis la première application du principe de la cloche à plonger, et par conséquent du scaphandre, signalée par François Bacon, en 1620, pour arriver à l'ingénieux appareil indiqué par Jules Verne et réalisé par la collaboration de messieurs Rouquayrol et Denayrouze, ingénieurs français. L'appareil de 1620 consistait en une cloche en métal, soutenue par trois pieds et sous laquelle les plongeurs, au lieu de revenir respirer à la surface, allaient, de temps en temps, reprendre haleine.

Mais déjà, au temps d'Aristote, on avait employé le principe de la cloche renversée, s'enfonçant sans pénétration d'eau, pour porter de l'air pur aux pêcheurs d'éponges de l'Archipel.

En 1832, Taisnier dit avoir vu deux grecs plonger dans les eaux rapides du Tage, à Tolède, et ce, " sans se mouiller ni éteindre le feu qu'ils emportaient sous l'eau."

Ce fut à l'aide d'un vaste chaudron renversé, suspendu à des cordes et portant un plancher intérieur, qu'eut lieu cette si curieuse expérience, en présence de l'empereur Charles Quint et de 10,000 spectateurs.

Le *Journal des Savants* (4 avril 1678) reproduit un article de Panthos, médecin à Lyon, lequel dit avoir vu, en Catalogne, une cloche à plongeur fonctionner avec succès " pour retirer de la mer des piastres provenant de navires coulés—Les gallions du Vigo, quoi ?—

Cette cloche était en bois, cerclée de fer, avec de gros boulets suspendus à son bord inférieur et formant le lest nécessaire à son immersion...

Mais, dans tous ces appareils, l'air n'étant pas renouvelé, se viciait vite (environ 15 pieds cubes par

heure et par personne) et il fallait les remonter souvent.

En 1788, à Ramsgate, Smeaton emploie le premier une cloche dans laquelle l'air est renouvelé à l'aide d'une pompe placée sur un bateau, ce qui permet à un plongeur, d'atteindre jusqu'à 30 pieds (une atmosphère de pression) de profondeur.

Le scaphandre est décrit par Léonard de Vinci qui signale son emploi par des pêcheurs de perles du Coromandel et de l'Inde. Mais cet appareil primitif ne permet à l'homme qui en est muni que d'atteindre une faible profondeur d'eau, (2 pieds environ au-dessus de sa tête.

Dans la bibliothèque Ambrosienne existe un curieux dessin de scaphandre avec tige flexible, soutenue hors de l'eau par un flotteur et communiquant avec la bouche du plongeur.

Le *Mechanic Magazine*, 23 juin, 1826, parle d'un réservoir à air comprimé applicable au scaphandre.

En 1837, apparaît le vêtement imperméable, maintenant tout le corps de l'ouvrier à la même température ; le scaphandre, déjà très perfectionné, se compose alors :

1. D'une pompe à air.

2. D'un vêtement imperméable en cuir et toile ; de souliers plombés et d'un casque en métal ayant un tuyau d'alimentation d'air pur et une soupape pour l'expiration de l'air vicié.

Mais quels desiderata subsistent encore !

Tube d'alimentation ; corde de suspension ; corde de signal ; que d'impédiments encombrants et dangereux par leur non-fonctionnement possible entraînant, à peu près fatalement, la mort du plongeur !

Puis, quoiqu'un homme puisse atteindre, impunément, 100 pieds de profondeur et que cette pression de 3 atmosphères fut supportée par les poumons sans trop d'inconvénients, que de dangers résultant de la différence de température entre la tête, soumise à la chaleur résultant de la pression et le corps, maintenu à celle du milieu où il se trouvait immergé !

Et les troubles physiologiques résultant des accoups de la pompe amenant des variations de pression et de chaleur absolument anormales ; augmentant la fatigue et le malaise du plongeur !

L'appareil soupçonné par Jules Verne, réalisé complètement par Rouquayrol et Denayrouze, est bien débarrassé de tous liens avec la terre.

L'homme qui le revêt, peut se mouvoir tel qu'il l'entend, librement, à des profondeurs absolument étonnantes et cela sans malaise aucun, comme aussi sans appréhension, étant donné la perfection des appareils modernes. Un réservoir en métal, pouvant résister à une pression considérable, est surmonté d'une chambre à air dont le but est de régulariser le débit en le ramenant à la pression, quelle quelle fut, supportée par le plongeur. Le tout se porte facilement sur le dos, comme un sac de soldat.

Un tuyau de respiration part de cette chambre et communique au casque enveloppant la tête de l'ouvrier ; une soupape d'expulsion de l'air vicié est placée sur sa bouche. La chambre d'air se ferme à l'aide d'un plateau recouvert d'une feuille de caoutchouc le reliant hermétiquement aux parois centrales de la chambre et susceptible de céder à une pression soit intérieure, soit extérieure, s'élevant dans le premier, s'abaissant dans le second.

Un orifice à petit diamètre réunit la chambre d'air au réservoir ; il porte une soupape conique s'ouvrant de haut en bas. Le plateau de la chambre supporte également une tige dont l'axe se confond avec celui de la soupape.

Qu'une pression vienne à être exercée sur le plateau et la tige la transmet à la soupape qui, dégageant l'orifice de communication tout à l'heure fermé, laisse pénétrer dans la chambre une partie de l'air comprimé contenu dans le réservoir.

Si le plongeur fait une aspiration, empruntant à la chambre à air une partie de son contenu, la soupape s'ouvre et l'air comprimé du réservoir vient immédiatement combler le vide ; puis la soupape intercepte à nouveau la communication, jusqu'à une aspiration nouvelle.

C'est donc exactement la quantité d'air nécessaire à la respiration, à la pression exacte à laquelle est soumis le plongeur ; il la prend sans aucun effort et l'expiration expulsee dans l'eau la partie viciée de l'air. Le plongeur, revêtu d'un costume en caoutchouc souple, est absolument libre de ses mouvements.

Les souliers plombés, qui immobiliseraient à terre, sont équilibrés en poids par le déplacement et une armature métallique protège la poitrine contre la pression de l'eau.

La lampe électrique vient, actuellement, supprimer l'obligation de l'alimentation d'air, puisqu'elle brûle dans le vide, et les récentes expériences faites à bord des sous-marins français, assurant la fabrication automatique de l'oxygène et l'absorption de l'acide carbonique, laissent la voie ouverte pour l'invention d'un appareil pouvant être substitué au réservoir à air comprimé et rendant le plongeur absolument maître, pour un temps déterminé, de son séjour dans l'étrange milieu où il évolue.

Allons plus loin, toujours en nous appuyant sur les appareils appliqués aux sous-marins ; de petits réservoirs additionnels, pouvant se remplir ou se vider d'eau, permettraient tel le Ludion, des cabinets de physique, au plongeur qui en serait muni, de descendre, nager ou rester suspendu entre deux eaux !

Mettez lui en mains l'étonnant fusil de l'ingénieur Paul Giffard et il pourra comme les chasseurs de Jules Verne, dans sa forêt sous-marine de Crespo, aller tirer, — tels lapins et perdrix, — les poissons et les mollusques de ce mystérieux domaine, encore si peu connu, que sont les fonds sous-marins. Quel étonnant chemin parcouru, ne dirons-nous pas depuis la première tentative signalée par François Bacon !

LOUIS PERRON.

## L'ALMANACH DU DRAPEAU POUR 1902

LIVRET DU PATRIOTE, DU MARIN ET DU SOLDAT.

L'*Almanach du Drapeau* dont on connaît le succès considérable et qui, sous un format réduit, contient tant de choses intéressantes et utiles vient de paraître pour 1902, à la librairie Hachette et Cie.

A la fois agenda, album, livre d'enseignement et d'histoire, livre d'or et memento pratique, l'*Almanach du Drapeau* a rassemblé dans ces pages variées et pittoresques tout ce qui peut distraire et instruire. Parmi ses nombreux articles, citons :

Nos anciens Drapeaux ; Les Maréchaux de France ; Les Points du Monde où la France a pris pied ; Comment la France instruit ses soldats : Les Conférences dans l'Armée ; Le Premier Jarret du Monde ; Concours de Gymnastique et de Tir en 1901 ; Comment l'armée passe les Rivières ; L'Armée Anglaise ; La Bataille du Haut des Aïrs ; La Bataille du Fond des Flots ; Nos Chefs morts au Champ d'honneur ; L'Épopée Sud-Africaine ; Les Sonneries et leurs Paroles ; L'Emplacement des Troupes et des Forces navales.

Des primes magnifiques sont accordées à tous les lecteurs, et de nombreux concours leur offrent pour 12000 francs de prix dont, un piano, une bicyclette, un fusil de chasse, une montre en or, etc.

Chaque acheteur a droit à des billets de faveur dans de nombreux spectacles forains aussi bien en province qu'à Paris.

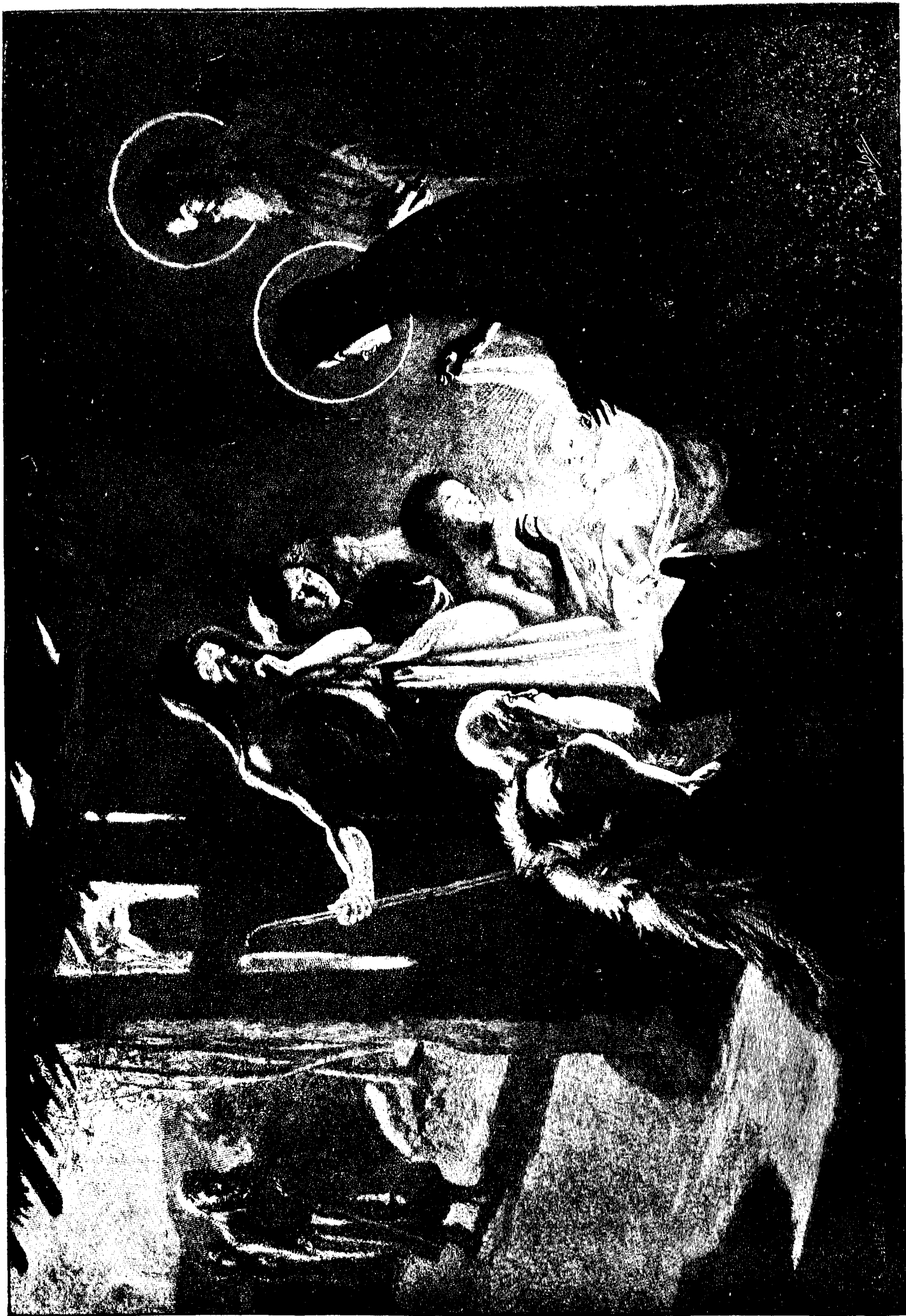
Enfin avantage exceptionnel, du fait même de la possession d'un exemplaire de l'*Almanach du Drapeau*, on est assuré gratuitement, pendant un an, contre les accidents de chemins de fer, de voitures et autres moyens de transport.

## JOLI SOUVENIR

Sur réception de quinze centins, nous vous expédions un grand groupe composé de 615 portraits des messieurs Prêtres du diocèse de Montréal.

S'adresser à LAPRES & LAVERGNE, 360, rue Saint-Denis, Montréal.

P. S.— Vous pouvez vous les procurer chez tous les principaux libraires. (Communiqué)



ADORATION DES BERGERS, D'APRES CHARLES GODÉBY



UNION DES ANGES DU CIEL AUX ANGES DU FOYER

## LOIN DES YEUX... PRES DU CŒUR !

PAR JOSEPH BARNARD

## LETTRES A SIMONE

(Suite et fin)

CAGOONA, QUÉBEC.

VII

Belle-Maman !

N'allez pas sonner l'alarme ni crier : au feu ! parce que c'est moi qui vous écris. Aucun accident. Simone n'est pas malade. Elle est seulement un peu lassée, et présentement, paresse sur les coussins de sa chaise longue.

Je m'installe tout à côté. Et si j'écris, c'est elle qui dicte. Ma femme le veut ainsi, et je fais tout ce qu'elle veut, quoique vous puissiez prétendre, Belle-maman !

C'est toujours à propos du grand chambardement, car, vous savez ? c'est pour avril. Et comme vous vous êtes chargée du trousseau... Enfin, vous recevrez, en même temps que celle-ci, la demi-verge qui manque à la robe de baptême.

Il faut aussi de la dentelle. Vous en trouverez le dessin avec la soie. Ah ! un instant. Il faut choisir ce dessin. Je dois donner mon opinion.

...Ma femme feuillette un "Magasine."

—Tiens vois, en voici un très gentil ?...

—En effet, ce serait très bien.

—Mais cet autre ferait bien mieux ?

—Bon ! c'est ça, voilà celui que je préfère.

—Ah ! voilà ! regarde un peu celui-ci ?...

...Du diable ! si je m'y connais là-dedans. Enfin, le dessin que vous recevrez, sera sensé celui-là même choisi par ma femme.

Mais il faut savoir la longueur de cette dentelle, et très exactement.

—Mettons deux verges.

—Oh ! mais c'est peut-être trop ?

—Il vaut toujours mieux trop que trop peu. C'est mon principe.

—Monsieur mon mari, vous êtes gourmand.

—Bah !

—C'est d'ailleurs en cela comme en autre chose !...

...Enfin, pour avoir une idée juste, ma femme coiffe son joli poing d'un chiffon de batiste, et prend ses mesures.

Je l'arrête. "Je suppose, ma chère, que le chérubin que nous attendons, n'aura pas un tête de noisette. Ce serait gentil ! Coiffez plutôt mon poing. Ah ! bon, voilà une tête ! Ma femme rit.

—Tu m'accorderas, mon cher, que pour ma fille, je serais assez chagrine de la voir affligée à son début d'une tête aussi volumineuse.

En effet, que sera-t-il, cet ange qui vient ? J'aimerais bien une fille... Ma fille ! hé ! hé ! Mais Simone serait capable d'y aller d'un garçon, rien que pour me faire plaisir. La sournoise ! Belle-maman, quelle charmante femme vous m'avez donnée là !...

Vous aviez toujours redouté pour elle les exagérations de mon individu. Mais voyons, là, franchement, est-ce ma faute à moi si je suis grand et fort ! Couple disproportionné ! disiez-vous. Ma fille, aux côtés de ce grand, aurait toujours l'air d'une fillette. Et c'était une des cent raisons qui vous rendaient intraitable.

Belle-maman, méditez ceci. Si tant est qu'entre-amants il faille des proportions, c'est au cœur qu'il faut qu'elles soient. Au surplus, souffrez que je vous confonde par le raisonnement que voilà. Suivez bien, il est corsé :

Aussi vrai que je ne suis pas difforme, mon cœur, comme le reste, doit être vaste. Et si ce respectable organe me permet d'aimer Simone avec plus d'ampleur, plaignez-la, je vous le conseille.

Et voici qui est très curieux. Dans le rayonnement de cette grande joie, mon cœur se dilate—absolument comme mes ponts qui se dilatent à la chaleur. Et si

je vous fais cet exemple, c'est que je l'ai sous la main ; mon cabinet est rempli de plans et devis. Les affaires sont au mieux. Et mon budget s'arrondit à ce point que Simone et moi méditons des orgies de confort et de bien-être.

Mais si mon cœur s'élargit, ma petite femme ne cesse pas de le remplir tout entier, elle le comble ! Belle-maman, expliquez moi ça ! n'allez pas, toutefois, demander secours au beau-père, le pauvre homme n'y pourrait rien. Puisqu'il a, par vous, éprouvé ce bonheur, il ne peut autrement le raisonner. Il est comme moi ; il constate. Et ça suffit.

A propos, je lui expédierai sous peu ce plant de pommiers qu'il convoite. C'est une surprise que je lui veux faire. Il en ornera à son gré les abords de cette résidence de Chambly, où vous entendez demeurer définitivement. Et quand, dans cinq ou six ans, je l'aurai fait deux ou trois fois grand-père, et que sa tapageuse génération s'ébattra sous les arbres, il aura des pommiers... avec des agrafes.

Bon j'y suis. Ma femme me crie depuis tantôt : as-tu mis, avec l'agrafe ? Vous recevrez en même temps l'agrafe, vous savez ?... pour le manteau. Elle est d'argent, et le dessin de moi. C'est tout.

Vous excuserez, Madame, le décousu de celle-ci. Mais prenez-en ce qui est bon, laissez le reste. Simone, pour moi agit ainsi. Et comme c'est de vous qu'elle tient toutes ses excellentes qualités et son grand discernement, j'ai confiance !

Vous m'avez donné le bonheur, à corps défendant peut-être, mais j'aurai toujours pour vous une grande reconnaissance. Je suis confus d'avoir pu, certain jour, trigauder contre vous, de connivence avec le saint Antoine à Simone. Belle-maman, nous vous avons roulée ! Vous avez eu la bonté de me pardonner, et d'ajouter que vous aviez votre compte, puisque ma femme était heureuse. Nonobstant, e suis en reste !

Je lui fais des blagues à cette petite, et la taquine un peu. Mais elle se défend bien, et se venge par des espiègleries.

L'autre jour, sans à propos, elle s'affaissa. J'accours tout éperdu. Je la prends dans mes bras et la transporte sur un divan. D'ordinaire, je soulève à mon aise des poids énormes, mais jamais ce corps d'enfant ne m'a coûté tant d'efforts. J'étais gauche, je sentais bien que j'étais gauche ; j'avais des sueurs aux tempes.

Enfin, avec mille précautions je la dépose, et lui amoncelle des coussins sous la tête. J'étais tellement ahuri que j'oubliai d'appeler. Je la regardais, j'attendais qu'elle se remette. Son teint n'avait pas cessé d'être animé, et ses grands cils sur ses joues faisaient une frange.

Elle me fit poser. Puis, ouvrant les yeux, j'y vis luire un éclair de joyeuse malice. Et la gamine me dit en riant :

"Grand bébé ! pourquoi tant de précautions... je ne suis pas de verre !"

Et, c'est un fait, ma femme n'est pas de verre ! Belle-maman que me chantiez-vous là ?

Et, maintenant voilà pour nous. Je venais de mettre un point à cette interminable lettre, et, Simone se mettait au lit, quand il me fallut déplacer la lumière électrique, toute enveloppée de papier japonais, et la placer un peu à gauche.

—Non, pas là, fait ma femme, ici, ce serait bien mieux.

Et je promène la lumière, telle l'ignorance à la recherche de la vérité.

—Aie ! malheureux ! mes potiches, tu vas faire un désastre.

Alors je me place au milieu de la chambre et m'érige en statue de la Liberté.

—Et comme cela ce serait bien ?

—Tu te moques de moi, accroche-la dans un coin. J'accroche dans le coin, et reviens près de Simone pour juger de l'effet.

—Là, comme ça, es-tu contente ? est-ce assez loin des yeux ?

—Bah ! fait-elle : Loin des yeux...

—Eh bien ?... loin des yeux... après ?

Puis elle renverse doucement sa jolie tête sur mon bras, et sourit. Sa lourde chevelure se défait, et roule sur la batiste, s'étale, luxueuse, sur la blancheur de l'oreiller...

.. Tu sais bien ?... Loin des yeux... près du cœur !

—Ah !

Belle maman, vous avez perdu ! Nous vous embrassons, Simone et moi.

GÉRALD.

## LA DÉMARCHÉ

Il y a de curieux enseignements à retirer de "la rue", que vous vous promenez en observateur, roulant des yeux perspicaces, ou que vous soyez paresseusement accoudé à votre balcon, tirant de votre bourgeoise pipe les spirales d'une vaine fumée.

Les passants, qui se meuvent, se croient, s'entrechoquent parfois sur le trottoir ou sur la chaussée, vous révèlent, à l'inspection de leur démarche, alors même qu'ils restent muets comme des ombres, leurs aptitudes spéciales, leur petit caractère même.

Ce "monsieur" à l'abdomen proéminent, qui semble patiner sur l'asphalte, comme si plusieurs poids de vingt kilos accrochés sous son gilet, l'empêchaient de soulever les jambes, doit aimer à avoir tout sous... le pied ; cependant, un air de satisfaction règne sur sa large physionomie, décelant un gai compagnon, que l'aspect d'un escalier rendra seul morose.

Cet autre, qui est tout en angles et d'une raideur de maintien à faire croire qu'il a avalé sa canne, s'avance sur le trottoir avec l'allure d'un sacrificateur qui monte les degrés d'un temple, indiquant clairement par là qu'il est plein de suffisance ou d'ambition.

Celui-ci se précipite avec une telle vivacité de mollet, qu'on jurerait qu'il marche sur un volcan en éruption. S'il n'est pas épileptique, c'est un énergumène dangereux ou un pauvre étourdi.

Celui-ci roule les épaules et n'appuie sur le sol que le bout de sa chaussure, tel un infirmier craignant de réveiller son malade, ou un cambrioleur arrivant sur un plancher vermoulu. Méfiez-vous de ce genre-là.

Il est cent et une fois préférable que vous ayez affaire au brave homme qui martelle le pavé de ses souliers ferrés ou le fait résonner sous le choc de lourds sabots ; ce philosophe ne se doute pas du bruit qu'il fait et, si le passant qui le précède se retourne en l'entendant, il se retourne aussi avec une bonne foi évidente.

N'ayez par l'air de remarquer ces petits jeunes gens excentriques, qui déambulent en se dandinant sur les hanches, comme des mulets qui marchent l'amble ; ce sont d'orgueilleux oisifs ou des fats, à moins que ce ne soit des "rapins" en quête d'une bonne tête.

Quant à ceux qui balancent les bras et font alternativement reposer tout le poids du corps sur le pied qui porte à terre, il est aisé de les reconnaître, comme les chemineaux invétérés qu'ils miment, pour des travailleurs taciturnes et lents, ou pour des campagnards amis de la route, que les "maisons empêchent de voir la ville."

Marcher à grands pas est un indice de franchise, de résolution. Les timides ont un pas saccadé et menu.

Aller fréquemment de droite à gauche et poser les pieds d'une façon absolument inattendue pour l'observateur, est tellement caractéristique que je me contente de citer ce cas pour mémoire.

Pour finir, je vous recommande ceux dont la démarche ne laisse rien à désirer, étant la coordination des mouvements strictement nécessaires à la progression (ouf !) mais je vous engage fort à ne pas vous mettre en faute, si vous êtes sous leur dépendance, car avec eux il faut marcher "au pas" !...

EDOUARD HAMON.



LES FLEURS VIVANTES DE LA VIE NOUVELLE—Second bouquets pour 1902

# LA MARCHÉ DES ROIS

CÉLÈBRE NOËL PROVENÇAL

Dans les cieux, Quel as - tre ra - di - eux Vient de la nuit per - der le son - bro voi - lo :

Dans les cieux, Quel as - tre ra - di - eux Vient de pa - raitre é - tin - ve - lant de feux? D'un

Dieu nais - sant si - gne bril - lant, As - tre de paix, de Ja - cob lieu - reuse é - toi - le: D'un

Dieu nais - sant Si - gne bril - lant, Son cours con - duit au ber - ceau d'un en - fant.

O cité  
Où le Sauveur est né!  
Qu'en ce beau jour je te vois rayonnante!  
O cité  
Où le Sauveur est né!  
De quel éclat ton front s'est couronné!  
Trois Rois partant  
De l'Orient,  
Jusqu'en tes murs suivent l'étoile brillante,  
Trois Rois partant  
De l'Orient,  
Viennent chercher le Rédempteur naissant.

Rois pieux,  
Voyez combler vos vœux:  
Voilà Celui qui fait votre espérance!  
Rois pieux,  
Voyez combler vos vœux:  
Dans une étable Il se montre à vos yeux.  
C'est l'Éternel,  
L'Emmanuel,  
Caché pour vous sous le voile de l'enfance,  
C'est l'Éternel,  
L'Emmanuel,  
Réduit pour vous à l'état d'un mortel.

A leur Dieu  
Délaissé dans ce lieu,  
Se prosternant, ils offrent leurs hommages,  
A leur Dieu  
Délaissé dans ce lieu,  
D'une foi vive ils offrent l'humble avou.  
Leurs cœurs brûlants  
Sont leurs présents,  
Et de leur foi sont les plus précieux gages;  
Leurs cœurs brûlants  
Sont leurs présents,  
Bien plus que l'or et la myrrhe et l'encens.

Emprunté au Petit Messager du Très Saint Sacrement.



## SANTA CLAUS EN HERBE !

La fête était finie, les petites amies et leurs frères avaient, sous la conduite de leur bonne, regagné la maison paternelle, Marguerite que l'on avait vue un instant avant si gaie, était triste. Malgré son jeune âge, sept ans aux prochaines cerises, elle réfléchissait, il semblait que ses beaux yeux noirs perdus dans l'ensemble de sa belle tête blonde disait :

“ Finie la joie ! finie la gaieté ! me voilà seule maintenant, la triste monotonie de ma solitude va reprendre son cours.”

Mais soudain, elle se lève, prend dans ses bras l'arbre qui tout à l'heure, étincelant de lumière, était l'objet de l'admiration de tous et se dirigeant vers sa chambre elle s'écrie :

“ Je vais à mes poupées qui ont été bien sages, et rien que pour elle, faire Santa Claus ! ”

Une lueur de joie malicieuse se montra sur sa figure. Le rire des parents, qui cachés, avaient été les témoins discrets de cette scène, ne la troubla pas tant elle était convaincue de son rôle.

THÉLÉO.

## UN NOËL CANADIEN

—Oh ! que c'est joli ! s'écrièrent-ils, leurs yeux angéliques grands ouverts, fascinés à la vue d'une crèche représentant la scène de l'étable de Bethléem, comme celles qu'on voit dans la vitrine de certains marchands.

—Oh ! oui, c'est beau... beau... beau ! ajoutèrent-ils, en poussant un long et profond soupir d'envi.

C'étaient deux enfants du foubourg, le frère et la sœur, âgés d'à peu près dix ans, deux enfants d'ouvriers échappés à la surveillance maternelle pour venir admirer les présents du petit Noël qu'ils convoitaient, se contentant d'en repaître leurs yeux, alors que leurs cœurs auraient voulu posséder toutes ces belles choses.

C'était l'avant-veille de la Noël, et poussés par un sentiment instinctif de religion, passant devant une église, ils y entrèrent. Là, ils firent comme les grandes personnes.

Trop petits pour atteindre le bénitier, le petit frère hissa sa petite sœur, qui orit l'eau sainte et lui en donna ; puis ayant fait la génuflexion, tout comme les grands, ils avançaient timidement jusqu'à l'autel où on préparait la crèche. Là encore, plus belle décoration que celle qu'ils venaient de voir. L'autel et la crèche disparaissaient sous un flot de verdure, de fleurs, de drapeaux, d'oriflammes, de cierges, d'anges et de toutes ces choses célestes qui semblent descendre d'en haut pour venir saluer l'arrivée du Messie... Ils tombèrent à genoux, et plongés dans une sainte extase, leurs lèvres, en guise de prière, murmurèrent : "C'est beau comme le petit Jésus !" Ils seraient certainement restés là jusqu'à la nuit, même toute la nuit, si leur mère, femme pieuse, étant venue accomplir ses devoirs de chrétienne, ne les eût ramenés à la maison. Et le soir, à la veillée, ce ne fut qu'enthousiasme et qu'histoires sur le petit Jésus qui devait porter des présents.

Hélas ! pauvres enfants ! leurs parents étaient pauvres...

Après avoir rêvé au petit Noël toute la nuit, le frère et la sœur se levèrent de plus bonne heure que de coutume, et pendant que leurs parents vaquaient à leur travail, le petit frère prit sa petite sœur à part, et quoiqu'il n'y eût personne qui les put entendre, il lui parla à l'oreille comme s'il lui racontait un grand secret.

"Oh ! oui, s'écria la petite fille, en sautant de joie, ce sera beau... beau... beau !" Et les voilà partis dans la cour où il y avait un hangard. Il tombait tellement de neige que cela faisait comme un grand voile blanc, cachant les enfants dans leur jeu : on n'entendait d'eux que des rires mystérieux et étouffés.

Tout ce qu'on pouvait, au plus, distinguer, c'étaient es deux enfants choisissant les plus beaux flocons de neige dans leurs mains roses. Quand ils eurent fait un gros bloc de neige au fond du hangard, le petit garçon se couvrit les yeux de sa main droite, comme un homme qui réfléchit. Elle, la petite fille, le contemplait en silence. Enfin, il rouvrit les yeux, les leva au ciel comme pour y chercher une inspiration, et les rabaisant tout à coup sur le bloc de neige, il dit :

—Toi, petite sœur, tu feras des boules de neige.

Et, ayant dit, le voilà qui se jette sur le bloc de neige, le frappant, le battant, le pétrissant comme un boulanger sa pâte, ou pour mieux dire comme un sculpteur travaillant sa terre glaise.

Il frappait de droite, de gauche, faisait des trous, des bosses, des choses qui ne ressemblaient à rien, et sa sœur lui passait toujours des boules de neige qui prenaient ensuite des formes bizarres sous ses mains agiles. Ce travail dura bien deux heures, pendant lesquelles il n'y eut pas une parole d'échangée. Alors démasquant le travail qu'il avait comme caché par son corps et l'agilité de ses mouvements, il dit à sa sœur.

—Tiens, regarde !

Celle-ci pousse un cri de joie et s'écria :

—C'est beau... beau... beau !...

C'était la scène de la Crèche, que l'enfant avait reproduite en neige. Tout y était : l'Enfant-Jésus,

la Vierge, que les enfants appelaient des *Messieurs*, et le *petit poney* et la *vache*, comme ils disaient dans leur langage pittoresque... Mais ce n'était là que le gros ouvrage, le gros travail. Il fallait le compléter par le fini, par le dernier coup de pinceau, comme on dit, par la décoration.

Oh ! ce ne sera pas long. Les yeux azurés de l'Enfant-Jésus : deux petits boutons bleus arrachés au corsage de la petite fille en feront office. Les cheveux dorés : quelques feuilles de thé qu'on a jetées dans le coin de la cour lui donneront cette teinte. Ses joues et lèvres carminées : une goutte de sang prise au doigt de notre petit artiste, qui s'est blessé en brisant des branches de sapin pour faire des guirlandes et imiter des cierges en donneront le ton. Les oriflammes : un morceau de leurs cravates bleues, blanches, rouges, en feront de tricolores... Enfin, tout le reste à l'avenant. Aussi en voyant leur travail, qui semblait avoir été guidé par la main des anges, chacun aurait pu dire comme les enfants : "Oh ! c'est beau... beau... beau..."

Oui, mais ce n'est pas tout, le soir, quand le père et la mère furent partis pour la messe de minuit, le frère et la sœur se levèrent, et entrant dans le hangar, ils voulurent aussi avoir leur cérémonie. Les voilà donc allumant des branches de sapins qu'ils avaient mises en guise de cierges, et quand tout fut illuminé, n'en pouvaient croire leurs yeux, ils poussèrent des cris de joie qui s'unirent à l'Hosanna, des cloches, car ils trouvèrent pendu aux guirlandes, une grande quantité de présents que le petit Jésus leur avait envoyés pour des âmes charitables, ces anges de la terre.

GASTON P. LABAT

Montréal, décembre 1901.

## LE TUTOIEMENT

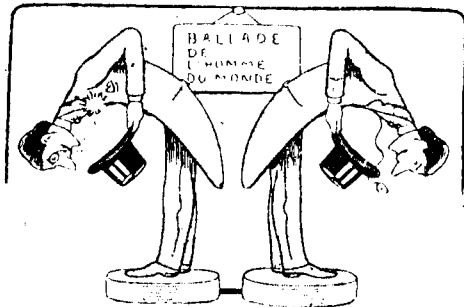
Cette habitude qui commence à devenir générale, je la trouve contraire à la majesté de la famille, au bon ordre, à la politesse, à la pudeur des relations, je dirais presque à la cordialité entre les époux. La colère même ne fait point dire certaines choses blessantes à ceux que l'on ne tutoie pas. Ces formules de déférence que le tutoiement supprime, sont un tamis qui laisse aisément passer la poudre d'or, et qui arrête le sable et le gravois. Jamais, autant que mon cœur a d'expérience et de mémoire, aucune affection n'y a rien perdu en franchise, pour être resté dans les bornes du respect. L'homme que j'aime le plus, à qui je dis librement tout ce que j'ai dans l'âme, c'est le Père Joseph, que je ne tutoie pas. Je ne tutoie pas ma sœur, et certes jamais frère n'aima plus tendrement, et je peux dire encore ne fut plus tendrement aimé. Pourquoi donc tutoierais je ma femme ? La dignité d'épouse, la dignité de mère n'imposent-elles pas de scrupuleux égards ? N'en est-il pas ainsi de cette autre dignité dont le mariage m'investit moi-même, et qu'il élève encore plus haut que celle dont l'épouse est revêtue ? Je ne me fais pas à l'idée de vous tutoyer, et que dans votre maison, devant vos enfants, si plusieurs femmes sont là réunies celle que je devrai davantage honorer, sera précisément celle que mon langage honorera moins. Et puis, encore une fois, ce tutoiement public des époux a quelque chose d'odieux, que je ne veux point expliquer, qui se sent assez d'ailleurs. Oh ! vraiment, non je ne vous tutoierai point. Quoi ! tandis que vous ne serez qu'une jeune fille, qu'une étrangère, je vous traiterai avec toute sorte de considération ; mais à peine vous aurai-je donné mon nom, que j'irai vous parler comme si vous aviez perdu de votre prix ! Cela me révolte ! Sans doute notre union me fera découvrir en vous des imperfections que je ne puis soupçonner ; mais aussi combien de vos vertus que j'ignore, me seront révélées ! Faut-il aussi perdre tout souvenir et tout vestige de ce temps où mon âme vous adresse en silence tant de chastes pensées ? Restez toujours, dans notre langage, ce que vous êtes maintenant pour moi. Je vous aime comme je veux vous aimer toujours. Nous garderons sous un cristal votre blanc bouquet de mariée, et dans nos paroles une douce odeur du matin de notre affection.

LOUIS VEUILLOT.

## A TRAVERS LES LIVRES

L'almanach du peuple édité par la maison C.-O. Beauchemin & Fils, nous arrive cette année avec 200 pages. C'est une brochure qui a sa place dans tous les foyers canadiens. L'on y trouve tous les renseignements que l'on désire et les gravures fourmillent dans les histoires nombreuses qu'il contient. L'almanach du peuple se vend dix cents. — Ceux qui veulent connaître les phases glorieuses de la France durant la dernière guerre de 1870, ceux qui veulent vivre les moments d'angoisses de cette néfaste guerre, liront avec avantage le livre : Tableaux de l'année tragique. Les instituteurs trouveront dans ces pages le sujet de nombreuses leçons de patriotisme. — Le grand almanach populaire, de Pierron et Hozé de Nancy, aura un intérêt pour tous nos lecteurs, c'est un ensemble de renseignements, de légendes, d'histoires, de gravures curieuses, de portraits de personnalités célèbres dont tous les jours l'on cause ici dans ces colonnes. A la fin de cet almanach, se trouve un dictionnaire des premiers soins à donner en cas d'accidents et de maladies subites. — Le mois littéraire et pittoresque publié par la maison de la bonne presse à Paris nous arrive avec le numéro de Novembre plein de jolies gravures. Avec une nouvelle bretonne, avec diverses poésies signées de noms connus, une étude sur la presse allemande, sur les navires sous-marins, s'ajoute une étude très documentée et ornée de superbes photographies, sur la Grande Chartreuse et les Chartreux. Ces almanachs et livres nous sont adressés par la maison C.-O. Beauchemin & Fils, libraire, Montréal, où ils sont en vente.

LEGANTO.



## BALLADE DE L'HOMME DU MONDE

Quand il entre dans les salons,  
Comme plonge et replonge un phoque,  
Le nez au niveau des talons,  
A droite, à gauche, il se disloque.  
Tour à tour bonasse ou hautain,  
Il tressaute à toute seconde.  
Est-ce un fantache ? est-ce un pantin ?  
Mais non, c'est un homme du monde.

Il est de l'avis de chacun.  
Tous ceux qu'il rencontre, il les flatte ;  
Par contre, en Arlequin commun,  
Sur leur dos il claque sa batte.  
Enthousiaste et de bon cœur,  
Il change plus souvent que l'onde.  
Hum ! n'est-il pas fourbe et menteur ?  
Mais non, c'est un homme du monde.

Vide ainsi que le Sahara  
Et brillant de mille facettes,  
Comme dans un buffet un rat  
Son esprit se nourrit de miettes.  
Pour toute mode qui fait loi  
Vite sa toquade est profonde...  
Peut-il vous expliquer pourquoi ?  
Mais non, c'est un homme du monde.

ENVOI

Vieux monde, j'ai peint ton enfant  
En termes doux, mais... bas la fronde,  
Car, pour parler plus vertement,  
Je suis bien trop homme du monde.

FERCO.



## MENUS DE JANVIER 1871

Pendant que les canons allemands bombardaient inutilement et sans pitié les établissements scientifiques de Paris ; pendant que les parisiens n'avaient pour toute nourriture que des souris, des rats, des chiens, que du pain noir et mal propre, quelques privilégiés pouvaient se permettre le luxe d'un "dîner" organisé. Il nous a paru intéressant de relire le livre de M. Alexandre de Mazade : *Lettres et Notes intimes*, 1870 (1), et d'en extraire les quelques menus suivants, pour les placer sous les yeux de nos lecteurs.

4 Janvier, dîner excellent chez M. et Mme C. Amiard-Fromentin, où nous apportons chacun notre pain.

## MENU

Pot-au feu d'éléphant du Jardin des Plantes.  
Bouilli du même, très tendre et très grassouillet.  
Filet de chameau, du même Jardin des Plantes.  
Sauce aux champignons conservés.  
Rôti : belle poule — *rara avis!* — gardée et nourrie dans les sous-sols des magasins.  
Pommes de terre, salade.  
Poires, pommes.

Dimanche, 8 janvier, dîner chez Elwall, dans le plein du bombardement. Neuf convives : M. et Mme Elwall, le Ministre des Etats-Unis ; Victor Duruy, ancien Ministre de l'Instruction Publique ; le Docteur Pean ; M. et Mme Lenient ; M. et Mme A. de Mazade.

## MENU

Potage : Julienne concentrée au consommé de cheval.  
Filet de vrai bœuf, authentique (Mme Elwall a vu la bête).  
Poulet rôti (échange par Mme Elwall contre un fromage).  
Salsifis, qu'elle a payés 2 f. 50 (50 cents) la botte.  
Un délicieux plum-pudding, fait avec du biscuit pilé, en guise de farine et de pain.  
Fromage de Hollande et gruyère.

Voici quelques prix d'achat de certains légumes, pendant les mêmes journées :

Une betterave, 3 francs (60 cents).  
Une couple de carottes, 2 francs (40 cents).  
Une couple de navets, 2 francs 50 (50 cents).

## De certaines viandes :

Un corbeau, 2 francs 50 (50 cents).  
Du phoque, 1 franc la livre (20 cents).  
Du boutin, 1 franc la lb. (20 cents).  
Une pinte de lait, 3 francs (60 cents).

Enfin, pour finir, le 1er janvier, dans un restaurant des boulevards il y avait comme

## MENU

Potage : consommé de chien à la Bismarck.  
Hors d'œuvre : saucisson d'âne à l'allemande.  
Queues de rats à la Guillaume avec des cornichons bavarois.  
Pieds de cheval Wurtembergeois.  
Entrée : Langues de chien, sauce de Moltke.  
Oreilles d'âne avec boulettes à la Saxonne.  
Rôtis : Gigots de chien à la Prussienne.  
Côtelettes d'âne panées à la façon de Notre Fritz.  
Entremets : Petits pois conservés à la barbe des Allemands.  
Salade romaine à la Berlinoise.  
Dessert : Croûtes impériales.

Le tout fut bien accueilli, le gigot de chien fut acclamé ; aussi, vu cette satisfaction, je me permets, pour nos ménagères, de donner la recette de ce plat :

Prenez le gigot d'un rat catcher de belle qualité. Laissez mortifier. Piquez d'une vingtaine de gousses d'ail. Mettez à la broche. Servez avec un ragoût d'ail, d'échalottes, fortement épicé.

PARISIEN DE PARIS

## UN MIROIR MIRACULEUX

Au dortoir de l'Abbaye de Longué, au bas d'un tableau représentant une personne devant un miroir, on lisait cette curieuse inscription :

Qui bien se mire, bien se voit :  
Qui bien se voit, bien se connaît :  
Qui bien se connaît, pense se prise :  
Qui peu se prise, très sage est.

Lecteurs et lectrices, mirez-vous, nous y consentons, aussi souvent et aussi longtemps que vous voudrez, mais à une condition : Rappelez-vous, chaque fois, le miroir de Longué.

## ILLUSION

C'est la nuit de Noël. Les cloches jettent dans l'air leurs chansons blanches, leurs notes voilées de neige, leurs "glorias", drapés de mélodies qui frissonnent. L'orgue soupire son dernier murmure, un à un les cierges voient mourir leur âme dorée, les fidèles quittent le temple, et, sur la route pâle, l'on voit s'égrener, comme en un chapelet d'ombres, les tremblantes silhouettes des passants. Ils s'en vont tous, là-bas, au foyer où il fait bon de vivre, parce qu'il est si doux d'être aimé.

En sa demeure solitaire, il entre, lui, le pauvre abandonné, le délaissé dont la mort a fermé le cœur, en y appliquant les scellés du vide et de l'éternelle absence.

Doucement, il fait tomber la neige qui le couvre de ses fleurs immaculées ; tout autour de lui, voltigent comme de petits papillons blancs, les pleurs de Noël, et il semble voir tourbillonner les pétales des roses blêmes, de ces roses dont les feuilles jointes en longues guirlandes, enveloppaient la chère petite morte, d'une robe de parfum.

Hélas ! Il rêve... C'est l'illusion de sa tristesse passée. Les minimes ailes de nacre sont devenues des atômes, et puis à l'agonie de leur existence, elles ne sont plus que des larmes invisibles.

Le souvenir de la bien-aimée, disparue à vingt ans, creuse en son cœur un abîme que rien ne saurait combler, et dans ce foyer désert, où il marche, il sent palpiter l'âme de l'envolée ; chaque nœud de ruban, chaque touffe de soie a gardé l'empreinte de ses doigts fins ; du tapis moelleux de la chambre rose, semble sortir le faible écho de ses pas étouffés ; et la glace, où se mirent des lilas de chiffon, semble avoir immortalisé, en son image de verre, les grands yeux mélancoliques, les cheveux d'ébène, la bouche qui sourit !

Là, dans un coin, reposent les robes de la petite morte. Des gazes foyeuses, des dentelles et des rubans s'échappent un parfum qui fait presque croire à la vie et à genoux, le pauvre abandonné laisse tomber des pleurs sur ces reliques embaumées.

Dans cet enlacement de parures et de couleurs, le tulle d'un voile déploie ses mailles blanches, comme parfois au ciel, sur les teintes de l'horizon, un nuage déchire ses filets d'ivoire. Saisissant à deux mains le voile d'épousée, il y blottit son front pâle ; dans le frou frou du tulle vaporeux, il croit entendre les suaves mélodies qui résonnaient au jour de l'hymen, à voix des cloches qui attachaient aux ailes de la brise, leurs chansons roses.

Hélas ! Il rêve... C'est l'illusion de son bonheur passé... Sur les replis du voile, les larmes tracent un sillon de perles, et l'âme écrasée sous l'effroyable réalité, il se réveille encore, pauvre délaissé du songe qui vient de bercer sa douleur !

Oh ! ce dernier Noël, où elle était là près de lui, cette heure exquise où ses doigts mignons faisaient courir sur le clavier des mélodies si pleines de charme et de douceur... Comme le souvenir de ce temps qui n'est plus, apporte de regrets et de tristesse au cœur du pauvre malheureux !... Sur les notes, restées sans voix, depuis qu'on a emporté au loin la chère petite morte, il pose ses doigts glacés ; il tremble... chaque son semble rendre un accent doux et triste qu'il ne peut donner, lui... on dirait que des harmonies semées là,

par les blanches mains, mortes aujourd'hui, effeuillent des fleurs dont les corolles tombent en mélodieuses cascades... on dirait que des berceuses, endormies là par la bien-aimée d'autrefois, s'éveillent avec un bruissement d'ailes, un gazouillis de colombe...

Hélas ! Il rêve... C'est l'illusion des mélodies passées, l'éternel mirage qui, pour quelques instants, vient fasciner son âme, et puis fait plus vide et plus immense le désert de sa vie !

LAURETTE DE VALMONT

LE COQ  
(COURTE HISTOIRE)

L'année dernière, voici comment je m'y suis pris pour perdre mes funestes habitudes de marmotte : J'ai acheté un coq.

Le coq — peut-être l'avez-vous entendu raconter par certains voyageurs — le coq, dis-je, se lève de fort bonne heure, et, dès qu'il est debout, son unique souci est de crier comme un possédé. — Rien de meilleur pour chasser de sa couche un particulier de mon acabit.

J'achetai donc un coq de bonne complexion et je l'installai sur mon balcon. Mais à peine fut-il là, que les voisins se plaignirent. Les cris du volatile troublaient leurs rêves... paraît-il...

Force me fut alors d'établir mon gallinacé au cœur même de l'appartement. Mon intendant m'ayant démontré que le salon, la chambre et la salle à manger n'étaient pas propres à recevoir un pensionnaire de cette espèce, je le reloguai dans les profondeurs du cabinet noir.

Oui, mais voilà, quand il fut dans ce sombre séjour, le coq ne chanta plus !!!

Qui tire le coq de son lourd sommeil ? C'est l'Aurore. Supprimez l'Aurore et le coq devient l'animal le plus apathique de la création. Or, comme l'aurore ne daigne pas pénétrer dans mon cabinet noir, mon damné coq dormait à poings fermés jusqu'à midi et s'abstenait de piailler. Ça ne faisait pas mon affaire... Que pensez-vous que j'aie fait en cette inextricable occurrence ? Je suis un homme pratique, moi, vous savez... je n'y vais pas par quatre chemins...

— Vous avez mangé le coq ?

— Non, monsieur, je n'ai pas mangé mon coq ! Je lui ai acheté un réveille-matin, — simplement.

GEORGE AURIOL

## BIBLIOGRAPHIE

Nos remerciements à MM. J.-B. Rolland & Fils, pour l'envoi de leur Calendrier de la Puissance, qui vient de paraître pour 1902.

Toujours exact dans ses nombreux renseignements, nous lui souhaitons d'occuper encore sa place d'honneur au foyer de chaque famille catholique.

Partout en vente, au prix de cinq centimes.

De toutes les revues françaises, les *Lectures pour Tous* sont celles qui comptent le plus grand nombre de lecteurs. Faire comprendre, faire voir, ainsi peut se résumer le programme de la populaire publication de la Librairie Hachette & Cie.

L'intérêt des articles, toujours clairs, vivants, pittoresques que contiennent chaque mois les *Lectures pour Tous* est en effet encore accru par l'attrait d'une illustration abondante et curieuse, fournie le plus souvent par la photographie.

Énoncer les titres des articles que contient le No de décembre, c'est montrer la variété des sujets que traitent les *Lectures pour Tous*.

Géants de fer travaillant sur les eaux ; La légende comique et fantastique du Diable ; Notre Concours de Photographie ; Le dernier Mammouth, roman par R. Auzias-Turenne ; Argentines aux Doigts Enchantés, nouvelle ; Un Voyage de Noces, nouvelle ; Dans le Monde des fumeurs ; la Gauloise, mazurka, par L. Ganne ; Le Passé en Costume Moderne ; Une Merveille de la Nature ; La Paix au soir de la Vie ; La Protection de la Vieillesse ; L'Art de peindre sans couleurs,

(1) Dans le volume "Tableau de l'Année Tragique," publié chez Hachette, à Paris, et en vente chez C. O. Beauchemin & Fils, libraires à Montréal, se trouvent de nombreux extraits de l'ouvrage de M. A. de Mazade.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Ste-Catherine, Montreal.

J. - C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

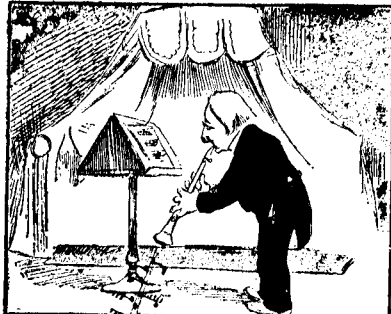
50 rue Saint-Denis, Montreal.

Tél. Est 1379

DUPUIS & LUSSIER  
AVOCATS

Chambre No 1, Edifice de la Presse

LE REMEDE EST SOUVENT PIRE QUE LE MAL



—Voilà trois jours que j'ai la migraine, et, écoute moi la vie que fait cet abruti-là !

—Laisse-moi faire, mon vieux, je ne lui donne pas une heure pour qu'il se taise !

—Et je continuerai comme ça jusqu'à ce qu'il déménage.

Bovril

Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc.



JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdo-

maire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

LE TOUR DU MONDE Très jolie

publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard, Saint-Germain, Paris, France.

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900

LAPRÈS & LAVERGNE  
PHOTOGRAPHES  
360 RUE ST DENIS  
MONTREAL P.Q.  
TELEPHONE BELL E. 1283  
TEL. DES MARCHANDS 843

TETE-A-TETE



—Oh ! mille pardons ! monsieur, je vous croyais tout seul.

HEROISME



La vieille fille.—Oh ! moi, je n'épouserai jamais qu'un homme qui aura beaucoup de courage.

—Soyez tranquille... il en aura.

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Depot : Pharmacie C. Beaupre, 3107 Rachel

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année.

Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen. 0 fr. Librairie Hachette & Cie, 25, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

**PURETÉ DU TEINT**

Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâle, Rougeurs, Fides précoces, Rugosité, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie.—A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

Il date de 1849

Librairie Hachette & Cie, 25, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

# VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

3

—Je ne sais comment vous remercier, monsieur, mais je n'abuserai pas de votre complaisance. Je vous demanderai seulement à quel usage sont destinés ces instruments de physique...

—Monsieur le professeur, ces mêmes instruments se trouvent dans ma chambre, et c'est là que j'aurai le plaisir de vous expliquer leur emploi. Mais auparavant, venez visiter la cabine qui vous est réservée. Il faut que vous sachiez comment vous serez installé à bord du *Nautilus*."

Je suivis le capitaine Nemo, qui, par une des portes percées à chaque pan coupé du salon, me fit rentrer dans les coursives du navire. Il me conduisit vers l'avant, et là je trouvai, non pas une cabine, mais une chambre élégante, avec lit.

Je ne pus que remercier mon hôte.

"Votre chambre est contiguë à la mienne, me dit-il, en ouvrant une porte, et la mienne donne sur le salon que nous venons de quitter."

J'entrai dans la chambre du capitaine. Elle avait un aspect sévère, presque cénobitique. Une couchette de fer, une table de travail, quelques meubles de toilette. Le tout éclairé par un demi-jour. Rien de confortable. Le strict nécessaire, seulement.

Le capitaine Nemo me montra un siège.

"Veuillez vous asseoir," me dit-il.

Je m'assis, et il prit la parole en ces termes :

## CHAPITRE XII

### TOUT PAR L'ÉLECTRICITÉ

"Monsieur, dit le capitaine Nemo, me montrant les instruments suspendus aux parois de sa chambre, voici les appareils exigés par la navigation du *Nautilus*. Ici comme dans le salon, je les ai toujours sous les yeux, et ils m'indiquent ma situation et ma direction exacte au milieu de l'Océan. Les uns vous sont connus, tels que le thermomètre qui donne la température intérieure du *Nautilus* ; le baromètre, qui pèse le poids de l'air et prédit les changements de temps ; l'hygromètre, qui marque le degré de sécheresse de l'atmosphère ; le storm-glass, dont le mélange, en se décomposant, annonce l'arrivée des tempêtes ; la boussole, qui dirige ma route ; le sextant, qui par la hauteur du soleil m'apprend ma latitude ; les chronomètres, qui me permettent de calculer ma longitude ; et enfin des lunettes de jour et de nuits, qui me servent à scruter tous les points de l'horizon, quand le *Nautilus* est remonté à la surface des flots.

—Ce sont les instruments habituels au navigateur, répondis-je, et j'en connais l'usage. Mais en voici d'autres qui répondent sans doute aux exigences particulières du *Nautilus*. Ce cadran que j'aperçois et que parcourt une aiguille mobile, n'est-ce pas un manomètre ?

—C'est un manomètre, en effet. Mis en communication avec l'eau dont il indique la pression extérieure, il me donne par là même la profondeur à laquelle se maintient mon appareil.

—Et ces sondes d'une nouvelle espèce ?

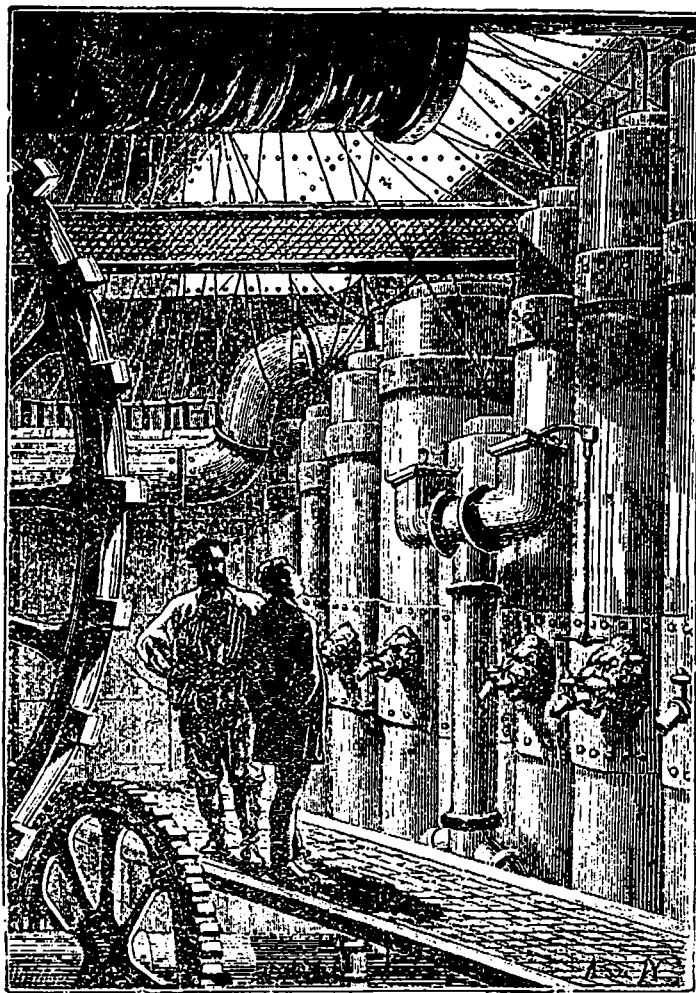
—Ce sont des sondes thermométriques qui rapportent la température des diverses couches d'eau.

—Et ces autres instruments dont je ne devine pas l'emploi ?

—Ici, monsieur le professeur, je dois vous donner quelques explications, dit le capitaine Nemo. Veuillez donc m'écouter."

Il garda le silence pendant quelques instants, puis il dit :

"Il est un agent puissant, obéissant, rapide, facile, qui se plie à tous les usages et qui règne en maître à mon bord. Tout se fait par lui. Il m'éclaire, il m'échauffe, il est l'âme de mes appareils mécaniques. Cet agent, c'est l'électricité.



La chambre des machines nettement éclairée.—Page 22

—L'électricité ! m'écriai-je assez surpris.

—Oui, monsieur.

—Cependant, capitaine, vous possédez une extrême rapidité de mouvements qui s'accorde mal avec le pouvoir de l'électricité. Jusqu'ici, sa puissance dynamique est restée très restreinte et n'a pu produire que de petites forces !

—Monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo, mon électricité n'est pas celle de tout le monde, et c'est là tout ce que vous me permettez de vous en dire.

—Je n'insisterai pas, monsieur, et je me contenterai d'être très étonné d'un tel résultat. Une seule question, cependant, à laquelle vous ne répondrez pas si elle est indiscret. Les éléments que vous employez pour produire ce merveilleux agent doivent s'user vite. Le zinc, par exemple, comment le remplacez-vous, puisque vous n'avez plus aucune communication avec la terre ?

—Votre question aura sa réponse, répondit le capitaine Nemo. Je vous dirai, d'abord, qu'il existe au fond des mers des mines de zinc, de fer, d'argent, d'or, dont l'exploitation serait très certainement praticable. Mais je n'ai rien emprunté à ces métaux de la terre, et j'ai voulu ne demander qu'à la mer elle-même les moyens de produire mon électricité.

—A la mer ?

—Oui, monsieur le professeur, et les moyens ne me manquaient pas. J'aurais pu, en effet, en établissant un circuit entre des fils plongés à différentes profondeurs, obtenir l'électricité par la diversité de températures qu'ils éprouvaient ; mais j'ai préféré employer un système plus pratique.

—Et lequel ?

—Vous connaissez la composition de l'eau de mer. Sur mille grammes on trouve quatre-vingt-seize centièmes et demi d'eau, et deux centièmes deux tiers environ de chlorure de sodium ; puis, en petite quantité, des chlorures de magnésium et de potassium, du bromure de magnésium, du sulfate de magnésium, du sulfate et du carbonate de chaux. Vous voyez donc que le chlorure de sodium s'y rencontre dans une proportion notable. Or, c'est ce sodium que j'extrais de l'eau de mer et dont je compose mes éléments.

—Le sodium ?

—Oui, monsieur. Mélangé avec le mercure, il forme un amal-

game qui tient lieu du zinc dans les éléments Bunzen. Le mercure ne s'use jamais. Le sodium seul se consomme, et la mer me le fournit elle-même. Je vous dirai, en outre, que les piles au sodium doivent être considérées comme les plus énergiques, et que leur force électromotrice est double de celle des piles au zinc.

—Je comprends bien, capitaine, l'excellence du sodium dans les conditions où vous vous trouvez. La mer le contient. Bien. Mais il faut encore le fabriquer, l'extraire en un mot. Et comment faites-vous ? Vos piles pourraient évidemment servir à cette extraction ; mais, si je ne me trompe, la dépense du sodium nécessitée par les appareils électriques dépasserait la quantité extraite. Il arriverait donc que vous en consommeriez pour le produire plus que vous n'en produiriez.

—Aussi, monsieur le professeur, je ne l'extrahis pas par la pile, et j'emploie tout simplement la chaleur du charbon de terre.

—De terre ? dis-je en insistant.

—Disons le charbon de mer, si vous voulez, répondit le capitaine Nemo.

—Et vous pouvez exploiter des mines sous-marines de bouille ?

—Monsieur Aronnax, vous me verrez à l'œuvre. Je ne vous demande qu'un peu de patience, puisque vous avez le temps d'être patient. Rappelez-vous seulement ceci : Je dois à l'Océan ; il produit l'électricité et l'électricité donne au *Nautilus* la chaleur, la lumière, le mouvement, la vie en un mot.

—Mais non pas l'air que vous respirez ?

—Oh ! je pourrais fabriquer l'air nécessaire à ma consommation, mais c'est utile, puisque je remonte à la surface de la mer, quand il me plaît. Cependant, si l'électricité ne me fournit pas l'air respirable, elle manœuvre, du moins, des pompes puissantes qui l'emmagasinent dans des réservoirs spéciaux, ce qui me permet de prolonger, au besoin, et aussi longtemps que je le veux, mon séjour dans les couches profondes.

—Capitaine, répondis-je, je me contente d'admirer. Vous avez évidemment trouvé ce que les hommes trouveront sans doute un jour : la véritable puissance dynamique de l'électricité.

—Je ne sais s'ils la trouveront, répondit froidement le capitaine Nemo. Quoi qu'il en soit, vous connaissez déjà la première application que j'ai faite de ce précieux agent. C'est lui qui nous éclaire avec une égalité, une continuité que n'a pas la lumière du soleil. Maintenant, regardez cette horloge ; elle est électrique, et marche avec une régularité qui défie celle des meilleurs chronomètres. Je l'ai divisée en vingt-quatre heures, comme les horloges italiennes, car pour moi, il n'existe ni nuit, ni jours, ni soleil, ni lune, mais seulement cette lumière factice que j'entraîne jusqu'au fond des mers ! Voyez, en ce moment, il est dix heures du matin.

—Parfaitement.

—Autre application de l'électricité. Ce cadran, suspendu devant nos yeux, sert à indiquer la vitesse du *Nautilus*. Un fil électrique le met en communication avec l'hélice du loch, et son aiguille m'indique la marche réelle de l'appareil. Et, tenez, en ce moment, nous filons avec une vitesse modérée de quinze milles à l'heure.

—C'est merveilleux, répondis-je, et je vois bien, capitaine, que que vous avez eu raison d'employer cet agent, qui est destiné à remplacer le vent, l'eau et la vapeur.

—Nous n'avons pas fini, monsieur Aronnax, dit le capitaine Nemo en se levant, et si vous voulez me suivre, nous visiterons l'arrière du *Nautilus*.

En effet, je connaissais déjà toute la partie antérieure de ce bateau sous-marin, dont voici la division exacte, en allant du centre à l'éperon : la salle à manger de cinq mètres, séparée de la bibliothèque de cinq mètres,—le grand salon de dix mètres, séparé de la chambre du capitaine par une seconde cloison étanche,—la dite chambre du capitaine de cinq mètres,—la mienne de deux mètres cinquante,—et enfin un réservoir d'air de sept mètres cinquante, qui s'étendait jusqu'à l'étrave. Total, trente-cinq mètres de longueur. Les cloisons étanches étaient percées de portes qui se fermaient hermétiquement au moyens d'obscureurs en caoutchouc, et elle assuraient tout sécurité à bord du *Nautilus*, au cas où une voie d'eau se fût déclarée.

Je suivis le capitaine Nemo, à travers les coursives situées en abord, et j'arrivai au centre du navire. Là, se trouvait une sorte de puits qui s'ouvrait entre deux cloisons étanches. Une échelle de fer, cramponnée à la paroi, conduisait à son extrémité supérieure. Je demandai au capitaine à quel usage servait cette échelle.

—Elle aboutit au canot, répondit-il.

—Quoi ! vous avez un canot ? repliquai-je, assez étonné,

—Sans doute. Une excellente embarcation, légère et insubmersible, qui sert à la promenade et à la pêche.

—Mais alors, quand vous voulez vous embarquer, vous êtes forcé de revenir à la surface de la mer ?

—Aucunement. Ce canot adhère à la partie supérieure de la coque du *Nautilus*, et occupe une cavité disposée pour le recevoir. Il est entièrement ponté, absolument étanche, et retenu par de solides boulons. Cette échelle conduit à un trou percé dans la coque du *Nautilus*, qui correspond à un trou pareil percé dans le flanc du canot. C'est par cette double couverture que je m'introduis dans l'embarcation. On referme l'une, celle du *Nautilus* ; je referme l'autre, celle du canot, au moyen de vis de pression ; je largue les boulons, et l'embarcation remonte avec une prodigieuse rapidité à la surface de la mer. J'ouvre alors le panneau du pont, soigneusement clos jusque-là, je mâte, je hisse ma voile ou je prends mes avirons, et je me promène.

—Mais comment revenez-vous à bord ?

—Je ne reviens pas, M. Aronnax, c'est le *Nautilus* qui revient.

—A vos ordres !

—A mes ordres. Un fil électrique me rattache à lui. Je lance un télégramme, et cela suffit.

—En effet, dis-je, grisé par ces merveilles, rien n'est plus simple !

Après avoir dépassé la cage de l'escalier qui aboutissait à la plate-forme, je vis une cabine longue de deux mètres, dans laquelle Conseil en Ned Land, enchantés de leur repas, s'occupaient à le dévorer à belles dents. Puis, une porte s'ouvrit sur la cuisine longue de trois mètres, située entre les vastes cambuses du bord.

Là, l'électricité, plus énergique et plus obéissante que le gaz lui-même, faisait tous les frais de la cuisson. Les fils, arrivant sous les fourneaux, communiquaient à des éponges de platine une chaleur qui se distribuait et se maintenait régulièrement. Elle chauffait également des appareils distillatoires qui, par la vaporisation, fournissaient une excellente eau potable. Auprès de cette cuisine s'ouvrait une salle de bains, confortablement disposée, et dont les robinets fournissaient l'eau froide ou l'eau chaude, à volonté.

A la cuisine succédait le poste de l'équipage, long de cinq mètres. Mais la porte en était fermée, et je ne pus voir son aménagement, qui m'eût peut-être fixé sur le nombre d'hommes nécessités par la manœuvre du *Nautilus*.

Au fond s'élevait une quatrième cloison étanche qui séparait ce poste de la chambre des machines. Une porte s'ouvrit, et je me trouvai dans ce compartiment où le capitaine Nemo, —ingénieur de premier ordre, à coup sûr,—avait disposé ses appareils de locomotion.

Cette chambre des machines, nettement éclairée, ne mesurait pas moins de vingt mètres en longueur. Elle était naturellement divisée en deux parties ; la première renfermait les éléments qui produisaient l'électricité, et la seconde, le mécanisme qui transmettait le mouvement à l'hélice.

Je fus surpris, tout d'abord, de l'odeur *sui generis* qui emplissait ce compartiment. Le capitaine Nemo s'aperçut de mon impression.

—Ce sont, me dit-il, quelques dégagements de gaz, produits par l'emploi du sodium ; mais ce n'est qu'un léger inconvénient. Tous les matins, d'ailleurs, nous purifions le navire en le ventilant à grand air.

Cependant, j'examinais avec un intérêt facile à concevoir la machine du *Nautilus*.

—Vous le voyez, me dit le capitaine Nemo, j'emploie des éléments Bunzen, et non des éléments Ruhmkorff. Ceux-ci eussent été impuissants. Les éléments Bunzen sont peu nombreux, mais forts et grands ce qui vaut mieux, expérience faite. L'électricité produite se rend à l'arrière, où elle agit par des électro-aimants de grande dimension sur un système particulier de leviers et d'engrenages qui transmettent le mouvement à l'arbre de l'hélice. Celle-ci, dont le diamètre est de six mètres et le pas de sept mètres cinquante, peut donner jusqu'à cent vingt tours par seconde.

—Et vous obtenez alors ?

—Une vitesse de cinquante milles à l'heure !

Il y avait là un mystère, mais je n'insistai pas pour le connaître. Comment l'électricité pouvait-elle agir avec une telle puissance ? Où cette force presque illimitée prenait-elle son origine ? Était-ce dans sa tension excessive obtenue par des bobines d'une nouvelle sorte ? Était-ce dans sa transmission qu'un système de leviers inconnus pouvait accroître à l'infini ? C'est ce que je ne pouvais comprendre.

—Capitaine Nemo, dis-je, je constate les résultats et je ne cherche pas à les expliquer. J'ai vu le *Nautilus* manœuvrer devant l'*Abraham-Lincoln* et je sais à quoi m'en tenir sur sa vitesse. Mais

marcher ne suffit pas. Il faut voir où l'on va ! Il faut pouvoir diriger à droite, à gauche, en haut, en bas ! Comment atteignez-vous les grandes profondeurs, où vous trouvez une résistance croissante qui s'évalue par des centaines d'atmosphère ? Comment remontez-vous à la surface de l'Océan ? Enfin, comment vous maintenez-vous dans le milieu qui vous convient ? Suis-je indiscret en vous le demandant ?

—Aucunement, monsieur le professeur, me répondit le capitaine, après une légère hésitation, puisque vous ne devez jamais quitter ce bateau sous-marin. Venez dans le salon. C'est notre véritable cabinet de travail et là, vous apprendrez tout ce que vous devez savoir sur le *Nautilus* !

### CHAPITRE XIII

#### QUELQUES CHIFFRES

Un instant après, nous étions assis sur un divan du salon, le cigare aux lèvres. Le capitaine mit sous mes yeux une éprouve qui donnait les plans, coupe et élévation du *Nautilus*. Puis il commença sa description en ces termes :

—Voici, M. Aronmax, les diverses dimensions du bateau qui vous porte. C'est un cylindre très-allongé, à bouts coniques. Il affecte sensiblement la forme d'un cigare, forme déjà adoptée à Londres dans plusieurs constructions du même genre. La longueur de ce cylindre, de tête en tête, est exactement de soixante-dix mètres, et son bau, à sa plus grande largeur, est de huit mètres. Il n'est donc pas construit tout à fait au dixième comme vos steamers de grande marche, mais ses lignes sont suffisamment longues et sa coulée assez prolongée, pour que l'eau déplacée s'échappe aisément et n'oppose aucun obstacle à sa marche.

—Ces deux dimensions vous permettent d'obtenir par un simple calcul la surface et le volume du *Nautilus*. Sa surface comprend mille onze mètres carrés et quarante-cinq centièmes ; son volume, quinze cents mètres cubes et deux dixièmes,—ce qui revient à dire qu'entièrement immergé, il déplace ou pèse quinze cents mètres cubes ou tonneaux.

—Lorsque j'ai fait les plans de ce navire destiné à une navigation sous-marine, j'ai voulu, qu'en équilibre dans l'eau il plongeât des neuf dixièmes, et qu'il émergeât d'un dixième seulement. Par conséquent, il ne devait déplacer dans ces conditions que les neuf dixièmes de son volume, soit treize cent cinquante-six mètres cubes et quarante-huit centièmes, c'est-à-dire ne peser que ce même nombre de tonneaux. J'ai donc dû ne pas dépasser ce poids en le construisant suivant les dimensions susdites.

—Le *Nautilus* se compose de deux coques, l'une intérieure, l'autre extérieure, réunies entre elles par des fers en T qui lui donne une rigidité extrême. En effet, grâce à cette disposition cellulaire, il résiste comme un bloc, comme s'il était plein. Son bord ne peut céder ; il adhère par lui-même et non par le serrage des rivets, et l'homogénéité de sa construction, due au parfait assemblage des matériaux, lui permet de défier les mers les plus violentes.

—Ces deux coques sont fabriquées en tôle d'acier dont la densité par rapport à l'eau est de sept, huit-dixièmes. La première n'a pas moins de cinq centimètres d'épaisseur, et pèse trois cent quatre-vingt-quatorze tonneaux quatre-vingt-seize centièmes. La seconde enveloppe, la quille, haute de cinquante centimètres et large de vingt-cinq, pesant, à elle seule, soixante-deux tonneaux, la machine, le lest, les divers accessoires et aménagements, les cloisons et les étrépillons intérieurs, ont un poids de neuf cent soixante-et-un tonneaux soixante-deux centièmes, qui, ajoutés aux trois cent quatre-vingt-quatorze tonneaux et quatre-vingt-seize centièmes, forment le total exigé de treize cent cinquante-six tonneaux et quarante-huit centièmes. Est-ce entendu ?

—C'est entendu, répondis-je.

—Donc, reprit le capitaine, lorsque le *Nautilus* se trouve à flot dans ces conditions, il émerge d'un dixième. Or, si j'ai disposé des réservoirs d'une capacité égale à ce dixième, soit d'une contenance de cent cinquante tonneaux et soixante-douze centièmes, et si je les remplis d'eau, le bateau déplaçant alors quinze cent sept tonneaux, ou les pesant, sera complètement immergé. C'est ce qui arrive, monsieur le professeur. Ces réservoirs existent en abord dans les parties inférieures du *Nautilus*. J'ouvre des robinets, ils se remplissent, et le bateau s'enfonçant vient affleurer la surface de l'eau.

—Bien, capitaine, mais nous arrivons alors à la véritable difficulté. Que vous puissiez affleurer la surface de l'Océan je le comprends. Mais plus bas, en plongeant au-dessous de cette surface, votre appareil sous-marin ne va-t-il pas rencontrer une pression et par conséquent subir une poussée de bas en haut qui doit être évaluée à une atmosphère par trente pieds d'eau, soit environ un kilogramme par centimètre carré ?

—Parfaitement monsieur.

—Donc, à moins que vous ne remplissiez le *Nautilus* en entier, je ne vois pas comment vous pouvez l'entraîner au sein des masses liquides.

—Monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo, il ne faut pas confondre la statique avec la dynamique, sans quoi l'on s'expose à de graves erreurs. Il y a très-peu de travail à dépenser pour atteindre les basses régions de l'Océan, car les corps ont une tendance à devenir "fondriers." Suivez mon raisonnement.

—Je vous écoute, capitaine.

—Lorsque j'ai voulu déterminer l'accroissement de poids qu'il faut donner au *Nautilus* pour l'immerger, je n'ai eu à me préoccuper que de la réduction du volume que l'eau de mer éprouve à mesure que ses couches deviennent de plus en plus profondes.

—C'est évident, répondis-je.

—Or, si l'eau n'est pas absolument incompressible, elle est, du moins, très-peu compressible. En effet, d'après les calculs les plus récents, cette réduction est de quatre cent trente-six dix millièmes par atmosphère, ou par chaque trente pieds de profondeur. S'agit-il d'aller à mille mètres, je tiens compte alors de la réduction du volume sous une pression équivalente à celle d'une colonne d'eau de mille mètres, c'est-à-dire sous une pression de cent atmosphères. Cette réduction sera alors de quatre cent trente-six cent millièmes. Je devrai donc accroître le poids de façon à peser quinze cent treize tonneaux soixante-dix-sept centièmes, au lieu de quinze cent sept tonneaux deux dixièmes. L'augmentation ne sera conséquemment que de six tonneaux cinquante-sept centièmes.

—Seulement ?

—Seulement, M. Aronmax, et le calcul est facile à vérifier. Or j'ai des réservoirs supplémentaires capables d'embarquer cent tonneaux. Je puis donc descendre à des profondeurs considérables. Lorsque je veux remonter à la surface et l'affleurer, il me suffit de chasser cette eau, et de vider entièrement tous les réservoirs, et si je désire que le *Nautilus* émerge du dixième de sa capacité totale. ?

À ces raisonnements appuyés sur des chiffres, je n'avais rien à objecter.

—J'admets vos calculs, capitaine, répondis-je, et j'aurais mauvaise grâce à les contester, puisque l'expérience leur donne raison chaque jour. Mais je pressens actuellement en présence une difficulté réelle.

—Laquelle, monsieur ?

—Lorsque vous êtes par mille mètres de profondeur, les parois du *Nautilus* supportent une pression de cent atmosphères. Si donc, à ce moment, vous voulez vider les réservoirs supplémentaires pour alléger votre bateau et remonter à la surface, il faut que les poupes vainquent cette pression de cent atmosphères, qui est de cent kilogrammes par centimètre carré. De là une puissance...

—Que l'électricité seule pouvait me donner, se hâta de dire le capitaine Nemo. Je vous répète, monsieur, que le pouvoir de dynamique de mes machines est à peu près infini. Les pompes du *Nautilus* ont une force prodigieuse, et vous avez dû le voir, quand leurs colonnes d'eau se sont précipitées comme un torrent sur l'*Abraham-Lincoln*. D'ailleurs, je ne me sers des réservoirs supplémentaires que pour atteindre des profondeurs moyennes de quinze cent à deux mille mètres, et cela dans le but de ménager mes appareils. Aussi, lorsque la fantaisie me prend de visiter les profondeurs de l'Océan à deux ou trois lieues au dessous de sa surface, j'emploie des manœuvres plus longues, mais non moins infailibles.

—Lesquelles, capitaine ? demandai-je.

—Ceci m'amène naturellement à vous dire comment sa manœuvre le *Nautilus*.

—Je suis impatient de l'apprendre.

—Pour gouverner ce bateau sur tribord, sur babord, pour évaluer, en un mot, suivant un plan horizontal, je me sers d'un gouvernail ordinaire à large safran, fixé sur l'arrière de l'étambot, et qu'une roue et des palans font agir. Mais je puis aussi mouvoir le *Nautilus* de bas en haut et de haut en bas, dans un plan vertical, au moyen de deux plans inclinés, attachés à ses flancs sur son centre de flottaison, plans mobiles, aptes à prendre toutes les positions, et qui se manœuvrent de

l'intérieur au moyen de leviers puissants. Ces plans sont-ils maintenant parallèles au bateau, celui-ci se meut horizontalement. Sont-ils inclinés, le *Nautilus*, suivant la disposition de cette inclinaison et et sous la poussée de son hélice, ou s'enfonce suivant une diagonale aussi allongée qu'il me convient, ou remonte suivant cette diagonale. Et même, si je veux revenir plus rapidement à la surface, j'embraye l'hélice, et la pression des eaux fait remonter verticalement le *Nautilus* comme un ballon qui, gonflé d'hydrogène, s'élève rapidement dans les airs.

—Bravo ! capitaine, m'écriai-je. Mais comment le timonier peut-il suivre la route que vous lui donnez au milieu des eaux ?

—Le timonier est placé dans une cage vitrée, qui fait saillie à la partie supérieure de la coque du *Nautilus*, et que garnissent des verres lenticulaires.

—Des verres capables de résister à de telles pressions ?

—Parfaitement. Le cristal, fragile au choc, offre cependant une résistance considérable. Dans des expériences de pêche à la lumière électrique faites en 1864, au milieu des mers du Nord, on a vu des plaques de cette matière, sous une épaisseur de sept millimètres seulement, résister à une pression de seize atmosphères, tout en laissant passer de puissants rayons calorifiques qui lui répartissaient inégalement la chaleur. Or, les verres dont je me sers n'ont pas moins de vingt-et-un centimètres à leur centre, c'est-à-dire trente fois cette épaisseur.

—Admis, capitaine Nemo ; mais enfin, pour voir, il faut que la lumière chasse les ténèbres, et je me demande comment au milieu de l'obscurité des eaux...

—En arrière de la cage du timonier est placé un puissant réflecteur électrique, dont les rayons illuminent la mer à un demi-mille de distance.

—Ah ! bravo, trois fois bravo ! capitaine. Je m'explique maintenant cette phosphorescence du prétendu narwal, qui a tant intrigué les savants ! A ce propos, je vous demanderai si l'abordage du *Nautilus* et du *Scotia*, qui a eu un si grand retentissement, a été le résultat d'une rencontre fortuite ?

—Purement fortuite, monsieur. Je naviguais à deux mètres au-dessous de la surface des eaux, quand le choc s'est produit. J'ai d'ailleurs vu qu'il n'avait eu aucun résultat fâcheux.

—Aucun monsieur. Mais quant à votre rencontre avec l'*Abram-Lincoln* ?...

—Monsieur le professeur, j'en suis fâché pour l'un des meilleurs navires de cette brave marine américaine, mais on m'attaquait et j'ai dû me défendre ! Je me suis contenté, toutefois, de mettre la frégate hors d'état de me nuire,—elle ne sera pas gênée de réparer ses avaries au port le plus prochain.

—Ah ! commandant, m'écriai-je avec conviction, c'est vraiment un merveilleux bateau que votre *Nautilus* !

—Oui, monsieur le professeur, répondit avec une véritable émotion le capitaine Nemo, et je l'aime comme la chair de ma chair ! Si tout est danger sur un de vos navires soumis au hasards de l'Océan, si sur cette mer, la première impression est le sentiment de l'abîme, comme l'a si bien dit le Hollandais Jansen, au-dessous et à bord du *Nautilus*, le cœur de l'homme n'a plus rien à redouter. Pas de déformation à craindre, car la double coque de ce bateau a la rigidité du fer ; pas de gréement que le roulis ou le tangage fatiguent ; pas de voiles que le vent emporte ; pas de chaudières que la vapeur déchire ; pas d'incendie à redouter, puisque cette appareil est fait de tôle et non pas de bois ; pas de charbon qui s'épuise, puisque l'électricité est son agent mécanique ; pas de rencontre à redouter, puisqu'il est seul à naviguer dans les eaux profondes ; pas de tempête à braver, puisqu'il trouve à quelques mètres au-dessous des eaux l'absolue tranquillité ! Voilà, monsieur. Voilà le navire par excellence ! Et s'il est vrai que l'ingénieur ait plus de confiance dans le bâtiment que le constructeur, et le constructeur plus que le capitaine lui-même, comprenez donc avec quel abandon je me fie à mon *Nautilus*, puisque j'en suis tout à la fois le capitaine, le constructeur et l'ingénieur !

Le capitaine Nemo parlait avec une éloquence entraînant. Le feu de son regard, la passion de son geste, le transfiguraient. Oui ! il aimait son navire comme un père aime son enfant !

Mais une question, indiscreète peut-être, se posait naturellement, et je ne me pus me retenir de la lui faire.

—Vous êtes donc ingénieur, capitaine Nemo ?

—Oui, monsieur le professeur, me répondit-il, j'ai étudié à Londres, à Paris à New-York, du temps que j'étais un habitant des continents de la terre.

—Mais, comment avez-vous pu construire, en secret, cet admirable *Nautilus* ?

—Chacun de ses morceaux, M. Aronmax, m'est arrivé d'un point différent du globe, et sous une destination déguisée. Sa quille a été forgé au Creusot, son arbre d'hélice chez Pen & Co, de Londres, les plaques de tôle de sa coque chez Leard, de Liverpool, son hélice chez Scott, de Glasgow. Ses réservoirs ont été fabriqués par Cail & Co, de Paris, sa machine par Kriipp, en Prusse, son éperon dans les ateliers de Motala, en Suède, ses instruments de précision chez Hart frères, de New-York, etc., et chacun de ces fournisseurs a reçu mes plans sous des noms divers.

—Mais, repris-je, ces morceaux ainsi fabriqués, il a fallu les monter, les ajuster ?

—Monsieur le professeur, j'avais établi mes ateliers sur un îlot désert, en plein Océan. Là, mes ouvriers, c'est-à-dire mes braves compagnons que j'ai instruits et formés, et moi, nous avons achevé notre *Nautilus*. Puis l'opération terminée, le feu a détruit toute trace de notre passage sur cet îlot que j'aurais fait sauter si je l'avais pu.

—Alors il m'est permis de croire que le prix de ce bâtiment est excessif ?

—M. Aronmax, un navire en fer coûte onze cent vingt-cinq francs par tonneau. Or, le *Nautilus* en jauge quinze cents. Il revient donc à seize cent quatre-vingt-sept mille francs, soit deux millions y compris son aménagement, soit quatre ou cinq millions avec les œuvres d'art et les collections qu'il renferme.

—Une dernière question, capitaine Nemo.

—Faites, monsieur le professeur.

—Vous êtes donc riche ?

—Riche à l'infini, monsieur, et je pourrais, sans me gêner, payer les dix milliards de dettes de la France !

Je regardai fixement le bizarre personnage qui me parlait ainsi. Abusait-il de ma crédulité ? L'avenir devait me l'apprendre.

## CHAPITRE XIV

### LE FLEUVE NOIR.

La portion du globe terrestre occupée par les eaux est évaluée à trois millions huit cent trente-deux milles, cinq cent cinquante-huit myriamètres carrés, soit plus de trente-huit millions d'hectares. Cette masse liquide comprend deux milliards deux cent cinquante millions de milles cubes, et formerait une sphère d'un diamètre de soixante lieues dont le poids serait de trois quintillions de tonnes. Et, pour comprendre ce nombre, il faut se dire que le quintillion est au milliard ce que le milliard est à l'unité, c'est-à-dire qu'il y a autant de milliards dans un quintillion que d'unités dans un milliard. Or, cette masse liquide, c'est à peu près la quantité d'eau que verseraient tous les fleuves de la terre pendant quarante mille ans.

Durant les époques géologiques, à la période de l'eau. L'Océan fut d'abord universel. Puis, peu à peu, dans les temps siluriens, des sommets de montagnes apparurent, des îles émergèrent, disparurent sous des déluges partiels, se montrèrent à nouveau, se soudèrent, formèrent des continents et enfin des terres se fixèrent géographiquement telles que nous les voyons. Le solide avait conquis sur le liquide trente-sept millions six cent cinquante-sept milles carrés, soit douze mille neuf cent seize millions d'hectares.

La confirmation des continents permet de diviser les eaux en cinq grandes parties : l'Océan glacial arctique, l'Océan glacial antarctique, l'Océan indien, l'Océan atlantique, l'Océan pacifique.

L'Océan pacifique s'étend du nord au sud entre les deux cercles polaires, et de l'ouest à l'est entre l'Asie et l'Amérique sur une étendue de cent quarante-cinq degrés de longitude. C'est la plus tranquille des mers ; ses courants sont larges et lents, ses marées médiocres, ses pluies abondantes. Tel était l'Océan que la destinée m'appelait d'abord à parcourir dans les plus étranges conditions.

—Monsieur le professeur, me dit le capitaine Nemo, nous allons, si vous le voulez bien, relever exactement notre position, et fixer le point de départ de ce voyage. Il est midi moins le quart. Je vais remonter à la surface des eaux.

Le capitaine pressa trois fois un timbre électrique. Les pompes commencèrent à chasser l'eau des réservoirs ; l'aiguille du monomètre marqua par les différentes pressions le mouvement ascensionnel du *Nautilus*, puis elle s'arrêta.

Nous sommes arrivés, dit le capitaine.

Je me rendis à l'escalier central qui aboutissait à la plateforme. Je gravis les marches de métal, et, par les panneaux ouverts, j'arrivai sur la partie supérieure du *Nautilus*.

La plate-forme émergeait de quatre-vingts centimètres seulement. L'avant et l'arrière du *Nautilus* présentaient cette disposition qui le faisait justement comparer à un long cigare. Je remarquai que ses plaques de toles, ressemblaient aux écailles qui revêtent le corps des grands reptiles terrestres. Je m'expliquai donc très-naturellement que, malgré les meilleures lunettes, ce bateau eût toujours été pris pour un animal marin.

Vers le milieu de la plate-forme, le canot, à demi-engagé dans la coque du navire, formait une légère extumescence. En avant et en arrière s'élevaient deux cages de hauteur médiocre, à parois inclinées, et en partie fermées par d'épais verres lenticulaires : l'une destinée au timonier qui dirigeait le *Nautilus*, l'autre où brillait le puissant fanal électrique qui éclairait la route.

La mer était magnifique, le ciel pur. A peine si le long véhicule ressentait les larges ondulations de l'Océan. Une légère brise de l'est ridait la surface des eaux. L'horizon, dégagé de brumes, se prêtait aux meilleures observations.

Nous n'avions rien en vue. Pas un écueil, pas un îlot. Plus d'*Abraham-Lincoln*. L'immensité déserte.

Le capitaine Nemo, muni de son sextant, prit la hauteur du soleil, qui devait lui donner sa latitude. Il attendit pendant quelques minutes que l'astre vint affleurer le bord de l'horizon. Tandis qu'il observait, pas un de ses muscles ne tressaillait, et l'instrument n'eût pas été plus immobile dans une main de marbre.

« Midi, dit-il. Monsieur le professeur, quand vous voudrez ?... »

Je jetai un dernier regard sur cette mer un peu jaunâtre des littorales japonaises, et je redescendis au grand salon.

Là, le capitaine fit son point et calcula chronométriquement sa longitude, qu'il contrôla par de précédentes observations d'angles horaires. Puis il me dit :

« M. Aronmax, nous sommes par cent trente-sept degrés et quinze minutes de longitude à l'ouest... »

— De quel méridien ? demandai-je vivement, espérant que la réponse du capitaine m'indiquerait peut-être sa nationalité.

— Monsieur, me répondit-il, j'ai divers chronomètres réglés sur les méridiens de Paris, de Greenwich et de Washington. Mais, en votre honneur je me servirai de celui de Paris. »

Cette réponse ne m'apprenait rien. Je m'inclinai, et le commandant reprit :

« Trente-sept degrés et quinze minutes de longitude à l'ouest du méridien de Paris, par trente degrés et sept minutes de latitude nord, c'est-à-dire à trois cents milles environ des côtes du Japon. C'est aujourd'hui 8 novembre, à midi, que commence notre voyage d'exploration sous les eaux. »

— Dieu nous garde ! répondis-je.

— Et maintenant, monsieur le professeur, ajouta le capitaine, je vous laisse à vos études. J'ai donné la route à l'est-nord-est par cinquante mètres de profondeur. Voici des cartes à grands points, où vous pourrez la suivre. Le salon est à votre disposition, et je vous demande la permission de me retirer. »

Le capitaine Nemo me salua. Je restai seul, absorbé dans mes pensées. Toutes se portaient sur ce commandant du *Nautilus*. Saurais-je jamais à quelle nation appartenait cet homme étrange qui se vantait de n'appartenir à aucune ? Cette haine qu'il avait vouée à l'humanité, cette haine qui cherchait peut-être des vengeances terribles, qui l'avait provoquée ? Était-il un de ces savants méconnus, un de ces génies « auxquels on a fait du chagrin. » suivant l'expression de Conseil, un Galilée moderne, ou bien un de ces hommes de science comme l'américain Maury, dont la carrière a été brisée par des révolutions politiques ? Je ne pouvais encore le dire. Moi que le hasard venait de jeter à son bord, moi dont il tenait la vie entre les mains, il m'accueillait froidement, mais hospitalièrement. Seulement, il n'avait jamais pris la main que je lui tendais. Il ne m'avait jamais tendu la main.

Une heure entière, je demeurai plongé dans ces réflexions, cherchant à percer ce mystère si intéressant pour moi. Puis mes regards se fixèrent sur le vaste planisphère étalé sur la table, et je plaçai le

doigt sur le point même où se croisaient la longitude et la latitude observées.

La mer a ses fleuves comme les continents. Ce sont des courants spéciaux, reconnaissables à leur température, à leur couleur, et dont le plus remarquable est connu sous le nom de courant du Gulf Stream. La science a déterminé, sur le globe, la direction de cinq courants principaux : un dans l'Atlantique nord, un second dans l'Atlantique sud, un troisième dans le Pacifique nord, un quatrième dans le Pacifique sud, et un cinquième dans l'Océan indien nord, lorsque les mers Caspienne et d'Aral, réunies aux grands lacs de l'Asie, ne formaient qu'une seule et même étendue d'eau.

Or, au point indiqué sur le planisphère, se déroulait l'un de ces courants, le Kuro-Seivo des Japonais, le Fleuve-Noir, qui, sorti du golfe du Bengale où le chauffent les rayons perpendiculaires du soleil des Tropiques, traverse le détroit de Malacca, prolonge la côte d'Asie, s'arrondit dans le Pacifique nord jusqu'aux îles Aléoutiennes, charriant des troncs de camphriers et autres produits indigènes, et tranchant par le pur indigo de ses eaux chaudes avec les flots de l'Océan. C'est ce courant que le *Nautilus* allait parcourir. Je le suivais du regard, je le voyais se perdre dans l'immensité du Pacifique, et je me sentais entraîner avec lui, quand Ned Land et Conseil apparurent à la porte du salon.

Mes deux braves compagnons restèrent pétrifiés à la vue des merveilles entassées devant leurs yeux.

« Où sommes-nous ? où sommes-nous ? s'écria le Canadien. Au musée de Québec ? »

— S'il plaît à monsieur, répliqua Conseil ce serait plutôt à l'hôtel du Sommerard !

— Mes amis, répondis-je, en leur faisant signe d'entrer, vous n'êtes ni au Canada, ni en France mais bien à bord du *Nautilus*, et à cinquante mètres au-dessous du niveau de la mer.

— Il faut croire monsieur, puisque monsieur l'affirme, répliqua Conseil ; mais franchement, ce salon est fait pour étonner même un Flamand comme moi.

— Étonne-toi, mon ami, et regarde, car, pour un classificateur de ta force, il y a de quoi travailler ici. »

Je n'avais pas besoin d'encourager Conseil. Le brave garçon, penché sur les vitrines, murmurait déjà des mots de la langue des naturalistes : classe des Gastéropodes, famille des Buccinoïdes, genre des porcelaines, espèces des *Cypræa Mulagascariensis*, etc.

Pendant ce temps, Ned Land, assez peu conchyliogique, m'interrogeait sur mon entrevue avec le capitaine Nemo. Avais-je découvert qui il était, d'où il venait, où il allait, vers quelles profondeurs il nous entraînait ? enfin mille questions auxquelles je n'avais pas le temps de répondre.

Je lui appris tout ce que je savais, ou plutôt, tout ce que je ne savais pas, et je lui demandai ce qu'il avait entendu ou vu de son côté.

« Rien vu, rien entendu, répondit le Canadien ? Je n'ai pas même aperçu l'équipage de ce bateau. Est-ce que, par hasard, il serait électrique aussi, lui ? »

— Électrique !

— Par ma foi ! on serait tenté de le croire. Mais veus, M. Aronmax, demanda Ned Land, qui avait toujours son idée, vous ne pouvez me dire combien d'hommes il y a à bord ? Dix, vingt, cinquante, cent ?

Je ne saurais vous répondre, maître Land. D'ailleurs, croyez-moi, abandonnez, pour le moment, cette idée de vous emparer du *Nautilus* ou de le fuir. Ce bateau est un des chefs-d'œuvres de l'industrie moderne, et je regretterais de ne pas l'avoir vu ! Bien des gens accepteraient la situation qui nous est faite, ne fût-ce que pour se promener à travers ces merveilles. Ainsi, tenez-vous tranquille, et tâchons de voir ce qui se passe autour de nous.

— Voir ! s'écria le harponneur ! mais on ne voit rien, on ne verra rien de cette prison de tôle ! Nous marchons, nous naviguons en aveugles... »

Ned Land prononçait ces derniers mots, quand l'obscurité se fit subitement, mais une obscurité absolue. Le plafond lumineux s'éteignit, et si rapidement, que mes yeux en éprouvèrent une impression douloureuse, analogue à celle que produit le passage contraire des profondeurs ténébreuses à la plus éclatante lumière.

Nous étions restés muets, ne remuant pas, ne sachant quelle surprise, agréable ou désagréable, nous attendait. Mais un glissement se fit entendre. On eût dit que des panneaux se manœuvraient sur les flancs du *Nautilus*.

—C'est la fin de la fin ! dit Ned Land.

—Ordre des Hydroméduses ! murmura Conseil.

Soudain, le jour se fit de chaque côté du salon, à travers deux ouvertures oblongues. Les masses liquides apparurent vivement éclairées par les effluences électriques. Deux plaques de cristal nous séparaient de la mer. Je frémis, d'abord, à la pensée que cette fragile paroi pouvait se briser ; mais de fortes armatures de cuivre la maintenaient et lui donnaient une résistance presque infinie.

La mer était distinctement visible dans un rayon d'un mille autour du Nautilus. Quel spectacle ! Quelle plume le pourrait décrire ! Qui pourrait peindre les effets de la lumière à travers ces nappes transparentes, et la douceur de ses dégradations successives jusqu'aux couches inférieures et supérieures de l'Océan !

On connaît la diaphanéité de la mer. On sait que sa limpidité l'emporte sur celle de l'eau de roche. Les substances minérales et organiques, qu'elle tient en suspension, accroissent même sa transparence. Dans certaines parties de l'Océan, aux Antilles, cent quarante-cinq mètres d'eau laissent apercevoir le lit de sable avec une surprenante netteté, et la force de pénétration des rayons solaires ne paraît s'arrêter qu'à une profondeur de trois cents mètres. Mais, dans ce milieu fluide que parcourait le Nautilus, l'éclat électrique se produisait au sein même des ondes. Ce n'était plus de l'eau lumineuse, mais de la lumière liquide.

Si l'on admet l'hypothèse d'Erhemberg, qui croit à une illumination phosphorescente des fonds sous-marins, la nature a certainement réservé pour les habitants de la mer l'un de ses plus prodigieux spectacles, et j'en pouvais juger ici par les mille jeux de cette lumière. De chaque côté, j'avais une fenêtre ouverte sur ces abîmes inexplorés. L'obscurité du salon faisait valoir la clarté extérieure, et nous regardions comme si ce pur cristal eût été la vitre d'un immense aquarium.

Le Nautilus ne semblait pas bouger. C'est que les points de repère manquaient. Parfois, cependant, les lignes d'eau, divisées par son éperon, filaient devant nos regards avec une vitesse excessive.

Émerveillés, nous étions accoudés devant ces vitrines, et nul de nous n'avait encore rompu ce silence de stupéfaction, quand Conseil dit :

—Vous vouliez voir, ami Ned, eh bien, vous voyez !

—Curieux ! curieux ! faisait le Canadien, — qui, oubliant ses colères et ses projets d'évasion, subissait une attraction irrésistible, — et l'on viendrait de plus loin pour admirer ce spectacle !

—Ah ! m'écriai-je, je comprends la vie de cet homme ! Il s'est fait un monde à part qui lui réserve ses plus étonnantes merveilles !

—Mais les poissons ? fit observer le Canadien. Je ne vois pas de poissons !

—Que vous importe, ami Ned, répondit Conseil, puisque vous ne les connaissez pas.

—Moi ! un pêcheur ! s'écria Ned Land.

Et sur ce sujet, une discussion s'éleva entre les deux amis, car ils connaissaient les poissons d'une façon très-différente.

Tout le monde sait que les poissons forment la quatrième et dernière classe de l'embranchement des vertébrés. On les a très-justement définis : "des vertébrés à circulation double et à sang froid, respirant par des branchies et destinés à vivre dans l'eau." Ils composent deux séries distinctes : la série des poissons osseux, c'est-à-dire ceux dont l'épine dorsale est faite de vertèbres osseuses, et les poissons cartilagineux, c'est-à-dire ceux dont l'épinedorsale est faite de vertèbres cartilagineuses.

Le Canadien connaissait peut-être cette distinction, mais Conseil en savait bien davantage, et, maintenant, lié d'amitié avec Ned, il ne pouvait admettre qu'il fût moins instruit que lui. Aussi lui dit-il :

—Ami Ned, vous êtes un tueur de poissons, un très-habile pêcheur. Vous avez pris un grand nombre de ces intéressants animaux. Mais je gagerais que vous ne savez pas comment on les classe.

—Si, répondit sérieusement le harponneur. On les classe en poissons qui se mangent et en poissons qui ne se mangent pas !

—Voilà une distinction de gourmand, répondit Conseil. Mais dites-moi si vous connaissez la différence qui existe entre les poissons osseux et les poissons cartilagineux ?

—Peut-être bien, Conseil.

—Et la subdivision de ces deux grandes classes ?

—Je ne m'en doute pas, répondit le Canadien.

—Eh bien, ami Ned, écoutez et retenez ! Les poissons osseux se subdivisent en six ordres : Primo, les acanthoptérygiens, dont la mâchoire supérieure est complète, mobile, et dont les branchies affectent la forme d'un peigne. Cet ordre comprend quinze familles, c'est-à-dire les trois quarts des poissons connus. Type : la perche commune.

—Assez bonne à manger, répondit Ned Land.

—Secundo, reprit Conseil, les abdominaux, qui ont les nageoires ventrales suspendues sous l'abdomen et en arrière des pectorales, sans être attachées aux os de l'épaule, — ordre qui se divise en cinq familles, et qui comprend la plus grande partie des poissons d'eau douce. Type : la carpe, le brochet.

—Peuh ! fit le Canadien avec un certain mépris, des poissons d'eau douce !

—Tertio, dit Conseil, les subrachiens, dont les ventrales sont immédiatement suspendues aux os de l'épaule. Cet ordre contient quatre familles. Types : plies, limandes, turbots, barbues, soles, etc.

—Excellent ! excellent ! s'écriait le harponneur, qui ne voulait considérer les poissons qu'au point de vue comestible.

—Quarto, reprit Conseil, sans se démonter, les apodes, au corps allongé, dépourvus de nageoires ventrales, et revêtus d'une peau épaisse et souvent gluante, — ordre qui ne comprend qu'une famille. Type : l'anguille, la gymnote.

—Médiocre ! médiocre ! répondit Ned Land.

—Quinto, dit Conseil, les lophobranches qui ont les mâchoires complètes et libres, mais dont les branchies sont formées de petites houppes, disposés par paires le long des arcs branchiaux. Cet ordre ne compte qu'une famille. Type : les tétrodons, les poissons-lune.

—Bons à déshonorer une chaudière ! s'écria le Canadien.

—Avez-vous compris, ami Ned ? demanda le savant Conseil.

—Pas le moins du monde, ami Conseil, répondit le harponneur. Mais allez toujours, car vous êtes très-intéressant.

—Quant aux poissons cartilagineux, reprit inperturbablement Conseil, ils ne comprennent que trois ordres.

—Tant mieux, fit Ned.

—Primo, les cyclostomes, dont les mâchoires sont soudées en un anneau mobile, et dont les branchies s'ouvrent par des trous nombreux, — ordre ne comprenant qu'une seule famille. Type : la lamproie.

—Faut l'aimer, dit Ned Land.

—Secundo, les sélaciens, avec bouches semblables à celles des cyclostomes, mais dont la mâchoire inférieure est mobile. Cet ordre, qui est le plus important de la classe, comprend deux familles. Types : la raie et les squales.

—Quoi ! s'écria Ned, des raies et des requins dans le même ordre ! Eh bien, ami Conseil, dans l'intérêt des raies, je ne vous conseille pas de les mettre ensemble dans le même bocal !



Lo capitaine Nemo prit la hauteur du soleil. — Page 25



—Tertio, répondit Conseil, les sturioniens, dont les branchies sont ouvertes, comme à l'ordinaire, par une seule fente garnie d'un opercule —ordre qui comprend quatre genres. Type : l'esturgeon.

—Ah ! ami Conseil, vous avez gardé le meilleur pour la fin, —à mon avis, du moins. Et c'est tout ?

—Oui, mon brave Ned, répondit Conseil, et remarquez que quand on sait cela, on ne sait rien encore, car les familles se subdivisent en genres, en sous-genres, en espèces, en variétés...

—Eh bien, ami Conseil, dit le harponneur, se penchant sur la vitre du panneau, voici des variétés qui passent !

—Oui ! des poissons, s'écria Conseil. On se croirait devant un aquarium !

—Non, répondis-je, car l'aquarium n'est qu'une cage, et ces poissons-là sont libres comme l'oiseau dans l'air.

—Eh bien, ami Conseil, nommez-les donc, nommez-les donc ! disait Ned Land.

—Moi, répondit Conseil, je n'en suis pas capable ! Cela regarde mon maître !

Et en effet, le digne garçon, classificateur enragé, n'était point un naturaliste, et je ne sais pas s'il aurait distingué un thon d'une bonite. En un mot, le contraire du Canadien, qui nommait tous ces poissons sans hésiter.

—Un baliste, avais-je dit.

—Et un baliste chinois ! répondait Ned Land.

—Genre des balistes, famille des sclérodermes, ordre des plectognathes, murmurait Conseil.

Décidément, à eux deux, Ned et Conseil auraient fait un naturaliste distingué.

Le Canadien ne s'était pas trompé. Une troupe de balistes, à corps comprimé, à peau grenue, armés d'un aiguillon sur leur dorsale, se jouaient autour du *Nautilus*, et agitaient les quatre rangées de piquants qui hérissent chaque côté de leur queue. Rien de plus admirable que leur enveloppe, grise par dessous, dont les taches d'or scintillaient dans le sombre remous des lames. Entre eux ondulait des raies, comme une nappe abandonnée aux vents, et parmi elles, japerçus, à ma grande joie, cette raie chinoise, jaunâtre à sa partie supérieure, rose tendre sous le ventre, et munie de trois aiguillons en arrière de son œil : espèce rare et même douteuse au temps de Lacépède, qui ne l'avait jamais vue que dans un recueil de dessins japonais.

Pendant deux heures toute une armée aquatique fit escorte au *Nautilus*. Au milieu de leurs jeux, de leurs bonds, tandis qu'ils rivalisaient de beauté, d'éclat et de vitesse je distinguai le labre vert, le mulle barberin, marqué d'un double raie noire, le gobie éléote, à caudale arrondie, blanc de couleur et tacheté de violet sur le dos, le scombrequin japonais, admirable maquereau de ces mers, au corps bleu et à la tête argentée, de brillants azurors dont le nom seul emporte toute description, des spares rayés, aux nageoires variées de bleu et de jaune, des spares fasciés, relevés d'une bande noire sur leur caudale, des spares zonéphores élégamment corsetés dans leurs six ceintures, des autostones, véritables bouches en flûte ou bécasses de mer, dont quelques échantillons atteignaient une longueur d'un mètre, des salamandres du Japon, des murènes échidnées, longs serpents de six pieds, aux yeux vifs et petits, et à la vaste bouche hérissée de dents, etc.

Notre admiration se maintenait toujours au plus haut point. Nos interjections ne tarissaient pas. Ned nommait les poissons, Conseil les classait, moi, je m'extasiais devant la vivacité de leurs allures et la beauté de leurs formes. Jamais il ne m'avait été donné de surprendre ces animaux vivants, et libres dans leur élément naturel.

Je ne citerai pas toutes les variétés qui passèrent ainsi devant nos yeux éblouis, toute cette collection des mers du Japon et de la Chine. Ces poissons accouraient, plus nombreux que les oiseaux dans l'air, attirés sans doute par l'éclatant foyer de lumière électrique.

Subitement, le jour se fit dans le salon. Les panneaux de tôle se refermèrent. L'enchanteresse vision disparut. Mais longtemps, je rêvai encore, jusqu'au moment où mes regards se fixèrent sur les instruments suspendus aux parois. La boussole montrait toujours la direction au nord-nord-est, la manomètre indiquait une pression de cinq atmosphères correspondant à une profondeur de cinquante mètres, et le loch électrique donnait une marche de quinze milles à l'heure.

J'attendais le capitaine Nemo. Mais il ne parut pas. L'horloge marquait cinq heures.

Ned Land et Conseil retournèrent à leur cabine. Moi, je regagnai ma chambre. Mon dîner s'y trouvait préparé. Il se composait d'une soupe à la tortue faite des carets les plus délicats, d'un surmulet à chair blanche, un peu feuilletée, dont le foie préparé à part fit un manger délicieux, et de filets de cette viande de l'holocante-empereur, dont la saveur me parut supérieure à celle du saumon.

Je passai la soirée à lire, à écrire, à penser. Puis, le sommeil me gagnant, je m'étendis sur ma couche de zostère, et je m'endormis profondément, pendant que le *Nautilus* se glissait à travers le rapide courant du Fleuve-Noir.

## CHAPITRE XV

### UNE INVITATION PAR LETTRE

Le lendemain, 9 novembre, je ne me réveillai qu'après un long sommeil de douze heures. Conseil vint, suivant son habitude, savoir "comment monsieur avait passé la nuit," et lui offrir ses services. Il avait laissé son ami, le Canadien, dormant comme un homme qui n'aurait fait que cela toute sa vie.

Je laissai le brave garçon babiller à sa fantaisie, sans trop lui répondre. J'étais préoccupé de l'absence du capitaine Nemo pendant notre séance de la veille, et j'espérais le revoir aujourd'hui.

Bientôt j'eus revêtus mes vêtements de byssus. Leur nature provoqua plus d'une fois les réflexions de Conseil. Je lui appris qu'ils étaient fabriqués avec les filaments lustrés et soyeux qui rattachent aux rochers les "jambonneaux," sortes de coquilles très abondantes sur les rivages de la Méditerranée. Autrefois, on en faisait de belles étoffes, des bas, des gants, car ils étaient à la fois très moelleux et très chauds. L'équipage du *Nautilus* pouvait donc se vêtir à bon compte, sans rien demander ni aux cotonniers, ni aux moutons, ni aux vers à soie de la terre.

Lorsque je fus habillé, je me rendis au grand salon. Il était désert.

Je me plongeai dans l'étude de ces trésors de cochyliologie, entassés sous les vitrines. Je fouillai aussi de vastes herbiers, remplis de plantes marines les plus rares, et qui, quoique desséchées, conservaient leurs admirables couleurs. Parmi ces précieuses hydrophytes, je remarquai des cladostèphes verticillées, des palines-paon, des caulerpes à feuilles de vigne, des callithames granifères, de délicates céramies à teintes écarlates, des agares disposées en éventails, des acétabuloi, semblables à des chapeaux de champignons très déprimés, et qui furent longtemps classés parmi les zoophytes, enfin toute une série de varechs.

La journée entière se passa, sans que je fusse honoré de la visite du capitaine Nemo. Les panneaux du salon ne s'ouvrirent pas. Peut-être ne voulait-on pas nous blâmer sur ces belles choses.

La direction du *Nautilus* se maintint à l'est-nord-est, sa vitesse à douze milles, sa profondeur entre cinquante et soixante mètres.

Le lendemain, 10 novembre, même abandon, même solitude. Je ne vis personne de l'équipage. Ned et Conseil passèrent la plus grande partie de la journée avec moi. Ils s'étonnèrent de l'explicable absence du capitaine. Cet homme singulier était-il malade ? Voulait-il modifier ses projets à notre égard ?

Après tout, suivant la remarque de conseil, nous jouissions d'une entière liberté, nous étions délicatement et abondamment nourris. Notre hôte se tenait dans les termes de son traité. Nous ne pouvions nous plaindre, et d'ailleurs, la singularité même de notre destinée nous réservait de si belles compensations, que nous n'avions pas encore le droit de l'accuser.

Ce jour-là, je commençai le journal de ces aventures, ce qui m'a permis de les raconter avec la plus scrupuleuse exactitude, et, détail curieux, je l'écrivis sur un papier fabriqué avec la zostère marine.

Le 11 novembre, de grand matin, l'air frais répandu à l'intérieur du *Nautilus* m'apprit que nous étions revenus à la surface de l'Océan, afin de renouveler les provisions d'oxygène. Je me dirigeai vers l'escalier central, et je montai sur la plate-forme.

Il était six heures. Je trouvai le temps couvert, la mer grise, mais calme. A peine de houle. Le capitaine Nemo, que j'espérais

rencontrer là, viendrait-il ? Je n'aperçus que le timonier, était emprisonné dans une cage de verre. Assis sur la saillie produite par la coque du canot, j'aspirai avec délices les émanations salines.

Peu à peu, la brume se dissipa sous l'action des rayons solaires. L'astre radieux débordait de l'horizon oriental. La mer s'enflamma sous son regard comme une traînée de poudre. Les nuages, éparpillés dans les hauteurs, se colorèrent de tons vifs admirablement nuancés, et de nombreuses "langues de chat" annoncèrent du vent pour tout la journée.

Mais que faisait le vent à ce *Nautilus* que les tempêtes ne pouvaient effrayer !

J'admirais donc ce joyeux lever de soleil, si gai, si vivifiant, lorsque j'entendis quelqu'un monter vers la plate-forme.

Je me préparais à saluer le capitaine Nemo, mais ce fut son second, — que j'avais déjà vu pendant la première visite du capitaine, — qui apparut. Il s'avança sur la plate-forme, et ne sembla pas s'apercevoir de ma présence. Sa puissante lunette aux yeux, il scruta tous les points de l'horizon avec une attention extrême. Puis, cet examen fait, il s'approcha du panneau, et prononça une phrase dont voici exactement ces termes. Je l'ai retenue, car, chaque matin, elle se reproduit dans des conditions identiques. Elle était ainsi conçue :

"Nautron respoc Iornu virch."

Ce qu'elle signifiait, je ne saurais le dire.

Ces mots prononcés, le second redescendit. Je pensai que le *Nautilus* allait reprendre sa navigation sous marine. Je regagnai donc le panneau, et par les coursives je revins à ma chambre.

Cinq jours s'écoulèrent ainsi, sans que la situation se modifiât. Chaque matin, je montais sur la plate-forme. La même phrase était prononcée par le même individu. Le capitaine Nemo ne paraissait pas.

J'avais pris mon parti de ne plus le voir, quand, le 16 novembre, rentré dans ma chambre avec Ned et Conseil, je trouvai sur la table un billet à mon adresse.

Je l'ouvris d'une main impatiente. Il était écrit d'une écriture franche et nette, mais un peu gothique et qui rappelait les types allemands.

Ce billet était libellé en ces termes :

Monsieur le professeur Aronnax, à bord du *Nautilus*.

"16 novembre 1867.

"Le capitaine Nemo invite monsieur le professeur Aronnax à une partie de chasse qui aura lieu demain matin dans ses forêts de l'île Crespo. Il espère que rien n'empêchera monsieur le professeur d'y assister, et il verra avec plaisir que ses compagnons se joignent à lui.

"Le commandant du *Nautilus*,

"Capitaine NEMO."

"Une chasse ! s'écria Ned.

—Et dans ses forêts de l'île Crespo ! ajouta Conseil.

—Mais il va donc à terre, ce particulier-là ? reprit Ned Land.

—Cela me paraît clairement indiqué, dis-je en relisant la lettre.

—Eh bien ! il faut accepter, répliqua le Canadien. Une fois sur la terre ferme, nous aviserons à prendre un parti. D'ailleurs, je ne serai pas fâché de manger quelques morceaux de venaison fraîche."

Sans chercher à concilier ce qu'il y avait de contradictoire entre l'horreur manifeste du capitaine Nemo pour les continents et les îles, et son invitation de chasser en forêt, je me contentai de répondre :

"Voyons d'abord ce que c'est que l'île Crespo."

Je consultai le phanispère, et, par 32° 40' de latitude nord et 167° 50' de longitude ouest, je trouvai un îlot qui fut reconnu en 1801 par le capitaine Crespo, et que les anciennes cartes espagnoles nommaient Rocca de la Plata, c'est-à-dire "Roche d'Argent." Nous étions donc à dix-huit cents milles environ de notre point de départ, et la direction un peu modifiée du *Nautilus* le ramenait vers le sud-est.

Je montrai à mes compagnons ce petit roc perdu au milieu du Pacifique nord.

"Si le capitaine Nemo va quelquefois à terre, leur dis-je, il choisit du moins des îles absolument désertes ?"

Ned Land hochâ la tête sans répondre, pris Conseil et lui me quittèrent. Après un souper qui me fut servi par le steward muet et impassible, je m'endormis, non sans quelque préoccupation.

Le lendemain, 17 novembre, à mon réveil, je sentis que le *Nautilus* était absolument immobile. Je m'habillai lestement, et j'entrai dans le grand salon.

Le capitaine Nemo était là. Il m'attendait, se leva, salua, et me demanda s'il me convenait de l'accompagner.

Comme il ne fit aucune allusion à son absence pendant ces huit jours, je m'abstins de lui en parler, et je répondis simplement que mes compagnons et moi nous étions prêts à le suivre.

"Seulement, monsieur, ajoutais-je, je me permettrai de vous adresser une question.

—Adresser, monsieur Aronnax, et, si je puis y répondre, j'y répondrai.

—Eh bien, capitaine, comment se fait-il que vous, qui avez rompu toute relation avec la terre, vous possédiez des forêts dans l'île Crespo ?

—Monsieur le professeur, me répondit le capitaine, les forêts que je possède ne demandent au soleil ni sa chaleur. Ni les lions, ni les tigres, ni les panthères, ni aucun quadrupède ne les fréquentent. Elles ne sont connues que de moi seul. Elles ne poussent que pour moi seul. Ce ne sont point des forêts terrestres, mais bien des forêts sous-marines.

—Des forêts sous-marines ! m'écriais-je.

—Oui, monsieur le professeur.

—Et vous m'offrez de m'y conduire ?

—Précisément.

—A pied ?

—Et même à pied sec.

—En chassant ?

—En chassant.

—Le fusil à la main ?

—Le fusil à la main.

Je regardai le commandant du *Nautilus* d'un air qui n'avait rien de flatteur pour sa personne.

"Décidément, il a le cerveau malade, pensais-je. Il a eu un accès qui a duré huit jours, et même qui dure encore. C'est dommage ! Je l'aimais mieux étrange que fou !"

Cette pensée se lisait clairement sur mon visage, mais le capitaine Nemo se contenta de m'inviter à le suivre, et je le suivis en homme résigné à tout.

Nous arrivâmes dans la salle à manger, où le déjeuner se trouvait servi.

"M. Aronnax, me dit le capitaine, je vous prierai de partager mon déjeuner sans façon. Nous causerons en mangeant. Mais, si je vous ai promis une promenade en forêt, je ne me suis point engagé à vous y faire rencontrer un restaurant. Déjeunez donc en homme qui ne dinera probablement que fort tard."

Je fis honneur au repas. Il se composait de divers poissons et de tranches d'holoturies, excellents zoophytes, relevé d'algues très apéritives, telles que la *Porphyria* et la *Laurentia primajetida*. La boisson se composait d'eau limpide à laquelle, à l'exemple du capitaine, j'ajoutai quelques gouttes d'une liqueur fermentée, extraite, suivant la mode kamchatkienne, de l'algue connue sous le nom de "Rhodoménie palmée".

Le capitaine Nemo mangea d'abord, sans prononcer une seule parole. Puis, il me dit :

"Monsieur le professeur, quand je vous ai proposé de venir chasser dans mes forêts de Crespo, vous m'avez cru en contradiction avec moi-même. Quand je vous ai appris qu'il s'agissait de forêts sous-marines, vous m'avez cru fou. Monsieur le professeur, il ne faut jamais juger les hommes à la légère.

—Mais, capitaine, croyez que...

—Veuillez m'écouter, et vous verrez si vous devez m'accuser de folie ou de contradiction.

—Je vous écoute.

—Monsieur le professeur, vous le savez aussi bien que moi. L'homme peut vivre à la condition d'emporter avec lui sa provision d'air respirable. Dans les travaux sous-marins, l'ouvrier, revêtu d'un vêtement imperméable et la tête emprisonnée dans une capsule de métal, reçoit l'air de l'extérieur au moyen de pompes foulantes et de régulateurs d'écoulement.

—C'est l'appareil des scaphandres, dis-je.

—En effet, mais dans ces conditions, l'homme n'est pas libre. Il est rattaché à la pompe qui lui envoie l'air par un tuyau de caoutchouc, véritable chaîne qui le rive à la terre, et si nous devons être ainsi retenus au *Nautilus*, nous ne pourrions aller loin.

—Et le moyen d'être libre ? demandai-je.

—C'est d'employer l'appareil Rouquayrol-Denayrouse, imaginé par deux de vos compatriotes, mais que j'ai perfectionné pour mon usage, et qui vous permettra de vous risquer dans ces nouvelles cou-

ditions physiologiques, sans que vos organes en souffrent aucunement. Il se compose d'un réservoir en tôle épaisse, dans lequel j'emmagasine l'air sous une pression de cinquante atmosphères. Ce réservoir se fixe sur le dos au moyen de bretelles, comme un sac de soldat. Sa partie supérieure forme une boîte d'où l'air, maintenue par un mécanisme à soufflet, ne peut s'échapper qu'à sa tension normale. Dans l'appareil Rouquayrol, tel qu'il est employé, deux tuyaux en caoutchouc, partant de cette boîte, viennent aboutir à une sorte de pavillon qui emprisonne le nez et la bouche de l'opérateur ; l'un sert à l'introduction de l'air inspiré, l'autre à l'issue de l'air expiré, et la langue ferme celui-ci ou celui-là, suivant les besoins de la respiration. Mais, moi qui affronte des pressions considérables au fond des mers, j'ai dû enfermer ma tête, comme celle des scaphandres, dans une sphère de cuivre, et c'est à ceste sphère qu'aboutissent les deux tuyaux inspireurs et expirateurs.

—Parfaitement, capitaine Nemo, mais l'air que vous emportez doit s'user vite, et dès qu'il ne contient plus que quinze pour cent d'oxygène, il devient irrespirable.

—Sans doute, mais je vous l'ai dit, M. Aronmax, les pompes du *Nautilus* me permettent de l'emmagasiner sous une pression considérable. et, dans ces conditions, le réservoir de l'appareil peut fournir de l'air respirable pendant neuf ou dix heures.

—Je n'ai plus d'objection à faire, répondis-je. Je vous demanderai seulement, capitaine, comment vous pouvez éclairer votre route au fond de l'Océan ?

—Avec l'appareil Ruhmkorff, M. Aronmax. Si le premier se porte sur le dos, le second s'attache à la ceinture. Il se compose d'une pile de Bunzen que je mets en activité, non avec du bichromate de potasse, mais avec du sodium. Une bobine d'induction recueille l'électricité produite, et la dirige vers une lanterne d'une disposition particulière. Dans cette lanterne se trouve un serpentin de verre qui contient seulement un résidu de gaz carbonique. Quand l'appareil fonctionne, ce gaz devient lumineux, en donnant une lumière blanche et continue. Ainsi pourvu, je respire et je vois.

—Capitaine Nemo, à toutes mes objections vous faites de si écrasantes réponses que je n'ose plus douter. Cependant, si je suis bien forcé d'admettre les appareils Rouquayrol et Ruhmkorff, je demande à faire des réserves pour le fusil dont vous voulez m'armer.

—Mais ce n'est point un fusil à poudre, répondit le capitaine.

—C'est donc un fusil à vent ?

—Sans doute. Comment voulez-vous que je fabrique de la poudre à mon bord, n'ayant ni salpêtre, ni poudre, ni charbon ?

—D'ailleurs, dis-je, pour tirer sous l'eau, dans un milieu huit cent cinquante-cinq fois plus dense que l'air il faudrait vaincre une résistance considérable.

—Ce ne serait pas une raison. Il existe certains canons, perfectionnés après Fulton par les Anglais Philippe Coles et Burley, par le français Furey, par l'italien Landi, qui sont munis d'un système particulier de fermeture, et qui peuvent tirer dans ces conditions. Mais je vous le répète, n'ayant pas de poudre, je l'ai remplacé par de l'air à haute pression, que les pompes du *Nautilus* me fournissent abondamment.

—Mais cet air doit rapidement s'user.

—Eh bien, n'ai-je pas mon réservoir Rouquayrol, qui peut, au besoin, m'en fournir. Il suffit pour cela d'un robinet *ad hoc*. D'ailleurs, M. Aronmax, vous verrez par vous-même que, pendant ces chasses sous-marines, on ne fait pas grande dépense d'air ni de balles.

—Cependant, il me semble que dans cette demi-obscurité, et au milieu de ce liquide très dense par rapport à l'atmosphère, les coups ne peuvent porter loin et sont difficilement mortels ?

—Monsieur, avec ce fusil tous les coups sont mortels, au contraire, et dès qu'un animal est touché, si légèrement que ce soit, il tombe foudroyé.

—Pourquoi ?

—Parce que ce ne sont pas des balles ordinaires que ce fusil lance, mais de petites capsules de verre, — inventées par le chimiste autrichien Leniebrock, — et dont j'ai un approvisionnement considérable. Ces capsules de verre, recouvertes d'une armature d'acier, et alourdies par un enlöt de plomb, sont de véritables petites bouteilles de Leyde, dans lesquelles l'électricité est forcée à une très haute tension. Au plus léger choc, elles se déchargent, et l'animal, si puissant qu'il soit, tombe mort. J'ajouterai que ces capsules ne sont pas plus grosses que du numéro quatre, et que la charge d'un fusil ordinaire pourrait en contenir dix.

—Je ne discute plus, répondis-je en me levant de table, et je n'ai plus qu'à prendre mon fusil. D'ailleurs, où vous irez, j'irai.

Le capitaine Nemo me conduisit vers l'arrière du *Nautilus*, et, en passant devant la cabine de Ned et de Conseil, j'appelai mes deux compagnons qui nous suivirent aussitôt.

Puis, nous arrivâmes à une cellule située en abord, près de la chambre des machines, et dans laquelle nous devions revêtir nos vêtements de promenade.

## CHAPITRE XVI

## PROMENADE EN PLAINE

Cette cellule était, à proprement parler, l'arsenal et le vestiaire du *Nautilus*. Une douzaine d'appareils de scaphandres, suspendus à la paroi, attendaient les promeneurs.

Ned Land, en les voyant, manifesta une répugnance évidente à s'en revêtir.

—Mais, mon brave Ned, lui dis-je, les forêts de l'île de Crespo ne sont que des forêts sous-marines !



Une fenêtre ouverte sur ces abîmes inexplorés.—Page 26

—Bon ! fit le harponneur désappointé, qui voyait s'évanouir ses rêves de viande fraîche. Et vous, M. Aronmax, vous allez vous introduire dans ces habits-là ?

—Il le faut bien, maître Ned.

—Libre à vous, monsieur, répondit le harponneur, haussant les épaules, mais quant à moi, à moins qu'on ne m'y force, je n'entrerai jamais là-dedans.

—On ne me forcera pas, maître Ned, dit le capitaine

—Et Conseil va se risquer ? demanda Ned.

—Je suis monsieur partout où va monsieur, répondit Conseil.

Sur un appel du capitaine, deux hommes de l'équipage vinrent nous aider à revêtir ces lourds vêtements imperméables, faits en caoutchouc sans couture, et préparés de manière à supporter des pressions considérables. On eût dit une armure à la fois souple et résistante. Ces vêtements formaient pantalon et veste. Le pantalon se terminait par d'épaisses chaussures, garnies de lourdes semelles de plomb. Le tissu de la veste était maintenu par des lamelles de cuivre qui cuirassaient la poitrine, la défendaient contre la poussée des eaux, et lais-

saient les poumons fonctionner librement ; ses manches finissaient en forme de gants assouplis, qui ne contrariaient aucunement les mouvements de la main,

Il y avait loin, on le voit, de ces scaphandres perfectionnés aux vêtements informes, tels que les cuirasses de liège, les soubrevestés, les habits de mer, les coffres, etc., qui furent inventés et prônés dans le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le capitaine Nemo, un de ses compagnons,—sorte d'Hercule, qui devait être d'une force prodigieuse,—Conseil et moi, nous eûmes bientôt revêtu ces habits de scaphandres. Il ne s'agissait plus que d'emboîter notre tête dans sa sphère métallique. Mais, avant de procéder à cette opération, je demandai au capitaine la permission d'examiner les fusils qui nous étaient destinés.

L'un des hommes du *Nautilus* me présenta un fusil simple dont la crosse, faite en tôle d'acier et creusée à l'intérieur, était d'assez grande dimension. Elle servait de réservoir à l'air comprimé, qu'une soupape, manœuvrée par une gachette, laissait échapper dans le tube de métal. Une boîte à projectiles, évidés dans l'épaisseur de la crosse, renfermait une vingtaine de balles électriques, qui, au moyen d'un ressort, se plaçaient automatiquement dans le canon du fusil. Dès qu'un coup était tiré, l'autre était prêt à partir.

—Capitaine Nemo, dis-je, cette arme est parfaite et d'un maniement facile. Je ne demande plus qu'à l'essayer. Mais comment allons-nous gagner le fond de la mer ?

—En ce moment, monsieur le professeur, le *Nautilus* est échoué par dix mètres d'eau, et nous n'avons plus qu'à partir.

—Mais comment allons-nous sortir ?

—Vous allez voir.

Le capitaine Nemo introduisit sa tête dans la calotte sphérique. Conseil et moi, en fines autant, non sans avoir entendu le Canadien nous lancer un "bonne chasse" ironique. Le haut de notre vêtement était terminé par un collet de cuivre taraudé, sur lequel se vissait ce casque de métal. Trois trous, protégés par des verres épais, permettaient de voir suivant toutes les directions, rien qu'en tournant la tête à l'intérieur de cette sphère. Dès qu'elle fut en place, les appareils Rouquayrol, placés sur notre dos, commencèrent à fonctionner, et, pour mon compte, je respirai à l'aise.

La lampe Ruhmkorff suspendue à ma ceinture, le fusil à la main, j'étais prêt à partir. Mais, pour être franc, emprisonné dans ces lourds vêtements et cloué au tillac par mes semelles de plomb, il m'eût été impossible de faire un pas.

Mais ce cas était prévu, car je sentis que l'on me poussait dans une petite chambre contiguë au vestiaire. Mes compagnons, également remorqués, me suivaient. J'entendis une porte, munie d'obturateurs, se refermer sur nous et une profonde obscurité nous enveloppa.

Après quelques minutes, un vif sifflement parvint à mon oreille. Je sentis une certaine impression de froid monter de mes pieds à ma poitrine. Evidemment, de l'intérieur du bateau on avait, par un robinet, donné entrée à l'eau extérieure qui nous envahissait, et dont cette chambre fut bientôt remplie. Une seconde porte, percée dans le flanc du *Nautilus*, s'ouvrit alors. Un demi-jour nous éclaira. Un instant après, nos pieds foulaient le fond de la mer.

Et maintenant, comment pourrais-je retracer les impressions que m'a laissées cette promenade sous les eaux ? Les mots sont impuissants à raconter de telles merveilles ! Quand le pinceau lui-même est inhabile à rendre les effets particuliers à l'élément liquide, comment la plume saurait-elle les reproduire ?

Le capitaine Nemo marchait en avant, et son compagnon nous suivait à quelques pas en arrière. Conseil et moi, nous restions l'un près de l'autre, comme si un échange de paroles eût été possible à travers nos carapaces métalliques. Je ne sentais déjà plus les lourdeurs de mes vêtements, de mes chaussures, de mon réservoir d'air, ni le poids de cette épaisse sphère, au milieu de laquelle ma tête ballotait comme une amande dans sa coquille. Tous ces objets, plongés dans l'eau, perdaient une partie de leur poids égale à celui du liquide déplacé, et je me trouvais très-bien de cette loi physique reconnue par Archimède. Je n'étais plus une masse inerte, et j'avais une liberté de mouvement relativement grande.

La lumière, qui éclairait le sol jusqu'à trente pieds au-dessous de la surface de l'Océan, m'étonna par sa puissance. Les rayons solaires traversaient aisément cette masse aqueuse et en dissipaient la coloration. Je distinguais nettement les objets à une distance de cent mètres. Au delà, les fonds se nuançaient des fines dégradations de l'outremer, puis ils bleuissaient dans les lointains, et s'effaçaient au milieu d'une vague obscurité. Véritablement, cette eau qui m'entou-

rait n'était qu'une sorte d'air, plus dense que l'atmosphère terrestre, mais presque aussi diaphane. Au-dessus de moi, j'apercevais le calme surface de la mer.

Nous marchions sur un sable fin, uni, non ridé, comme celui des plages qui conserve l'empreinte de la houle. Ce tapis éblouissant, véritable réflecteur, repoussait les rayons du soleil avec une surprenante inrensité. De là, cette immense réverbération qui pénétrait toutes les molécules liquides. Serai-je cru si j'affirme, qu'à cette profondeur de trente pieds, j'y voyais comme en plein jour ?

Tendant un quart d'heure, je foulai ce sable ardent, semé d'une impalpable poussière de coquillages. La coque du *Nautilus*, dessinée comme un long écuil, disparaissait peu à peu, mais son funal, lorsque la nuit se serait faite au milieu des eaux, devait faciliter notre retour à bord, en projetant ses rayons avec une netté parfaite. Effet difficile à comprendre pour qui n'a vu que sur terre ces nappes blanchâtres si vivement accusées. Là, la poussière dont l'air est saturé leur donne l'apparence d'un brouillard lumineux ; mais sur mer, comme sous mer, ces traits électriques se transmettent avec une incomparable pureté.

Cependant, nous allions toujours, et la vaste plaine de sable semblait être sans bornes. J'écartais de la main les rideaux liquides qui se refermaient derrière moi, et la trace de mes pas s'effaçait soudain sous la pression de l'eau.

Bientôt, quelques formes d'objets, à peine estompées dans l'éloignement, se dessinèrent à mes yeux. Je reconnus de magnifiques premiers plans de rochers, tapissés de zoophytes du plus bel échantillon, et je fus tout d'abord frappé d'un effet spécial à ce milieu.

Il était alors dix heures du matin. Les rayons du soleil frappaient la surface des flots sous un angle assez oblique, et au contact de leur lumière décomposée par la réfraction comme à travers un prisme, fleurs, rochers, plantules, coquillages, polypes, se nuançaient sur leurs bords des sept couleurs du spectre solaire. C'était une merveille, une fête des yeux, que cet enchevêtrement de tons colorés, un véritable kaléidoscope de vert, de jaune, d'orange, de violet, d'indigo, de bleu, en un mot, toute la palette d'un coloris enragé ! Que ne pouvais-je communiquer à Conseil les vives sensations qui me montaient au cerveau, et rivaliser avec lui d'interjections admiratives ! Que ne savais-je, comme le capitaine Nemo et son compagnon, échanger mes pensées au moyen de signes convenus ! Aussi, faute de mieux, je me parlais à moi-même, je criais dans la boîte de cuivre qui coiffait ma tête, dépensant peut-être en vaines paroles plus d'air qu'il ne convenait.

Devant ce splendide spectacle, Conseil s'était arrêté comme moi. Evidemment, le digne garçon, en présence de ces échantillons de zoophytes et de mollusques, classait, classait toujours. Polypes et échinodermes abondaient sur le sol. Les isis variées, les cornulaires qui vivent isolément, des touffes d'oculines vierges, désignées autrefois, sous le nom de "corail blanc," les spongies hérissées en forme de champignons, les anémones adhérant par leur disque musculaire, figuraient un parterre de fleurs, émaillé de porpites parées de leur corollette de tentacules azurés, d'étoiles de mer qui constellaient le sable, et d'astérophytos verroqueux, fines dentelles brodées par la main des naïades, dont les festons se balançaient aux faibles ondulations provoquées par notre marche. C'était un véritable chagrin pour moi d'écraser sous mes pas les brillants spécimens de mollusques qui jonchaient le sol par milliers, les peignes concentriques, les marteaux, les donaces, véritables coquilles bondissantes, les troques, les casques rouges, les strombes ailes-d'ange, les aphisies, et tant d'autres produits de cet inépuisable Océan. Mais il fallait marcher, et nous allions en avant, pendant que voguaient au-dessus de nos têtes des troupes de physalies, laissant leurs tentacules d'ouvre-mer flotter à la traîne, des méduses dont l'ombrelle opaline ou rose tendre, festonnée d'un liston d'azur, nous abritait des rayons solaires, et des pélagies panopyres, qui, dans l'obscurité, eussent semé notre chemin de lueurs phosphorescentes !

Toutes ces merveilles, je les entrevis dans l'espace d'un quart de mille, m'arrêtant à peine, et suivant le capitaine Nemo, qui me rappelait d'un geste. Bientôt, la nature du sol se modifia. A la plaine de sable succéda une couche de vase visqueuse que les Américains nomment "oaze", uniquement composée de coquilles silicieuses ou calcaires. Puis, nous parcourûmes une prairie d'algues, plantes pélagiennes que les eaux n'avaient pas encore arrachées, et dont la végétation était fouguesse. Ces pelouses à tissu serré, douces au pied, eussent rivalisé avec les plus excellents tapis tissés par la main des hommes. Mais, en même temps que la verdure s'étalait sous nos pas, elle n'abandonnait pas nos têtes. Un léger bercement de plantes marines, classées dans cette exubérante famille des algues, dont on connaît

plus de deux mille espèces, se croisait à la surface des eaux. Je voyais flotter de longs rubans de fucus, les uns globuleux, les autres tubulés, des laurencies, des cladostèphes, au feuillage si délié, des rhodymènes palmés, semblables à des éventails de cactus. J'observai que les plantes vertes se maintenaient plus près de la surface de la mer, tandis que les rouges occupaient une profondeur moyenne, laissant aux hydrophytes noires ou brunes le soin de former les jardins et les parterres des couches reculées de l'Océan.

Ces algues sont véritablement un prodige de la création, une des merveilles de la flore universelle. Cette famille produit à la fois les plus petits et les plus grands végétaux du globe. Car de même qu'on a compté quarante mille de ces imperceptibles plantules dans un espace de cinq millimètres carrés, de même on a recueilli des fucus dont la longueur dépassait cinq cents mètres.

Nous avions quitté le *Nautilus* depuis une heure et demie environ. Il était près de midi. Je m'en aperçus à la perpendicularité des rayons solaires qui ne se réfractaient plus. La magie des couleurs disparut peu à peu, et les nuances de l'émeraude et du saphir s'effacèrent de notre firmament. Nous marchions d'un pas régulier qui résonnait sur le sol avec une intensité étonnante. Les moindres bruits se transmettaient avec une vitesse à laquelle l'oreille n'est pas habituée sur la terre. En effet, l'eau est pour le son un meilleur véhicule que l'air, et il s'y propage avec une rapidité quadruple.

En ce moment, le sol s'abaissa par une pente prononcée. La lumière prit une teinte uniforme. Nous atteignîmes une profondeur de cent mètres, subissant alors une pression de dix atmosphères. Mais mon vêtement de scaphandre était établi dans des conditions telles que je ne souffrais aucunement de cette pression. Je sentais seulement une certaine gêne aux articulations des doigts, et aussi ce malaise ne tarda-t-il pas à disparaître. Quant à la fatigue que devait amener cette promenade de deux heures sous un harnachement dont j'avais si peu l'habitude, elle était nulle. Mes mouvements, aidés par l'eau, se produisaient avec une surprenante facilité.

Arrivé à cette profondeur de trois cents pieds, je percevais encore les rayons du soleil, mais faiblement. A leur éclat intense avait succédé un crépuscule rougeâtre, moyen terme entre le jour et la nuit. Cependant, nous voyions suffisamment à nous conduire, et il n'était pas encore nécessaire de mettre les appareils Ruhmkorff en activité.

En ce moment, le capitaine Nemo s'arrêta. Il attendit que je l'eusse rejoint, et du doigt, il me montra quelques masses obscures qui s'accusaient dans l'ombre à une petite distance.

— "C'est la forêt de Pile Crespo", pensais-je, et je ne me trompais pas.

## CHAPITRE XVII

### UNE FORÊT SOUS-MARINE

Nous étions enfin arrivés à la lisière de cette forêt, sans doute une des plus belles de l'immense domaine du capitaine Nemo. Il la considérait comme étant sienne, et s'attribuait sur elle les mêmes droits qu'avaient les premiers jours du monde. D'ailleurs, qui lui eût disputé la possession de cette propriété sous-marine ? Quel autre pionnier plus hardi serait venu, la hache à la main, en défricher les sombres taillis ?

Cette forêt se composait de grandes plantes arborescentes, et des que nous eûmes pénétré sous ses vastes arceaux, mes regards furent tout d'abord frappés d'une singulière disposition de leurs ramures, — disposition que je n'avais pas encore observée jusqu'alors.

Aucune des herbes qui tapissaient le sol, aucune des branches qui hérissaient les arbrisseaux, ne rampait, ni ne se courbait, ni ne s'étendait dans un plan horizontal. Toutes montaient vers la surface de l'Océan. Pas de filaments, pas de rubans, si minces qu'ils fussent, qui ne se tinssent droit comme des tiges de fer. Les fuens et les limes se développaient suivant une ligne rigide et perpendiculaire, commandée par la densité de l'élément qui les avait produits. Immobiles, d'ailleurs, lorsque je les écartais de la main, ces plantes reprenaient aussitôt leur position première. C'était ici le règne de la sécurité.

Bientôt, je m'habituai à cette disposition bizarre, ainsi qu'à l'obscurité relative qui nous enveloppait. Le sol de la forêt était semé de blocs aigus, difficiles à éviter. La flore sous-marine m'y parut être assez complète, plus riche même qu'elle ne l'eût été sous les zones arc-

tiques ou tropicales, où ses produits sont moins nombreux. Mais pendant quelques minutes, je confondis involontairement les règnes entre eux, prenant des zoophytes pour des hydrophytes, des animaux pour des plantes. Et qui ne s'y fût pas trompé ? La faune et la flore se touchent de si près dans ce monde sous-marin !

J'observai que toutes ces productions du règne végétal de, tenaient au sol que par un empâtement superficiel. Dépouillées et racines, indifférentes au corps solide, sable coquillage, test ou gulla qui les supporte, elles ne lui demandent qu'un point d'appui, non de vitalité. Ces plantes ne procèdent que d'elles-mêmes, et le principe en leur existence est dans cette eau qui les soutient, qui les nourrit. La plupart, au lieu des feuilles, poussaient des lamelles de formes capricieuses, circonscrites dans une gomme restreinte de couleurs, qui ne comprenait que le rose, le carmin, le vert, l'olivâtre, le fauve et le brun. Je revis là, mais non plus desséchées comme les échantillons du *Nautilus*, des padines-paons, déployées en éventails qui semblaient solliciter la brise, des céranies écarlates, des laminaires allongeant leurs jeunes pousses comestibles, des héréocystées filiformes et fluxueuses, qui s'épanouissaient à une hauteur de quinze mètres, des bouquets d'acétabules, dont les tiges grandissent par le sommet, et nombre d'autres plantes pélagiennes, toutes dépouillées de fleurs. "Curieuse anomalie, bizarre élément, a dit un spirituel naturaliste, où le règne animal fleurit, et où le règne végétal ne fleurit pas !"

Entre ces divers arbrisseaux, grands comme les arbres des zones tempérées, et sous leur ombre humide, se massaient de véritables buissons à fleurs vivantes, des haies de zoophytes, sur lesquels s'épanouissaient des méandrinés zébrées de sillons tortueux, des cariophylles, jaunâtres à tentacules diaphanes, des touffes gazonnantes de zoanthaires, — et pour compléter l'illusion, — les poissons-mouches volaient de branches en branches, comme un essaim de colibets, tandis que de jaunes lépisacanthés, à la mâchoire hérissée, aux écailles aiguës, des dactyloptères et des monocentres, se levaient sous nos semblaient à une troupe de bécassines.

Vers une heure, le capitaine Nemo donna le signal de la halte. J'en fus assez satisfait pour mon compte, et nous nous étendîmes sous un berceau d'aldarées, dont les longues lamères amincies se dressaient comme des flèches.

Cet instant de repos me parut délicieux. Il ne nous manquait que le charme de la conversation. Mais impossible de répondre. J'approchai seulement ma grosse tête de cuivre de la tête de Conseil. Je vis les yeux de ce brave garçon briller de contentement, et en signe de satisfaction, il s'agita dans sa carapace de l'air le plus comique du monde.

Après quatre heures de cette promenade, je fus très étonné de ne pas ressentir un violent besoin de manger. A quoi tenait cette disposition de l'estomac, je ne saurais le dire. Mais, en revanche, j'éprouvais une insurmontable envie de dormir, ainsi qu'il arrive à tous les plongeurs. Aussi mes yeux se fermèrent-ils bientôt derrière leur épaisse vitre, et je tombai dans une invincible somnolence, que le mouvement de notre eau avait seul pu combattre jusqu'alors. Le capitaine Nemo et son robuste compagnon, étendus dans ce limpide cristal, nous donnaient l'exemple du sommeil.

Combien de temps restais-je ainsi plongé dans cet assoupissement, je ne puis l'évaluer ; mais lorsque je me réveillai, il me sembla que le soleil s'abaissait vers l'horizon. Le capitaine Nemo s'était déjà relevé, et je commençais à me déliter les membres, quand une apparition inattendue me remit brusquement sur les pieds.

A quelques pas, une monstrueuse araignée de mer, haute d'un mètre, me regardait de ses yeux louches, prête à s'élaner sur moi. Quoique mon habit de scaphandre fût assez épais pour me défendre contre les morsures de cet animal, je ne pus retenir un mouvement d'horreur. Conseil et le matelot du *Nautilus* s'éveillèrent en ce moment. Le capitaine Nemo montra à son compagnon le hideux crustacé, qu'un coup de crosse abattit aussitôt, et je vis les horribles puites du monstre se tordre dans des convulsions terribles.

Cette rencontre me fit penser que d'autres animaux, plus redoutables, devaient hanter ces fonds obscurs, et que mon scaphandre ne me protégerait pas contre leurs attaques. Je n'y avais pas songé jusqu'alors, et je résolus de me tenir sur mes gardes. Je supposais, d'ailleurs, que cette halte marquait le terme de notre promenade ; mais je me trompais, et, au lieu de retourner au *Nautilus*, le capitaine Nemo continua son audacieuse excursion.

Le sol se déprimait toujours, et sa pente, s'accusant davantage nous conduisit à de plus grandes profondeurs. Il devait être à peu près trois heures, quand nous atteignîmes une étroite vallée, creusée entre de hautes parois à pic, et située par cent cinquante mètres de

fond. Grâce à la perfection de nos appareils, nous dépassions ainsi de quatre-vingt-dix mètres la limite que la nature semblait avoir imposée jusqu'ici aux excursions sous-marines de l'homme.

Je dis cent cinquante mètres, bien qu'aucun instrument ne me permit d'évaluer cette distance. Mais je savais que, même dans les mers les plus limpides, les rayons solaires ne pouvaient pénétrer plus avant. Or, précisément, l'obscurité devint profonde. Aucun objet n'était visible à dix pas. Je marchais donc en tâtonnant, quand je vis briller subitement une lumière blanche assez vive. Le capitaine Nemo venait de mettre son appareil électrique en activité. Son compagnon l'imita. Conseil et moi nous suivîmes leur exemple. J'établis, en tournant une vis, la communication entre la bobine et le serpentín de verre, et la mer, éclairée par nos quatre lanternes, s'illumina dans un rayon de vingt-cinq mètres.

Le capitaine Nemo continua de s'enfoncer dans les obscures profondeurs de la forêt dont les arbrisseaux se raréfiaient de plus en plus. J'observai que la vie végétale disparaissait plus vite que la vie animale. Les plantes pélagiennes abandonnaient déjà le sol devenu aride, qu'un nombre prodigieux d'animaux, zoophytes, articulés, mollusques et poissons y pullulaient encore.

Tout en marchant, je pensais que la lumière de nos appareils Ruhmkorff devait nécessairement attirer quelques habitants de ces sombres couches. Mais s'ils nous approchèrent, ils se tinrent du moins à une distance regrettable pour des chasseurs. Plusieurs fois, je vis le capitaine Nemo s'arrêter et mettre son fusil en joue ; puis, après quelques instants d'observation, il se relevait et reprenait sa marche.

Enfin, vers quatre heures environ, cette merveilleuse excursion s'acheva. Un mur de rochers superbes et d'une masse imposante se dressa devant nous, entassement de blocs gigantesques, énorme falaise de granit, creusée de grottes obscures, mais qui ne présentait aucune rampe praticable. C'était les abords de l'île Crespo. C'était la terre.

Le capitaine Nemo s'arrêta soudain. Un geste de lui nous fit faire halte, et si désireux que je fusse de franchir cette muraille, je dus m'arrêter. Ici finissaient les domaines du capitaine Nemo. Il ne voulait pas les dépasser. Au delà, c'était cette portion du globe qu'il ne devait plus fouler du pied.

Le retour commença. Le capitaine Nemo avait repris la tête de sa petite troupe, se dirigeant toujours sans hésiter. Je crus voir que nous ne suivions pas le même chemin pour revenir au *Nautilus*. Cette nouvelle route, très raide, et par conséquent très pénible, nous rapprocha rapidement de la surface de la mer. Cependant, ce retour dans les couches supérieures ne fut pas tellement subit que la décompression se fit trop rapidement, ce qui aurait pu amener dans notre organisme des désordres graves, et déterminer ces lésions internes si fatales aux plongeurs. Très promptement, la lumière reparut et grandit, et, le soleil étant déjà bas sur l'horizon, la réfraction borda de nouveau les divers objets d'un anneau spectral.

À dix mètres de profondeur, nous marchions au milieu d'un essaim de petits poissons de toute espèce, plus nombreux que les oiseaux dans l'air, plus agiles aussi, mais aucun gibier aquatique, digne d'un coup de fusil, ne s'était encore offert à nos regards.

En ce moment, je vis l'arme du capitaine, vivement épaulée, suivre entre les buissons un objet mobile. Le coup partit, j'entendis un faible sifflement, et un animal retomba foudroyé à quelques pas.

C'était une magnifique loutre de mer, le seul quadrupède qui soit exclusivement marin. Cette loutre, longue d'un mètre cinquante centimètres, devait valoir un très grand prix. Sa peau, d'un brun marron en dessus, et argentée en dessous, faisait une de ces admirables fourrures si recherchées sur les marchés russes et chinois ; la finesse et le lustre de son poil lui assuraient une valeur minimum de deux mille francs. J'admire fort ce curieux mammifère à la tête arrondie et ornée d'oreilles courtes, aux yeux ronds, aux moustaches blanches et semblables à celles du chat, aux pieds palmés et unguiculés, à la queue touffue. Ce précieux carnassier, chassé et traqué par les pêcheurs, devient extrêmement rare, et il s'est principalement réfugié dans les portions boréales du Pacifique, où vraisemblablement son espèce ne tardera pas à s'éteindre.

Le compagnon du capitaine Nemo vint prendre la bête, la chargea sur son épaule, et l'on se remit en route.

Pendant une heure, une plaine de sable se déroula devant nos pas. Elle remontait souvent à moins de deux mètres à la surface des eaux. Je voyais alors notre image, nettement reflétée, se dessiner en sens inverse, et, au-dessus de nous, apparaissait une troupe identique, reproduisant nos mouvements et nos gestes, de tout point semblable,

en un mot, à cela près qu'elle marchait la tête en bas et les pieds en l'air.

Autre effet à noter. C'était le passage de nuages épais qui se formaient et s'évanouissaient rapidement ; mais en réfléchissant, je compris que ces prétendus nuages n'étaient dus qu'à l'épaisseur variable des longues lames de fond, et j'apercevais même les "moutons" écumeux que leur crête brisée multiplait sur les eaux. Il n'était pas jusqu'à l'ombre des grands oiseaux qui passaient sur nos têtes, dont je ne surpris le rapide effleurement à la surface de la mer.

En cette occasion, je fus témoin de l'un des plus beaux coups de fusil qui ait jamais fait tressaillir les fibres d'un chasseur. Un grand oiseau, à large envergure, très nettement visible, s'approchait en planant. Le compagnon du capitaine Nemo le mit en joue et le tira, lorsqu'il fut à quelques mètres seulement au-dessus des flots. L'animal tomba foudroyé, et sa chute l'entraîna jusqu'à la portée de de l'adroit chasseur qui s'en empara. C'était un albatros de la plus belle espèce, admirable spécimen des oiseaux pélagiens.

Notre marche n'avait pas été interrompue par cet incident. Pendant deux heures, nous suivîmes tantôt des plaines sablonneuses, tantôt des prairies de varechs, fort pénibles à traverser. Franchement, je n'en pouvais plus, quand j'aperçus une vague lueur qui rompaît, à un demi-mille, l'obscurité des eaux. C'était le fanal du *Nautilus*. Avant vingt minutes, nous devions être à bord, et là, je respirais à l'aise, car il me semblait que mon réservoir ne fournissait plus qu'un air très pauvre en oxygène. Mais je comptais sans une rencontre qui retarda quelque peu notre arrivée.

J'étais resté d'une vingtaine de pas en arrière, lorsque je vis le capitaine Nemo revenir brusquement vers moi. De sa main vigoureuse, il me courba à terre, tandis que son compagnon en faisait autant de Conseil. Tout d'abord, je ne sus trop que penser de cette brusque attaque, mais je me rassurai en observant que le capitaine se couchait près de moi et demeurait immobile.

J'étais donc étendu sur le sol, et précisément à l'abri d'un buisson de varech, quand, relevant la tête, j'aperçus d'énormes masses passer bruyamment en jetant des lueurs phosphorescentes.

Mon sang se glaça dans mes veines ! J'avais reconnu les formidables squales qui nous menaçaient. C'était un couple de titoréas, requins terribles, à la queue énorme, au regard terne et vitreux, qui distillent une matière phosphorescente par des trous percés autour de leur museau. Monstreuses mouches à feu, qui broient un homme tout entier dans leurs mâchoires de fer ! Je ne sais si Conseil s'occupait à les classer, mais pour mon compte, j'observais leur ventre argenté, leur gueule formidable, hérissée de dents, à un point de vue peu scientifique, et plutôt en victime qu'en naturaliste.

Très heureusement, ces voraces animaux y voient mal. Ils passèrent sans nous apercevoir, nous effleurant de leurs nageoires brunnâtres, et nous échappâmes, comme par miracle, à ce danger plus grand, à coup sûr, que la rencontre d'un tigre en pleine forêt.

Une demi-heure après, guidés par la traînée électrique, nous atteignions le *Nautilus*. La porte extérieure était restée ouverte, et le capitaine Nemo la referma, dès que nous fûmes rentrés dans la première cellule. Puis, il pressa un bouton. J'entendis manœuvrer les pompes au-dedans du navire, je sentis l'eau baisser autour de moi, et, en quelques instants, la cellule fut entièrement vidée. La porte intérieure s'ouvrit alors, et nous passâmes dans le vestiaire.

Là, nos habits de scaphandre furent retirés, non sans peine, et, très harassé, tombant d'inanition et de sommeil, je gagnai ma chambre, tout émerveillé de cette surprenante excursion au fond des mers.

## CHAPITRE XVIII

### QUATRE MILLE LIEUES SOUS LE PACIFIQUE

Le lendemain matin, 18 novembre, j'étais parfaitement remis de mes fatigues de la veille, et je montai sur la plate-forme, au moment où le second du *Nautilus* prononçait sa phrase quotidienne. Il me vint alors à l'esprit qu'elle se rapportait à l'état de la mer, ou plutôt qu'elle signifiait : " Nous n'avons rien en vue."

# HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

3

—Tu n'auras pas seulement une blouse, fit-elle attendrie, tu auras tout plus beau que les autres. Ne vous inquiétez donc pas tant, madame Madeleine, cet enfant a du cœur; avec du cœur on fait son chemin.

Ainsi parla cette brave femme, que je regarderai toujours comme ma mère. Et huit jours après, j'avais de beaux habits pour ma première communion, des habits un peu grands, pour servir longtemps. Toute la maison était dans la joie.

Ces choses lointaines me sont revenues tout à l'heure, et j'en ai pleuré!—C'étaient les derniers beaux jours de l'école, maintenant une autre vie, d'autres soins allaient commencer: la vie d'apprentissage, où l'on ne travaille pas seulement pour soi, mais pour un maître, où l'on est forcé de s'appliquer toujours et de songer à l'avenir.

## VII

Deux ou trois jours après ma première communion, la mère Balais me demanda si j'aimais plus un métier qu'un autre. Nous étions justement à déjeuner. Je lui répondis que celui qui me plaisait le plus, c'était l'état de menuisier, parce que rien ne me faisait plus plaisir à voir que de beaux meubles, de grandes commodes, des armoires bien polies, des cadres en vieux noyers, et d'autres objets pareils.

Cela lui plut.

—Je suis contente, me dit-elle, que tu aies fait un choix, car ceux qui prennent le premier métier venu montrent qu'ils n'ont d'idée pour aucun. Et quand on est décidé,—fit-elle en se levant,—autant partir tout de suite. Mets ton habit, Jean-Pierre je vais te conduire chez le maître menuisier Nivoi, près de la fontaine. Tu ne pourras jamais être en meilleures mains. Nivoi connaît la menuiserie mieux que pas un autre de la ville. C'est un homme de bon sens; il a fait son tour de France, il est même resté cinq ou six ans à Paris. Je suis sûre que pour me faire plaisir, il te recevra d'emblée.

Je connaissais le père Nivoi depuis longtemps, avec sa veste de drap gris à larges poches carrées, où se trouvaient d'un côté le mètre ou le tire-ligne, et de l'autre la grande tabatière en carton. Sa figure franche, ouverte, ses petits yeux malins me plaisaient. Je n'aurais pas choisi d'autre maître, et je m'habillai bien vite, pendant que la mère Balais mettait son châle.

Nous sortîmes quelques instants après, sans autres réflexions, et nous arrivâmes bientôt chez M. Nivoi, qui possédait une petite auberge à côté de son atelier, en face du magasin de bois et de la fontaine.

L'auberge avait pour enseigne deux chopes de bière mousseuse; elle était toujours pleine de hussards, qui chantaient pendant que la scie et le rabot allaient en cadence.

Nous entrâmes dans l'atelier vers neuf heures. M. Nivoi en train de tracer de grandes lignes à la craie rouge sur une planche, fut tout étonné de nous voir.

—Hé! c'est la mère Balais! dit-il. Est-ce que la baraque tombe ensemble? En avant les chevilles!

—Non, la baraque est encore solide, répondit la mère Balais en riant. Je viens vous demander un autre service.

—Tout ce qui vous plaira, dans les choses possibles, bien entendu.

—Je le savais, dit la mère Balais; je comptais sur vous. Voici Jean-Pierre que vous connaissez... le fils de Nicolas Clavel, de Saint-Jean-des-Choux que je regarde comme mon propre enfant. Eh bien! il voudrait apprendre votre état; il est plein de bonne volonté, de courage, et, si vous le recevez, je suis sûre qu'il fera son possible pour vous contenter.

—Ah! ah! dit le père Nivoi d'un air grave et pourtant de bonne humeur, est-ce vrai, Jean-Pierre?

—Oui, M. Nivoi, je promets de vous contenter, si c'est possible...

—Avec moi, c'est toujours possible, dit le vieux menuisier en déposant sa grande règle sur l'établi, et criant à la porte du cabaret:

—Marguerite! Marguerite!

Aussitôt, la femme de M. Nivoi, une femme assez grande, de bonne mine, habillée à la mode des paysans ouvrit la porte et demanda:

—Qu'est-ce que c'est, Nivoi?

—Tu vas tirer une bonne bouteille de rouge, et tu la porteras dans la chambre, là-haut, avec deux verres. Mme Balais et moi nous sommes en affaire, nous avons besoin de causer.

La femme descendit à la cave; et comme l'ouvrier de M. Nivoi, Michel Jâry, sec, maigre, décharné, la figure longue et pâle, cessait de raboter pour nous écouter, M. Nivoi lui dit:

—Hé! Michel, ce n'est pas pour toi que je fais monter la bouteille; tu peux continuer sans gêne, Mme Balais ne t'en voudra pas à cause du bruit, ni moi non plus.

Il dit cela d'un air sérieux, en prenant une bonne prise; et sa femme étant alors sur la porte, sur le petit escalier de bois, avec les deux verres et la bouteille:

—Mère Balais, fit-il, je vous montre le chemin.

Ils montèrent ensemble dans la chambre qui se trouvait à côté de l'escalier, au-dessus, en forme de colombier. Elle avait une lucarne, et le vieux menuisier, de cette lucarne, en vidant sa bouteille le coude sur la table, voyait tout ce qui se passait en bas. C'est là qu'il restait une partie des matinées, avec son ami, le vieux géomètre Panard, causant de différentes choses. Ils s'aimaient comme des frères! Et lorsqu'ils avaient vidé leur bouteille chez Nivoi, vers onze heures, ils allaient vider une autre bouteille chez Panard, qui possédait aussi une auberge sur la grande route.

Chez Nivoi, Panard payait la bouteille devant la femme, et Nivoi mettait les douze sous dans sa poche, et chez Panard, Nivoi payait la bouteille, et Panard mettait les douze sous dans sa poche; par ce moyen, les femmes étaient toujours contentes en pensant: "C'est l'autre qui paye, nous avons les douze sous! Avec ces douze sous, ils vidaient leurs caves à tous les deux, sans avoir de trouble dans leur ménage. Et cela montre bien que l'argent n'est pas aussi nécessaire qu'on pense, et qu'avec une trentaine de sous on pourrait faire rouler le commerce.

Mais tout cela n'empêchait pas M. Nivoi d'être un excellent menuisier, un homme d'esprit et de bon sens, qui ne se souciait pas de devenir riche, parce qu'il savait bien que nous finissions tous par aller derrière la baseule, les pieds en avant. Son ami Panard avait les mêmes idées. Je les ai toujours regardés comme des gens très-respectables, amateurs de bon vin.

La mère Balais et M. Nivoi étaient donc montés dans la chambre; moi je restais en bas avec Jâry, qui continuait à raboter, allongeant ses grands bras maigres d'un air de mauvaise humeur.

Je vis tout de suite que nous ne serions pas bons camarades, car au bout d'un instant, s'étant arrêté pour ajuster le rabot, il me dit en donnant de petits coups sur la tête du tranchet:

—Allons apprenti, commence par ramasser les copeaux et mets-les dans ce panier.

Je devins tout rouge, et je lui répondis au bout d'un instant:

—Si M. Nivoi veut de moi, je reviendrai cette après-midi, et je ramasserai les copeaux.

—Ah! tu as peur de salir tes beaux habits, fit-il en riant. C'est tout simple: quand on s'appelle M. Jean-Pierre, qu'on est le premier à l'école, qu'on connaît l'orthographe, et qu'on porte chapeau, de se baisser, ça fait mal aux reins.

Il me dit encore plusieurs autres choses dans le même genre; comme je ne répondais pas, tout à coup la voix du père Nivoi se mit à crier de la lucarne:

—Hé! dis-donc, Jâry, mêle-toi de ce qui te regarde. Je ne te donne pas quarante sous par jour pour observer si l'on a des chapeaux ou des casquettes. Tu devrais être honteux d'emmoyer un enfant qui ne te dit rien. Est-ce que c'est sa faute, s'il n'est pas aussi bête que toi?

Aussitôt Jâry se remit à raboter avec fureur; et quelques instants après la mère Balais et M. Nivoi redescendirent l'escalier.

—Eh bien! c'est entendu, disait M. Nivoi; Jean-Pierre viendra tout de suite après dîner et son apprentissage commencera. Je le prends pour quatre ans. Les deux premières années, il ne me servira pas beaucoup, mais les deux autres seront pour les frais d'apprentissage.

—Si vous voulez un écrit ? dit la mère Balais.

—Allons donc ! entre nous un écrit, s'écria le vieux menuisier. Est-ce que je ne vous connais pas ?

Ils traversaient alors l'atelier.

" Arrive, Jean-Pierre ", me dit la mère Balais.

Et nous sortîmes ensemble.

Dans la rue, M. Nivoi fit quelques pas avec nous, en expliquant que je devais arriver chaque matin à six heures en été, à sept en hiver ; — que j'aurais une heure à midi pour aller dîner, et que le soir à sept heures je serais libre ainsi que toutes les journées des dimanches et grandes fêtes.

Ces choses étant bien entendues, il rentra dans l'atelier, et nous retournâmes chez nous.

### VIII

Durant six ans, je restai chez le père Nivoi. Que de travail, que de tristesse, et pourtant que de bonheur aussi pendant ces longues années d'apprentissage ! Tout revit en moi, tout se réveille ! J'entends le rabot courir, la scie crier, le marteau résonner sous le grand toit de l'atelier ; j'entends les verres tinter au cabaret voisin, les hussards chanter " *Nu avant, Fanfan la Tulipe !* " je vois les copeaux rouler sous l'établi ; je les repousse du pied, les joues et le front couverts de sueur.

Et le grand Jâry, cet être pâle, maigre, les cheveux ébouriffés, je le vois aussi, je l'entends me donner des ordres : " Apprenti, le rabot ! Apprenti, les clous ! Enlève-moi cette sciure, apprenti, et plus vite que ça. Qu'est-ce que c'est ? tu te mêles d'ajuster... Ha ! ha ! de bel ouvrage ! Comme c'est raboté !... Comme c'est scié !... Le patron va gagner gros avec toi... Il n'a qu'à faire venir du gros chêne, pour t'apprendre à massacrer ! "

Ainsi de suite. Et toujours de la mauvaise humeur, toujours des coups de coude en passant.

" Ote-toi de là. tu ne fais rien de bon ! "

Quelle patience, mon Dieu ! quelle bonne volonté d'apprendre il faut avoir, pour vivre avec des gueux pareils, sans foi ni loi, sans cœur ni honneur ! Plus l'ouvrage est bon, plus ils le trouvent mauvais, plus l'envie leur aigrit le sang, plus ils verdissent et jaunissent. S'ils osaient vous attaquer !... Mais le courage leur manque. Pauvres diables !... pauvres diables !...

Voilà pourtant la vie, voilà le soutien qu'il faut attendre dans ce bas monde.

Le père Nivoi voyait la jalousie de ce mauvais gueux, et quelquefois il s'écriait :

" Hé ! Michel, tâche donc d'être plus honnête avec Jean-Pierre. Tu n'as pas toujours été malin pour raboter une planche et pour enfoncer un clou ; ça ne t'es pas venu tout seul... Il t'a fallu des années et des années. Et malgré tout, tu n'es pas encore le grand chambellan du rabot et de l'équerre, comme on disait sous l'autre ; tu n'as pas encore deux clefs dans le dos, qui marquent ta grandeur. S'il avait fallu attendre sur toi pour inventer les chevilles, on aurait attendu longtemps. Je te défends d'être grossier avec l'apprenti ; je ne veux pas de ça... Tu m'entends ? "

Malheureusement, le brave homme n'était pas toujours à l'atelier ; il avait des entreprises en ville, et Jâry le voyait à peine dehors, qu'il se vengeait sur moi d'avoir été forcé d'entendre ses remontrances.

Au milieu de ces misères, j'avais pourtant quelques instants de bonheur, et mon attachement pour la mère Balais augmentait toujours.

Il ne s'était pas encore passé six mois, que M. Nivoi m'avait permis d'emporter des copeaux à la maison. J'en mettais dans mon tablier tant qu'il pouvait en parler. Avec quelle joie je criais sous la porte :

" Mère Balais, voici des copeaux ! nous pouvons faire bon feu, le bois ne va plus manquer ! "

Elle, voyant la joie de mon cœur, faisait semblant de regarder ces copeaux comme grand'chose.

" Je n'ai jamais vu d'aussi belle flamme, disait-elle. Et puis, ça chauffe, Jean-Pierre, que c'est un véritable plaisir. "

Un peu plus tard, au bout de l'année, connaissant un peu l'état, j'avais arrangé le fruitier d'une manière admirable, par couches de lattes bien solides. C'est à cela que je passais mes dimanches. Et, plus tard encore, la famille Dubourg ayant loué dans les environs de la ville un petit jardin, c'est moi qui construisis leur gloriollette ; c'est moi qui posai la petite charpente et qui garnis l'intérieur de paillassons, en croisant dehors le treillage par les plantes grimpanes.

La petite Annette venait me voir et trouvait tout très-beau ; madame Madeleine elle-même me faisait des compliments, et la mère Balais disait sans gêne :

" Jean-Pierre sera le meilleur ouvrier de Saverne ; il sera même trop bon pour ce pays. C'est dans les capitales que les maîtres ouvriers doivent aller ; c'est là qu'ils s'élèvent et qu'ils finissent par épouser la fille d'un riche fabricant, soit en clavecins, soit en meubles rares de toute sorte : armoires, commodes, volières. J'ai vu cela cent fois, particulièrement à Vienne en Autriche, et à Berlin, où les gens riches ont l'usage de marier leurs filles avec des ouvriers de bon sens. "

Elle voyait tout en beau, parce qu'elle m'aimait.

Les Dubourg, contents de leur gloriollette ne répondaient rien ; mais je voyais pourtant aux yeux de madame Madeleine qu'elle trouvait ces éloges trop grands, et qu'elle aurait bien voulu pouvoir en rabattre.

Ce qui fâchait le plus Jâry contre moi, c'étaient les copeaux ; car jusqu'alors lui seul les avait pris, pour les donner à l'une de ses connaissances de la ruelle des Aveugles. Enfin on ne peut pas contenter tout le monde.

Cela dura bien un an de la sorte. Je n'étais pas encore bien adroit dans notre métier, mais assez souvent M. Nivoi m'avait chargé de faire de petits meubles, comme les cassines qu'on nous commandait au collège, et toujours, il avait paru content.

" C'est bien, Jean-Pierre, disait-il, cela peut aller ; il manque encore la dernière main. Voici des jointures qui ne sont pas assez serrées, cette charnière est trop lâche... la serrure a pris trop de bois... Mais pour un apprenti, cela marche très-bien. "

Naturellement Jâry, ces jours-là, se montrait encore plus mauvais qu'à l'ordinaire ; aussitôt le maître sorti de l'atelier, il tournait en moquerie ses compliments et traitait mon ouvrage de savate. S'il avait pu tout casser et détraquer, il l'aurait fait volontiers ; mais il n'osait pas, et regardait seulement en levant ses deux épaules maigres, et disait :

" Ah ! le beau chef-d'œuvre ! Ecoutez comme ça s'ouvre, comme ça se ferme ! "

Il faisait aller le couvercle en répétant :

" Crie ! crac ! c'est un meuble à musique... Ça crie... ça chante... ça possède tous les agréments ensemble. On peut mettre des livres dans la cassine, et jouer en même temps de la musique au professeur... Continue, Jean-Pierre, tu promets, tu promets ! "

Il soufflait dans ses joues, et se tenait les deux mains sur les côtes, comme pour s'empêcher de rire.

On pense si j'étais indigné ; je voyais sa méchanceté. Si je n'avais pas eu tant d'égards pour M. Nivoi, pour la mère Balais et tout le monde, j'aurais dit à ce gueux ce que je pensais de lui.

J'avais bien de la peine à me contenir, mais un beau matin la coupe fut pleine, et je vais vous raconter les choses en détail, parce qu'il faut tout expliquer, pour que les honnêtes gens voient clairement de quel côté se trouvent les torts, et qu'ils se disent en eux-mêmes : " C'était trop... cela ne pouvait pas durer... nous en aurions fait autant. "

Voici donc comment la chose finit.

Au commencement de ma troisième année d'apprentissage, quelques jours avant la Sainte-Anne, qui tombe le 27 juillet, un soir, au moment de partir, M. Nivoi me dit, après avoir regardé mon travail :

" Jean-Pierre, je suis content de toi, tu m'as rendu déjà de véritables services, et je veux te montrer ma satisfaction. Dis-moi ce qui peut te faire plaisir. "

En attendant ces paroles, je sentis mon cœur battre. Jâry, qui pendait son tablier et sa veste de travail au clou, se retourna pour écouter. J'aurais bien su quoi répondre, mais je n'osais pas. Et comme j'étais là tout troublé, le père Nivoi me dit encore :

" Hé ! tu n'as jamais rien reçu de moi, Jean-Pierre ! "

En même temps il tirait de sa poche une grosse pièce de cinq francs, qu'il faisait sauter dans sa main, en disant :

" Est-ce qu'une pièce de cinq francs ne t'irait pas, pour faire le garçon ? Réponds-moi hardiment ; qu'est-ce que tu penses d'une pièce de cinq francs dans la poche de Jean-Pierre ! "

Mon trouble augmentait, parce que depuis longtemps j'avais une autre idée, une idée qui me paraissait magnifique, mais qui devait coûter cher. Je n'osais pas la dire, pourtant, à la fin, ramassant tout mon courage, je répondis :

" Monsieur Nivoi, mon plus grand bonheur, est d'abord de savoir si vous êtes content de moi ; oui, ce serait une grande joie, principalement à cause de la mère Balais... "



—Sans doute, sans doute, fit-il attendri ; mais toi, qu'est-ce que tu voudrais, qu'est-ce que tu pourrais désirer ?

—Eh bien ! monsieur Nivoi... Mais je n'ose pas ?

—Quoi ?

—Eh bien, ce qui me ferait le plus de plaisir, ce serais de montrer de mon travail à la mère Balais."

Et comme M. Nivoi écoutait toujours :

" Nous avons à la maison une vieille table qui boite, lui dis-je, une table ronde et pliante ; il faut mettre quelque chose sous un pied, pour l'empêcher de boiter. Et si c'était un effet de votre bonté de m'en laisser faire une autre, elle arriverait juste pour la Sainte-Anne.

—Oh ! oh ! s'écria le père Nivoi d'un air à moitié de bonne humeur, à moitié fâché, sais-tu bien ce que tu me demandes ? Une table, une table ronde ; du vieux noyer encore, bien sûr ?

—Oh non ! en chêne.

—En chêne... c'est bon... en chêne... mais... et ton travail pendant huit jours, dix jours, tu comptes ça pour rien !

—Oh ! je travaillerais le soir, monsieur Nivoi, je reviendrais après la journée deux ou trois heures."

Alors il parut réfléchir et toussa deux ou trois fois dans sa main sans répondre, et seulement ensuite il dit :

" C'est pour la fête de la mère Balais ?

—Oui.

—Et cette idée t'est venue comme ça ?

—Oui, ce serait mon plus grand bonheur.

—Eh bien ! soit, fit-il, j'y consens ; tu travailleras le soir, et je te laisse le choix du bois. Arrive, il ne fait pas encore nuit, entrons au magasin."

Aussitôt Jâry sortit et nous entrâmes au magasin. Il y avait de belles planches, et je regardais du vieux poirier qui m'aurait bien convenu, mais c'était trop cher. Je venais de prendre du chêne, quand M. Nivoi s'écria :

" Bah ! puisque nous sommes en train de faire de la dépense, autant que ce soit tout à bien. Moi, Jean-Pierre, à ta place, je choisirais ce poirier."

Cela me fit une joie si grande, que je ne pus seulement pas répondre : je pris la planche sur mon épaule, et nous rentrâmes dans l'atelier, où je la posai contre le mur. Tout ce que j'avais souhaité depuis deux ans arrivait. Je me représentais le bonheur de la mère Balais.

Je voyais déjà dans cette planche les quatre pieds, le dessus, le tour : je voyais que ce serait très beau, que j'en aurais même de reste, et tout cela me serrait le cœur à force de contentement et d'attendrissement. Il ne m'était jamais rien arrivé de pareil ; et dans le moment où je sortais en refermant l'atelier, M. Nivoi, qui voyait sur ma figure tout ce que je pensais, me demanda :

" Est-ce que tu reviendras travailler ce soir ?

—Oh ! oui, M. Nivoi, si vous voulez bien.

—Bon, bon, on mettra de l'huile dans la lampe."

Je retournai chez nous tellement heureux, que j'arrivai dans notre petite allée sans le savoir. Je ne pensais plus qu'à ma table, et, tout de suite après le souper, j'allai prendre mes mesures et me mettre au travail.

Le plan de cette table était si bien dans ma tête que, au bout du troisième jour, toutes les pièces se trouvaient découpées et dégrossies ; il ne fallait plus que les assembler, les raboter et les polir. M. Nivoi, deux ou trois fois le soir, vint me voir à l'œuvre ; il examinait chaque pièce l'une après l'autre sur toutes les faces, en fermant un œil, et finalement il me dit :

" Eh bien ! Jean-Pierre, maintenant que l'ouvrage avance, je dois te dire que tu as joliment profité de tes deux ans d'apprentissage, et que, pour être juste, au lieu de recevoir du vieux poirier, c'est toi qui me devrais encore du retour."

Je pétillais de joie, cela m'entraînait jusque dans les cheveux.

" Enfin, dit-il, j'espère que tu me récompenseras par ton travail.

—M. Nivoi, je serai votre ouvrier tant que vous voudrez ! m'écriai-je ; je ne mérite pas vos bontés.

—Tu les mérites cent fois, dit-il ; tu es un bon ouvrier, un brave cœur, et, si tu continues, tu seras un honnête homme. Va, mon enfant, la mère Balais sera contente, et je le suis aussi."

Il sortit alors, et cette nuit j'avancai tellement l'ouvrage, que toutes les pièces étaient jointes vers les dix heures, excepté le dessus. Le lendemain je fis le dessus ; je repassai tout à la couronne de préle, et j'appliquai le vernis pour commencer à polir la nuit suivante.

Personne ne savait rien de tout cela chez nous ; la surprise et la joie devaient en être d'autant plus grandes. Mon cœur nageait de

bonheur. Je n'avais qu'une crainte, c'était qu'on apprit quelque chose par hasard ; et plus le moment approchait, plus mon inquiétude et ma satisfaction augmentaient.

Jâry, durant ces huit jours, n'avait rien dit, seulement il serrait les dents et me regardait d'un mauvais œil. Moi, je ne disais rien non plus.

Ma table déjà construite se trouvait dans un coin éloigné de l'établi. En entrant, le matin du jour où je devais commencer à polir, je regarde pour voir si le vernis avait séché, et qu'est-ce que j'aperçois ? un trou gros comme les deux poings dans la planche du milieu sur le bord.—Je devins tout pâle, et je tournai la tête. Jâry riait en dessous.

" Qu'est-ce qui a fait ça ? lui dis-je.

—C'est le gros rabot, répondit-il en éclatant de rire ; il ne faut pas mettre les beaux ouvrages sous la planche aux rabots, parce que quand les rabots tombent, ils font des trous.

—Et qu'est-ce qui a fait tomber le gros rabot ?

—C'est moi, dit-il en riant plus fort ; j'en avais besoin."

A peine avait-il répondu : " C'est moi ! " que je tombai sur le gueux comme un loup. J'avais la tête de moins que lui, ses mains étaient larges deux fois comme les miennes, mais du premier coup il fut culbuté, les jambes par-dessus la tête, et je lui posai les genoux sur la poitrine, pendant qu'il me serrait en criant :

" Ah ! brigand... ah ! tu oses !..

—Oui, j'ose, lui dis-je," en écumant et lui donnant des coups terribles sur la figure.

Nous roulions dans les copeaux, il allongeait ses larges mains calluses pour m'étrangler ; mais ma fureur était si grande, que malgré sa force j'avais presque fini par l'assommer, lorsque le père Nivoi et trois hussards accoururent à nos cris, et m'arrachèrent de dessus lui, comme un de ces dogues qu'il faut mordre pour les faire lâcher. Ils me tenaient en l'air par les bras et les jambes, j'avais des tremblements et des frémissements.

Le grand Jâry se leva en criant :

" Je te rattraperai ! "

Mais à peine avait-il dit : " Je te rattraperai ! " que je me lâchai d'une secousse, et que je le bousculai sous la table comme une plume. Il criait :

" A l'assassin !.. à l'assassin !.."

Il fallut m'arracher encore une fois, et m'entraîner dans la chambre voisine. Le père Nivoi demandait :

" Qu'est-ce que c'est ? "

Alors, fondant en larmes, je lui dis :

" Il a cassé ma table par exprès.

—Ah ! il a cassé ta table ! fit-il ; le gueux... le lâche !.. Ah ! il a cassé ta table exprès... Eh bien ! tu as bien fait Jean-Pierre. Mais il peut se vanter d'en avoir reçu... Voilà pourtant la colère d'un honnête homme qu'on vole."

Les hussards me regardaient tout surpris et se disaient entre eux :

" Tonnerre ! c'est pire qu'un chat sauvage ! "

La femme de M. Nivoi venait de porter dans l'atelier un baquet d'eau fraîche, où Jâry se lavait la figure. Je l'entendais gémir ; il disait :

" Je ne travaillerai plus avec ce brigand, il a voulu m'assassiner. "

En même temps, il sanglotait comme un lâche, et M. Nivoi étant retourné le voir, lui dit :

" Tu as reçu ton compte... c'est bien fait. Tu ne veux plus travailler avec cet enfant, tant mieux ! C'est une bonne occasion pour moi d'être débarrassé d'un envieux, d'un imbécile. Va te faire panser chez M. Harvig. Tu pourras revenir ce soir ou demain, si tu veux, pour recevoir ton arriéré. Mais tu ne rentreras pas dans l'atelier ; tu viendras dans cette chambre, car si Jean-Pierre te voyait, il te déchirerait.

—Lui ! cria Jâry.

—Oui, lui ! Ne crie pas si haut, il est encore là ; les hussards le retiennent, mais il pourrait s'échapper. "

Nous n'entendîmes plus rien ! Quelques instants après, M. Nivoi revint en disant :

" Le gueux est parti. J'ai regardé le trou de la table ; nous allons changer tout de suite la planche du milieu, Jean-Pierre, et demain tout sera prêt pour la fête de la mère Balais. Ainsi console-toi, sois content, tout peut être réparé ce soir. "

Je me remis alors, et je fus bien étonné de voir que j'avais battu le grand Jâry. Je pensai en moi-même : " Ah ! si j'avais su cela plus tôt, tu ne m'aurais pas tant ennuyé depuis deux ans, mauvais gueux ! J'aurais commencé par où j'ai fini ; mais il vaut mieux tard que jamais. "

## IX

Tout marche avec le temps. Ma grande bataille contre Jary était passée depuis quelques mois ; un autre compagnon, un joyeux Picard, qui riait, chantait et rabotait tout à la fois avait remplacé le gueux : nous vivions comme des frères.

M. Nivoi me donnait alors la moitié de la journée d'un ouvrier, sept francs cinquante centimes par semaine, que je remettais le samedi soir à la mère Balais, avec quel bonheur, je n'ai pas besoin de le dire ; mais elle me forçait toujours de garder quelques sous pour le dimanche :

“ Un ouvrier doit avoir quelque chose dans sa poche, disait-elle ; il ne doit pas être comme un enfant. Si l'occasion se présente d'accepter un verre de vin il doit pouvoir le rendre. ”

Je comprenais qu'elle avait raison, et je ne restais en arrière avec personne. Il m'arrivait même d'aller danser les dimanches hors de la ville, au *Panier-Fleuri*. Nous prenions du bon temps ; les filles de Saint-Witt, de Dosenheim ou d'ailleurs, en rentrant des vêpres, ne manquaient jamais de s'arrêter-là ; quelques filles de Saverne y venaient aussi ; la clarinette, le trombone, le fifre, les éclats de rire et le bruit des canettes retentissaient sous les pommiers en fleurs.

Que voulez-vous ? C'est la jeunesse ! Ceux qui veulent qu'on ait toujours été majestueux, ne se souviennent de rien. Moi, j'aimais à danser, et puis, en rentrant le soir, à rêver tantôt à Marguerite, tantôt à Christine.

Une chose qui m'étonne, c'est que dans ce temps je ne songeais plus à la petite Annette ; nous étions devenus en quelque sorte étrangers l'un à l'autre ; je la regardais comme une demoiselle ; elle me regardait peut-être comme un simple ouvrier, je n'en sais rien. C'était une personne un peu fière, attachée à ses devoirs, et ricuse tout de même. De temps en temps, par exemple, le soir, en me voyant revenir du travail, elle me criait :

“ Hé ! Jean-Pierre, arrive donc, nous avons des beignets. Arrive ! ”

Elle m'en apportait de tout chauds, en disant d'un air joyeux :

“ Ouvre la bouche. ”

C'était comme au premier temps de la jeunesse. Mais les dimanches elle se mettait bien ; elle ne faisait plus attention à Jean-Pierre en bras de chemise, et semblait se considérer comme au-dessus d'un menuisier, d'un charpentier ou de tous autres gens de métiers. — Jamais elle ne venait au *Panier-Fleuri*.

Moi, je m'imaginai avoir de l'amour pour la fille du garde champêtre Passauf, la grande Lisa, que j'avais distinguée, Dieu sait pourquoi ! Je la promenais même autour du jardin après chaque valse, en me disant :

“ C'est mon amoureuse ! ”

Voilà comment on se forge des idées ! Et deux ou trois mois après, quand Lisa Passauf partit pour aller en condition à Paris avec sa sœur, je me regardai comme un être désespéré. Je m'écriais en moi-même :

“ Jean-Pierre, tu ne connais pas ton désespoir, c'est le bonheur de ta vie qui vient de partir ! ”

Mais huit jours après j'avais une autre danseuse, Charlotte Mériaux, la fille au jardinier, et huit jours après encore une autre.

Au commencement de l'été suivant, mes années d'apprentissage étant finies, je reçus la journée entière de l'ouvrier ; l'aisance entra dans notre petite chambre du troisième. La mère Balais disait que nous achèterions notre blé nous-mêmes à la halle, que nous ferions cuire notre pain chez le boulanger Chanoine, et que nous aurions une petite règle pour marquer les miches.

Elle voulait aussi faire ses provisions de légumes secs, avoir des pommes de terre à la cave et du bois au grenier ; car de tout acheter en détail, cela revient trop cher.

J'étais heureux de voir que, au lieu de rester à la charge de cette brave femme, ma seconde mère, j'allais enfin lui devenir utile et soutenir ses vieux jours. Oui, cette satisfaction dépassait toutes les autres.

Deux ans se passèrent de la sorte, sans rien amener de nouveau ; mais en 1847, les changements, les grands changements arrivèrent. On rencontre des années pareilles dans la vie. Tout ce qu'on avait senti n'était rien. Cela ressemble à ces graines abandonnées sous la terre ; on ne les voit pas, elles sont comme mortes ; mais tout à coup le printemps arrive et les voilà qui s'étendent vers le ciel.

Je me souviens que, juste au commencement du printemps, un matin que je travaillais avec le Picard en chantant et rabotant, nos trois fenêtres ouvertes sur la petite place de la Fontaine ; je me souviens que de temps en temps nous regardions les servantes arriver en petite jupe, la cruche ou le cuveau sous le bras, et se mettre à causer entre elles, en attendant leur tour. Le temps était très beau, la fontaine brillait au soleil comme un miroir ; des files de vaches et de bœufs venaient s'abreuver, et puis levaient leurs musles roses, d'où l'eau tombait goutte à goutte comme de véritables diamants, ou bien ils se sauvaient en dansant et levant les jambes de derrière, ce qui faisait pousser des cris aux servantes. Des enfants venaient aussi faire boire des chevaux et galopaient au milieu de tout cela : les fouets claquaient, les filles caquetaient et le Picard disait de bonne humeur :

“ Voici la grosse Rosalie, la servante du cafetier, avec sa cruche. Ha ; ha ! ha ! la gaillarde ! Regarde ces bras, Jean-Picard ; voilà ce qu'on peut appeler une belle femme ! Et l'autre donc, la fille du cordonnier ; celle-là connaît toutes les histoires de la ville, elle en a pour deux heures avant de remplir sa cruche. ”

Ensuite, tout en chantant, nous nous remettions à travailler. Le spectacle, les coups de fouet, les beuglements, les éclats de rire et les cris allaient leur train.

Et dans un de ces moments où nous regardions en reprenant haleine, de bien loin, du côté de la halle, je vois venir une jeune fille que je ne connaissais pas ; elle avait une robe lilas, elle était en cheveux, elle s'avancait d'un bon petit pas, et longtemps d'avance je me disais :

“ Quelle jolie fille ! qu'elle est bien mise, et comme elle est bien faite ! comme elle marche bien ! ”

J'ouvrais les yeux, pensant : “ Je ne l'ai jamais vue, elle n'est pas de Saverne ; mais c'est pourtant une ouvrière. Ce n'est pas une dame. ”

Plus je la regardais, moins je la reconnaisais, quand tout à coup je vis que c'était Annette. Elle portait de l'ouvrage dans notre rue à la dame de M. le commandant Tardieu ; et je m'aperçus alors pour la première fois qu'elle était belle, qu'elle avait de beaux yeux bleus, des cheveux noirs très beaux, des joues fraîches et riantes, enfin qu'elle était tout ce que j'avais vu de plus agréable. Cela me surprit tellement, que je recommençai tout de suite à pousser le rabot, dans un grand trouble, pour n'avoir pas l'air de l'avoir vue.

Et comme j'étais là, penché sur mon ouvrage, Annette en passant, — ce qui n'était jamais arrivé, — regarda dans notre atelier, en criant d'une voix gaie :

“ Hé ! bonjour, M. Jean-Pierre ! Vous travaillez donc toujours, M. Jean-Pierre ? ”

Elle disait cela par plaisanterie. J'aurais dû répondre : “ Eh ! oui, Mlle Annette. Vous allez porter de l'ouvrage quelque part ? ” Mais je devins tout rouge et je me mis à bégayer je ne sais plus quoi, de sorte qu'Annette me regardait étonnée, et que le Picard se mit à dire :

“ Il ne faut pas vous étonner, Mlle Dubourg, ce garçon est amoureux, mais tellement amoureux qu'il en perd la tête. ”

Elle, alors, se dépêcha de partir en criant :

“ Ah ! pauvre Jean-Pierre ! ” et elle riait comme une folle.

J'étais presque tombé de mon haut, en entendant ce que disait le Picard ; et quand elle fut partie, je criai :

“ Picard, vous êtes une vraie bête de dire des choses pareilles : vous allez me rendre malheureux pour toute ma vie. ”

Et même je m'assis sur le banc, la tête entre les mains, avec des envies de pleurer. J'étais désolé, j'aurais voulu me sauver. Le Picard, après m'avoir regardé quelques instants, dit :

“ Ecoute, Jean-Pierre, je n'ai voulu faire qu'une plaisanterie ; mais je vois maintenant que j'avais raison. ”

— Non, ce n'est pas vrai !

— Si ce n'est pas vrai, pourquoi donc te fâches-tu ?

— C'est que je suis honteux de ta bêtise.

— Ah ! fit-il, tu n'as pas besoin de te désoler pour moi ; je serais dix fois plus bête, que je ne m'en porterais pas plus mal. ”

Avec un imbécile pareil, on ne pouvait pas raisonner, et je me remis à l'ouvrage en pensant :

“ Mon Dieu ! maintenant je n'oserai jamais rentrer chez nous ! ”

Il me semblait que tout était peint sur ma figure, et que Mme Madeleine, en me rencontrant par hasard dans l'allée, allait tout voir d'un coup d'œil. J'avais bien tort ; le soir, Annette ne pensait plus à rien. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? Quelle fille n'a pas entendu dire : “ Ce garçon est amoureux ! ”

(A suivre)



Bonne et Heureuse Année

1902



Cette année, comme les années dernières, le

# VIN DES CARMES

figurera **PREMIER** sur le **REGISTRE** des vrais et authentiques toniques qui donnent la

**Force aux Faibles,**

qui ramènent les

**Malades à la Santé**

et les

**Mourants à la vie.**



C'est, ce sera toujours le **TONIQUE** par excellence, le

# TONIQUE

...DES...

# TONIQUES

Sans égal pour les Femmes et les Jeunes Filles Anémiques, Souverain pour les personnes âgées, Incomparable pour les convalescents. Employé avec le plus grand succès dans les Hôpitaux et les Hospices. L'Ami du Foyer, le Guérisseur de tous les âges.



Aussi la liste des certificats ne cesse de se prolonger. En voici la preuve par ce

## NOUVEAU TEMOIGNAGE

SANDY BAY, 2 janvier 1902

Je, soussigné, certifie que j'ai employé le **VIN DES CARMES** comme tonique, et que le résultat a été excellent.

DOCTEUR A.-N. CARON.



## SON PERE ETAIT UN IVROGNE

Une courageuse jeune fille prend sur elle de guerir son pere des habitudes d'ivrognerie

### L'HISTOIRE DE SON SUCCES



Une partie de la lettre se lit comme suit: — "Mon père malade, ne peut presque de cesser de boire; il renait sa vie pendant quelque temps, puis s'y remet à boire, et ainsi de suite. Un jour, après une terrible épreuve, il nous dit: 'Il n'y rien à y faire; je me résigne à mourir de boïe.' Il nous sembla que nos cœurs allaient se pétrifier et nous décidâmes d'essayer le *Tasteless Samaria* Prescription dont les journaux nous avaient parlé. Le remède lui fut donné tout d'abord de sa connaissance, dans son café, et, quelques jours, avec régularité, selon la direction, il ne sut jamais qu'il le prenait. Un paquet suffit pour enlever tout désir pour l'alcool et aujourd'hui il dit qu'il lui est désagréable. Sa santé et son appétit se sont considérablement améliorés et il ne peut se prendre pour le même homme. Il nous a écrit, il y a quinze mois d'écoules depuis que nous lui avons fait prendre le remède et c'est notre seule joie que le changement est pour tout le bien. Veuillez m'envoyer une de vos petites brochures, si possible je veux la donner à une amie."

**ECHANTILLON GRATUIT** Un paquet échantillon de la *Tasteless Samaria* Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Tous les lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 100 Jordan St., Toronto, Canada.

### TIRAILLEMENTS D'ESTOMAC

La pureté et l'impureté du sang amènent des désordres graves dans les organes de la digestion et dans les sucs gastriques, de la, tiraillements douloureux de l'estomac et perte d'appétit. Pour ramener l'estomac à son état normal, employez le traitement par les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

—La Grande-Bretagne ne perçoit que 100 millions de droits de douanes, dont 11 proviennent du tabac.

### MALADIES DES FEMMES

La plupart des maladies des femmes, pour ne pas dire toutes, ont pour cause l'anémie ou la chlorose, c'est-à-dire l'épuisement ou l'impureté du sang. Rendez au sang sa vigueur et sa pureté par l'emploi des *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*, et vous supprimerez la cause du mal.

—La paie et la nourriture d'un soldat anglais coûtent \$205 par année.

### ESSOUFFLEMENT

Les personnes chez qui le sang est affaibli ou impur souffrent beaucoup de l'essoufflement dont elles sont affectées au moindre effort musculaire, soit pour le travail, soit pour la marche. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* purifient et fortifient le sang et guérissent de cette affection si pénible.

## LOUIS GLADU

Plombier :-: Couvreur

Poseur d'Appareils à Gaz

et à Vapeur

Spécialité: Chauffage à Eau Chaud

362a rue Rachel, Montreal

Tel Bell Est 880.

jno

### CHEZ LES VIEILLARDS

La toux déchire la poitrine des vieillards et gêne leur repos. Le *Baume Rhumal* les soulage et les guérit.

—8 pieds cubes de neige font 1 pied cube d'eau.

### NE L'OUBLIEZ PAS

La consommation sera évitée par le *Baume Rhumal* pris en temps.

—Ce que coûte un seul coup de canon de 16 pouces paierait un soldat pendant cinq ans.

### CHOIX INTERIEUR

Si vous voulez éviter le gros rhume, soignez sans retard les petits rhumes avec le *Baume Rhumal*.

—Les colonies hollandaises sont 50 fois plus considérables que la Hollande.

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

**Scientific American.**

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

**MUNN & Co.** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

## La Véritable Onguent

## du PERE ANCE

EN VENTE PARTOUT  
DEPOT CHEZ

## Rod. Carrière PHARMACIEN

"Une des 55 bonnes choses"

## Viande Hachée

(MINCE MEAT)

## de Clark.

Un aide sans égal pour la ménagère durant la saison des Fêtes. Un produit pur et sain. Viandes choisies. Epices fraîches. Mélange parfait. Donne de délicieuses tartes. Vendue en boîte, par tous les épiciers.



Connaissez-vous

les délicieuses Fèves au Lard de CLARK?

# CORSINE

Developpant la FORME et le BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT



MADAME L. THORA

Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le **Systeme Francais de Développement du Buste** inventé par Madame L. Thora est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. de timbres-poste à

The Madame L. Thora Toilet Co., TORONTO, ONT.

—La statistique nous apprend que ce sont le Portugal et l'Irlande qui ont le moins d'hommes bien développés au point de vue physique.

—En Australie, le printemps commence le 20 août, l'été le 20 novembre, l'automne le 20 février et l'hiver le 20 mai.

—Du temps de Nelson, il fallait sur un navire de guerre un homme par 4 tonneaux; aujourd'hui il suffit d'un homme pour 17 tonneaux.

—Un professeur calcule que la race noire comprend à peu près 1 dixième des habitants du globe terrestre, ou 150,040,000 de personnes.

—Une immense forêt est en train de disparaître dans l'Inde. Elle enfonce graduellement avec un bruit sinistre qui alarme les habitants.

—Les Sœurs de la Congrégation Notre-Dame, donnent l'instruction, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, à 25,000 enfants.



—Oh! cet air frais du matin, y a-t-il au monde rien de plus frais.  
—Si, monsieur, je connais quelque chose de plus frais, c'est le banc sur lequel vous êtes assis.  
—!!!...



**Les Poètes Italiens** appellent la jeunesse : Le Printemps de la Vie ; et la quarantaine : le Bel Automne, l'automne aux fruits mûrs, aux riches récoltes, aux blés dorés, aux vendanges succulentes et lourdement productives. La femme qui atteint la quarantaine est une fleur épanouie, l'arbre vigoureux qui a donné de riches fruits et qui se complait dans toute son élection. Elle est alors dans toute sa force, dans le complet triomphe de son développement physique, moral et intellectuel. Maîtresse du foyer, mère, épouse, elle a passé par toutes les joies et recueilli toutes les gloires qui sont l'apanage de son sexe. Elle reçoit tous les égards, elle est l'objet de tout le respect de ceux qui l'entourent et qui admirent sa force physique, son caractère ferme, sa volonté sage, sa puissance de travail, sa vivacité d'action et son brillant développement.

Et pourtant, en présence de ce magnifique tableau, il ne faut pas oublier que le moment critique est bien proche, et que l'hiver, avec ses froidures, ses ruines, ses affres et ses chagrins, est bien près de ce merveilleux automne. Lorsque se couchera, au déclin du jour, le soleil qui a mûri tous ces beaux fruits, lorsque l'âpre bise qui succède aux brises bienfaisantes aura jeté son souffle funeste, et taché de son haleine meurtrière, toutes ces fleurs, il sera trop tard pour protéger ce qui sera resté exposé à ses coups et à ses rigueurs.

Entre quarante et cinquante ans, la femme subit une transformation constitutionnelle dans laquelle tout son être se trouve ébranlé ; c'est un changement d'organisme presque complet, une mutation intérieure dont le système entier est affecté.

La moindre entrave à l'accomplissement paisible de l'œuvre de la nature peut être fatale pour la femme chez qui il se produit. Il faut que ce changement se fasse sans secousse, et qu'en aucun lieu du corps où il s'exerce, il ne se heurte à un point faible ou incapable de résister au travail à l'évolution interne qui s'accomplit.

Est-ce assez dire que cette époque, que cet âge critique que la femme doit traverser exige une préparation, une solidité de tous les moments ?

Il n'y a pas de force qui fasse, de solidité apparente qui rassure ; il faut à toutes les femmes sur le retour de l'âge, un traitement spécial, régulier, raisonné, pour triompher des dangers de cette période cruelle. Le traitement par les PILLULES ROUGES est infailible pour la guérison de ces troubles, il est éprouvé par des années d'expérience qui attestent des milliers de certificats de remerciements et d'éloges.

LE CHANT NATIONAL

Sur l'air : " Nous vous invoquons tous ". Paroles de M. F. Normand, avocat.

Canada, mon pays,  
Que toujours je chéris,  
Tiens nous unis.  
Ton étendard joyeux,  
Béni sous tous les cieux,  
A jamais glorieux,  
Nous rend heureux.

O divin Rédempteur  
Gravez dans notre cœur,  
Le Canada.  
Veuillez nous écouter,  
Veuillez nous exaucer  
Et toujours protéger  
Le Canada.

—Si vous écrivez 30 mots à la minute, votre plume parcourt 300 verges à l'heure.

—25,000 milles de fil d'araignée, assez pour entourer la terre ne pèseraient que 8 onces.



ELLE A MAL AUX DENTS

SON MAL SERA GUÉRI par une simple application de

GOMME du Dr ADAM

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES 10c



LE SAVON BABY'S OWN  
Est le meilleur pour les peaux délicates  
IL EST PUR ET AROMATIQUE  
ALBERT TOILET SOAP CO., MFRS.,  
MONTREAL

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

TELEPHONE BELL : EST 991

Mlle Eva Routhier  
SALON DE MODES

Spécialité pour Chapeaux de Fourrure

1777, RUE SAINTE-CATHERINE

\* MONTREAL \*



BONNE EXCUSE



Le missionnaire. — Comment ! malgré vos promesses, voilà que vous mangez un blanc et, par surcroît, un vendredi !  
L'anthropophage. — Massa, li s'appeler moussi Poisson

L'ASCENSION INTERROMPUE



—Dites-moi, mon ami, je vais me débarrasser de sac aux provisions et vous allez me hisser sur cette roche.  
—A vos ordres, monsieur !  
—Hé là ! hé là ! que faites-vous, misérable ?  
—Je prends des forces, monsieur, pour vous aider à achever votre ascension.

MODES NOUVELLES

Ce nouveau chapeau te donne  
Un air leste et provoquant,  
Qui dans toute ta personne,  
Répand un charme piquant.

Tu fais mouvoir ton panache  
Qui se retourne en tous sens ;  
Et cette allure brava  
Semble imposer aux passants.

Et pourtant, bien qu'un peu fière,  
Tu n'as rien de fanfaron ;  
Ton cœur est simple et sincère,  
Ton cœur est plein d'abandon.

Mais la mode a ses caprices,  
Et comme elle il faut changer ;  
On subit, doux sacrifice,  
Son joug pesant et léger.

ANTONY VALABRÈGUE.

—Le harnachement le plus riche au monde appartient au khédive d'Egypte. Il a coûté \$10,000, a été fait en Angleterre, est quadruple, c'est-à-dire pour quatre chevaux.

LIBRAIRIE FAUCHILLE  
1712 rue Sainte-Catherine

Maison Fondée depuis 25 ans

En vente à cette importante librairie les Almanachs Hachette et du Drapeau pour 1902, aux prix de 40c, 50c, 60c, 90c, \$1.10 et \$1.20. Les almanachs Vermet et Dupont à 50 cents, 5 cents en plus par la poste. Aussi les almanachs suivants aux prix de 15 cents chacun : Conique, Pour Rire, du Charivari, des Parisiennes par Grovin, des Lunatiques, des Dames et des Demoiselles du Savoir-Vivre, du Volonté, Amusant de l'Armée française, Guillaume, du Farceur, des Tours de Cartes, du Magicien, des Salons, du Bon Ton et de la Politesse française, des Devinettes, des Gasconnades, de la Bonne Aventure, de la Vie de Paris, des Cartes Postales Illustrées, à 25 cents chacune, bien illustrées par la photographie.  
Le Figaro Illustré de Noël à \$1.00. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

DREVETS CANADA ET D'INVENTION ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

17 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérie définitivement par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTZ, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.  
Consultation personnelle ou par poste.

Ecrire à DR. R.-H. KLINE, Id.

931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

PACIFIQUE LE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor : 9.15 a.m., \*9.30 a.m., 4.00 p.m., \*10.05 p.m.  
Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal, 7.45 p.m.  
Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.  
Départ de Springfield, 8.10 p.m.  
Arrivée à Montréal, 8.15 a.m.  
PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.

\*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Goodu, Chambre 41, Edifice Ball et Treworky, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, Indian Orchard; A.-J. Brun, Ludlow.  
Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.  
W.-F. FAG, City Passé Agent.  
Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

LES PETITES HYPOCRISIES MONDAINES



Lui. — Pourvu, mon Dieu, que les Durand soient sortis ?  
 Elle. — Cependant, s'ils y sont, nous serons bien obligés de monter.  
 Lui. — Oai, mais tu sais... Juste le temps de leur dire combien nous sommes heureux de les trouver chez eux, et nous filons.

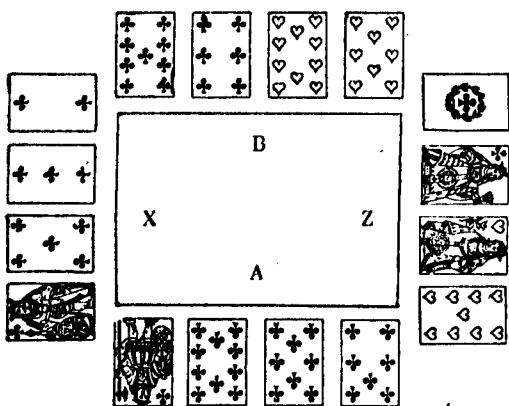


LES "POURQUOI" DE L'ENFANCE

— Qu'est-ce qu'ils mangent, dis, papa, les moutons ?  
 — De l'herbe, mon fils.  
 — Pourquoi qu'ils mangent de l'herbe, dis, papa, les moutons ?  
 — Parce qu'ils n'aiment pas la viande.  
 — Pourquoi qu'ils n'aiment pas la viande, dis, papa, les moutons ?  
 — Ah ! flûte, tu m'embêtes.  
 — Pourquoi ze t'embête, dis, papa ?

LES CARTES

UN FINAL AU WHIST



L'atout est cœur.

X et Z ont besoin de faire les quatre levées.

On sait que les atouts sont chez B et Z. A jette un trèfle ; X et B jouent leurs petits. Z, sachant que B tient le meilleur second atout, adopte la seule manière de sauver la partie, en prenant de l'as et jouant la dame.

Ce qui fait que le partenaire comprend qu'il doit prendre du roi afin de placer B en fausse position.

MAGIE BLANCHE

UNE DROLE DE PIPE

Nous savons que, souvent, un prestidigitateur se trouve dans la nécessité de faire passer aux mains de son servant un objet qu'il a reçu des spectateurs ; il doit donc trouver le moyen d'agir en évitant toute communication visible avec son entourage, car cela pourrait éveiller des soupçons.

Prenons un exemple :

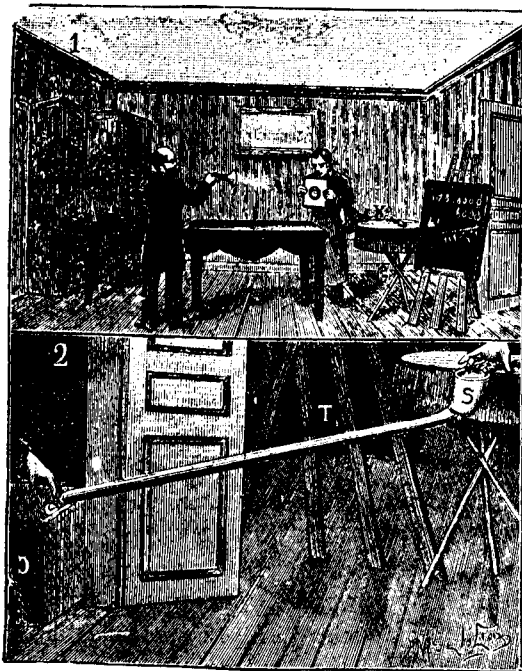
On a chargé un pistolet tromblon avec la montre d'un spectateur en guise de projectile ; le servant ap-

porte une cible ; au moment où le coup part, la montre apparaît au centre de la cible.

Il faut que cette montre soit d'abord accrochée au dos de la cible dont le centre est mobile et pivote sous l'action d'un ressort mis en jeu au moment opportun.

Comment le prestidigitateur fera-t-il passer cette montre aux mains du servant ?

Vous voyez un guéridon G à droite de la figure 1, à côté d'un tableau noir. Sur ce guéridon est la baguette magique que le magicien ira prendre à un moment



servant la prendra pour l'accrocher derrière la cible qu'on va lui demander.

Pour confectionner la pipe en question, enroulez, sur un manche à balai enduit de savon noir, des bandes de fort papier à dessin enroulé, jusqu'à ce que vous en ayez formé une épaisseur d'un demi-centimètre ; retirez le manche de balai et laissez sécher le tube de carton T ainsi obtenu. D'autre part, fabriquez de même la partie supérieure S de la pipe en la formant de plusieurs épaisseurs de gros papier, et réunissez les deux pièces par des bandes de papier collées intérieurement et extérieurement aux points de jonction.

Et voilà le chemin par où passeront les objets variés que le servant truquera, emballera, placera en des appareils variés, ou qu'il ira porter secrètement au fond de la salle pour les remettre à un compère placé dans l'assistance, en passant par des chemins détournés.

MACUS.

DEVINETTE



Alerte ! J'entends du bruit, il y a quelqu'un qui nous surveille.